

Gérard AVENTURIER - Albert CELLIER

DES INSTITUTEURS DE LA LOIRE

AU SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE  
(S.T.O.)

DANS LE TROISIEME REICH  
(1943-1945)

Avec les témoignages de S.T.O. de la Loire  
et des documents inédits

**VILLAGE DE FOREZ**

**MONTBRISON 1997**

Photo de couverture : photo de groupe S.T.O. à Schruns en avril 1943  
(cf. p. 64 pour l'identification des quatre instituteurs ligériens)

En amitié  
à nos collègues du S.T.O. disparus  
et à ceux qui, pour différentes raisons, n'ont pu témoigner.

1944 : le premier des disparus,  
Jean Bouterige, n'a pu revoir la France.

1997 : François Roméas ( † 25-05-1997),  
qui a participé à cette publication,  
n'aura pu en prendre connaissance.

1944-1997 : des souvenirs entretenus  
d'une jeunesse prise en otage sont enfin,  
grâce à *Village de Forez*, livrés avec des documents  
au jugement de tous  
et de la vérité historique.

G.A.

A.C.

## Préface

# Des victimes de la Collaboration

## L'historien et le témoin

**G**érard Aventurier et Albert Cellier viennent de consacrer, l'un comme historien, l'autre comme témoin, une étude aux jeunes instituteurs de la Loire requis par le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) et envoyés pour travailler sur le territoire de l'Allemagne nazie. Cette étude représente une contribution importante et tout à fait nouvelle à l'histoire de cette période et à celle de la tragédie, souvent occultée, des jeunes hommes qui furent victimes de la politique de Collaboration menée par le gouvernement de Vichy. Village de Forez est fier de publier un travail de cette qualité donnant des éclairages nouveaux sur cet événement et chargé d'une émotion d'autant plus forte que les survivants du S.T.O. ont le sentiment d'être des "mal-aimés" dont la Nation n'a pas suffisamment reconnu les souffrances et les sacrifices.

Dans la première partie de cet ouvrage, Gérard Aventurier présente l'histoire des travailleurs français dans le III<sup>e</sup> Reich puis explique comment le S.T.O. fut appliqué dans la Loire et comment les instituteurs des classes 1939, 1940 et 1941 furent finalement soumis à ce système. Il montre bien aussi que les anciens du S.T.O. restent encore aujourd'hui meurtris par les conditions de leur exil mais surtout par le manque de lisibilité historique de leur aventure : "pendant la guerre - écrit Gérard Aventurier - leur statut a été celui de l'absent... Ils reviennent dans un pays libéré et où leurs compatriotes ne savent donner un nom et une signification à leur exil puisqu'il a été le fait de Vichy" (p. 22).

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Albert Cellier, avec une émotion contenue, a recueilli et ordonné par thèmes les témoignages écrits et oraux de quatorze de ses compagnons. Il faut y ajouter les contributions de quatre épouses de disparus, l'une d'elles, Mme Marcel Testud, ayant confié à Albert Cellier le journal tenu par son mari pendant deux ans : cette collecte des témoignages, faite avec un sentiment pathétique de l'urgence, a été pour Albert Cellier un devoir de mémoire car les rangs des survivants s'éclaircissent et ceux qui parlent au nom de tous voudraient bien lire rapidement le témoignage pour l'histoire qu'ils nous donnent. De témoin, Albert Cellier est, lui aussi, devenu historien car il a su nous donner une synthèse qui présente successivement les conditions de l'exil, le départ et les rafles (le convoi du 29 mars 1943 qui conduit en Allemagne vingt-trois instituteurs de la Loire), les conditions de travail et de vie dans le Reich nazi et aussi la libération et le retour en France. Il a également essayé de comprendre - ce qui est le maître mot des historiens - ce qui était arrivé à ses camarades et à lui-même.

Il y a encore l'émotion qui donne la vie à l'Histoire : le lecteur découvrira les témoignages des survivants dans leur authenticité et dans le frémissement qui nous rappelle que le passé vit toujours dans la mémoire des survivants.

## **Au coeur du système nazi**

L'étude du S.T.O. qui est faite ici, dans un cadre, certes, limité, mais précis, nous introduit au coeur même du système nazi installé dans une Europe presque tout entière occupée, humiliée et asservie.

En 1941, Hitler a lancé sa grande offensive contre l'URSS : c'est le début de la "croisade contre le bolchevisme". Dans cette lutte, les soldats du III<sup>e</sup> Reich ont, selon la propagande nazie, l'honneur et la charge de se battre. Aux "peuples inférieurs" - Slaves et Latins, par exemple - de fournir la main-d'oeuvre dont le Reich a besoin dans ses usines. L'une des affiches placardées sur les murs de France disait explicitement : "ils (les soldats allemands) donnent leur sang, donnez votre travail pour sauver l'Europe du bolchevisme". On ne pouvait être plus clair.

Vichy croyait à la victoire allemande et, nous le savons de manière indiscutable depuis les travaux de l'historien américain Paxton, a constamment demandé au vainqueur des conditions de paix qui lui assureraient une place dans la "nouvelle Europe" que les Nazis étaient en train de construire. Le régime s'était donc, depuis l'entrevue de Montoire, engagé dans une politique de collaboration que le maréchal Pétain avait personnellement assumée : "c'est moi seul que l'Histoire jugera" avait dit le vainqueur de Verdun.

Pour les nazis, la collaboration que Vichy avait acceptée et souhaitée passait d'abord par l'envoi en Allemagne d'une abondante main-d'oeuvre. En juin 1942, le Gauleiter Sauckel, chargé du recrutement des travailleurs dans les pays occupés, exigea dans les délais les plus brefs l'envoi en Allemagne de 350 000 travailleurs français. Pierre Laval, qui se croyait habile dans le marchandage, proposa la "Relève" : pour trois départs de travailleurs, l'Allemagne acceptait de libérer un prisonnier de guerre. La "Relève" n'ayant pas, on s'en doute, donné de bons résultats, le S.T.O. fut établi en février 1943 : sa durée était fixée à deux ans pour tout Français de sexe masculin âgé de plus de vingt ans. En août 1943, les travailleurs français en Allemagne étaient 670 000. Beaucoup d'entre eux sont partis car ils étaient pris dans une sorte d'engrenage. Ils craignaient les représailles dont leurs familles étaient menacées. Les structures destinées à accueillir les "réfractaires" n'étaient pas encore mises en place par la Résistance.

## **Les responsabilités de Vichy**

L'étude de Gérard Aventureur et d'Albert Cellier nous fait aussi comprendre, de l'intérieur, les mécanismes et les responsabilités de la Collaboration d'Etat menée par Vichy.

L'histoire du convoi du 29 mars 1943 est significative. Le préfet de la Loire applique les décisions du gouvernement. L'inspecteur d'académie est chargé d'établir les critères de choix qui permettront de désigner les partants : ce seront les charges de familles, l'âge et... la note professionnelle ! Plus tard, l'inspecteur d'académie écrit à Albert Cellier qu'il s'est borné à fournir au préfet "la liste complète des instituteurs nés dans les années visées" (18 décembre 1943).

On ne saurait pratiquer davantage le mensonge par omission et l'art de dégager ses responsabilités !

Certes, l'inspecteur d'académie essaie de discuter avec le préfet Régional de Lyon. Il écrit, satisfait des résultats de son "marchandage" :

*Je suis heureux d'avoir pu, grâce à la compréhension de M. le préfet de la Loire, obtenir que le nombre des départs qui, en raison de l'effectif imposé au département, avait dû être fixé à 75, soit, jour après jour, ramené finalement à 23 (p. 15). Et il ne craint pas d'adresser ses "affectueuses pensées" aux 23 jeunes instituteurs qui, au titre du Service Obligatoire du Travail, ont dû s'expatrier (p. 15).*

L'habileté des nazis fut ainsi de faire faire le "sale travail" par le régime de Vichy et par ses fonctionnaires les plus zélés. Les décisions de ceux-ci seraient, pensait-on, mieux acceptées que celles des occupants et l'on pouvait même donner bonne conscience aux exécutants en leur laissant croire qu'ils avaient atténué les exigences du vainqueur alors qu'on les avait engagés dans une logique perverse de l'acceptation de la servitude.

La lettre que le recteur de l'académie de Lyon envoie le 25 août aux étudiants soumis aux obligations du S.T.O. est, elle aussi, particulièrement intéressante car elle pose le problème en termes politiques : "l'obéissance reste votre premier, votre essentiel devoir... En vous rangeant aux côtés de quarante millions de Français, soumis au seul gouvernement légitime et à l'héroïque chef de l'Etat, vous êtes certain de ne pas errer ; vous travaillerez sous son autorité à consolider la communauté nationale que d'autres affaiblissent, désagrègent ou mutilent" (p. 17).

Ainsi mesure-t-on, une fois encore, combien le problème de la légitimité du pouvoir est au coeur des débats qui concernent l'histoire de Vichy.

## **Victimes**

Mais revenons aux requis du S.T.O. : 60 000 d'entre eux ne sont pas revenus d'Allemagne : victimes des bombardements mais aussi, pour certains d'entre eux, fusillés ou déportés dans les camps de concentration parce qu'ils avaient participé, dans leur travail, à des actions de sabotage. Ils furent des victimes : Albert Cellier rappelle, à la fin de son étude, la mémoire de son camarade Jean Bouterige (Promotion 39-42, E.N. de Montbrison), tué à Duisbourg le 14 octobre 1944 : son destin symbolise le sacrifice d'une jeunesse broyée par l'Histoire.

**Claude LATTA**

# PETITE HISTOIRE DES TRAVAILLEURS FRANÇAIS DANS LE TROISIEME REICH

## S.O.T ou S.T.O. ? Un problème de sigles révélateur d'un problème d'identité

Ces sigles ont résonné dans la France occupée avec une insistance humiliante lors des premiers mois de 1943, à une période décisive pour la prise de conscience par les Français de la politique de collaboration. Ceux qui échappèrent au S.T.O. en entrant dans les maquis, la clandestinité civile, les industries prioritaires, grossirent la masse des réfractaires de 20 à 70 % d'avril à septembre 1943. Ceux qui durent s'expatrier en Allemagne, requis comme main d'oeuvre pour la machine de guerre du Reich, furent des esclaves-malgré-eux de la politique de collaboration, appelés en force pendant le premier trimestre 1943. Les uns et les autres n'ont pas pris la même place dans l'histoire officielle et dans la mémoire des Français. Néanmoins, les seconds ont subi quotidiennement les exigences d'un régime totalitaire et ils ont, par inertie ou par sabotage, ralenti la production allemande.

Les faits de langage rendent compte, à leur manière, des incertitudes de leur statut et de leur destin dans l'histoire : après leur libération en 1945, les requis ont constitué des dossiers individuels pour obtenir le titre de "*personnes contraintes au travail en pays ennemi*"<sup>1</sup>, obscure litote pour caractériser une obligation instituée par appel de classes (loi du 16 février 1943) et un service détourné par l'ennemi au profit de sa production de guerre. Une autre bizarrerie du sigle a été sa première appellation, S.O.T., désignation "*malsonnante*"<sup>2</sup> que l'on trouve dans les convocations officielles et les pièces d'archives. Elle obéissait à une logique politique : ce n'est pas le travail qui est en lui-même obligatoire (S.T.O.), le travail étant alors un échange de biens pour toute personne qui aspire à gagner honnêtement sa vie. C'est bien le service qui est obligatoire (S.O.T.), inscrit dans le code de l'occupant pour ses besoins de guerre et gagé sur la promesse de la "Relève", avortée comme toutes les attentes de compensation allemande. Une dernière réflexion linguistique sera faite pour souligner l'emploi de S.T.O. plus fréquent dans le sens fonctionnel de service obligatoire en Allemagne, "partir au S.T.O., échapper au S.T.O.", que dans la désignation

<sup>1</sup> Monique Luirard, La Région stéphanoise dans la guerre et dans la paix (1936-1951), Centre d'Etudes Foréziennes, 1980, p. 445.

<sup>2</sup> Henri Amouroux, La Grande Histoire des Français sous l'Occupation, R. Laffont, 1983, tome 6, p. 64.

personnalisée d'une catégorie de Français, exclus de leur pays, de leur famille, de leur cadre de vie professionnelle.

L'inadéquation du langage s'accompagne d'une vacuité certaine de la documentation imprimée : au commencement de son ouvrage<sup>3</sup> écrit en 1982, Jean-Pierre Vittori constate d'évidence un grand vide, à part l'excellent livre de Jacques Evrard, La Déportation des travailleurs français dans le Troisième Reich (Fayard, 1972). Aucun ouvrage de renom n'est venu depuis lors traiter de ce sujet ni tabou, mais aussi ni héroïque ou ni vraiment sensible. Prisonniers du travail, de l'ennemi, du joug d'une idéologie, les enseignants S.T.O. de la Loire, comme d'autres requis du pays, demandent à témoigner de l'arbitraire de leur désignation. Ils ont tenu à rendre compte des fatigues, souffrances, risques encourus en Allemagne, d'abord par un simple réflexe de justice et de dignité, pour démontrer qu'ils n'ont pas été des agents dociles de l'armement nazi et responsables des destructions de nos troupes et de nos villes.

#### De la Relève au Service du Travail Obligatoire

Sur un plan chronologique, la première mobilisation d'enseignants au S.T.O., en mars 1943, se situe dans une longue suite d'actes de collaboration entre la France de Vichy et l'Allemagne nazie. Dans le domaine législatif qui règle la dépendance de notre pays et la contribution des personnes, les mesures vont se succéder à un rythme tel qu'elles empièteront plus d'une fois sur l'autre :<sup>4</sup>

- A la fin de 1941 et au début de 1942, la promesse de hauts salaires n'a guère attiré de volontaires, même si un certain nombre d'entre eux étaient chômeurs. On comptait en effet près de 650 000 chômeurs en février 1941. Au printemps 1942, le président du Conseil, Laval, et Fritz Sauckel, plénipotentiaire général au service de la main-d'oeuvre dans les territoires occupés, signent des accords pour envoyer de la main-d'oeuvre française en Allemagne ou sur les chantiers du Reich en France. La Relève qui consistait à libérer un prisonnier français en échange d'un, puis de trois travailleurs qualifiés en Allemagne usurpe vite son nom et son objectif ; à peine dénombrera-t-on cinquante mille retours pour un million de travailleurs exilés ! Ces accords fonctionnent mal jusqu'à septembre 1942, mais ils assignaient à la Relève un rôle important dans l'amélioration des relations entre la France et l'Allemagne : sur un plan politique, elle contribue à "*la défense de la civilisation contre le bolchevisme*" ; sur un plan économique, elle sauvegarde l'activité française en remplaçant des ouvriers par

<sup>3</sup> Jean-Pierre Vittori, Eux, les S.T.O., Paris, Messidor, 1980.

<sup>4</sup> C'est le constat de Monique Luirard, op. cit., p. 449. Nous empruntons à son sous-chapitre "Les Illusions de la Relève et du Service du Travail Obligatoire", p. 434-466, une partie de l'information nécessaire à cet historique.

des travailleurs plus jeunes ; sur un plan humain, la propagande proclame les profits des échanges : *“Travailleurs français, vous avez la clef des camps, libérez les prisonniers en travaillant en Allemagne”*. Comme on le sait, la Relève donna peu de résultats, séduisit peu de volontaires et suscita encore moins de libérations ; il convient de parler du mythe de la Relève plutôt que de la relève elle-même.

- Avec la loi du 4 septembre 1942, Vichy embraye sur un autre type de recrutement pour accélérer et grossir les départs. La loi demande à tout Français de dix-huit à cinquante ans de prouver qu'il occupe un emploi utile aux besoins du pays. Dans le cas contraire, il est susceptible de figurer sur les listes établies par les Inspecteurs du Travail et les délégués de l'Inspection générale de la Production industrielle, listes à partir desquelles il est procédé à l'envoi outre-Rhin par désignation d'office. Le recensement du personnel de chaque entreprise sera établi pour diverses catégories (cadres, employés, ouvriers qualifiés) et dans deux secteurs (travail dans les métaux, travail dans tous les autres métiers). Les autorités françaises doivent trouver sur le papier les effectifs correspondant aux contingents imposés, sur la base des demandes de qualification émanant des usines allemandes et après étude par une commission mixte franco-allemande. On continue à parler de Relève alors qu'*“est venu le temps du volontariat d'office”*.<sup>5</sup> Des mouvements non spontanés d'opposition se développent dans la vallée de l'Ondaine, mais les ouvriers requis partiront.<sup>6</sup> Deux cent trente-deux personnes feront l'objet d'internements administratifs dont quatre-vingt cinq à titre préventif. Parmi les catégories les plus importantes des requis au S.T.O. figurent jusqu'à la fin de la guerre les métallurgistes spécialisés (2154) et les “sans profession”<sup>7</sup> (222) sur un ensemble de 5085 travailleurs comptabilisés dans la Loire. La loi du 4 septembre a donc connu une application partielle, mais réelle.

- La troisième phase correspond à l'appel par classes décidé par la loi du 16 février 1943, appel effectif dans la période de fin mars à octobre 1943 : *“Tous les hommes nés entre le 1er janvier 1920... et le 31 décembre 1922 sont astreints à un service du travail d'une durée de deux ans”*. Douze des dix-sept instituteurs publics du convoi du 29 mars 1943 appartiennent à la promotion d'Ecole normale 1938-1941 et ont en principe vingt-deux ans. Ils peuvent reprendre à leur compte les protestations de Paul Nizan, tué durant la bataille de Dunkerque en 1940 : *“Je ne laisserai dire à personne que vingt ans est le plus bel âge de la vie”*. Le pouvoir développe une nouvelle argumentation : nul ne peut se soustraire à son devoir de citoyen et il convient de mettre

---

<sup>5</sup> Jean-Pierre Vittori, op. cit., p. 49.

<sup>6</sup> Ont lieu des manifestations comme celle du monument aux morts de Firminy le 31 décembre 1942, rapportée par Henri Amouroux, op. cit., p. 72, et des grèves, assez rapidement arrêtées, signalées par Monique Luirard, op. cit., p. 442.

<sup>7</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18.

un terme "à l'inégalité choquante qui faisait peser sur les ouvriers seulement, des charges qui doivent être équitablement réparties sur tous les Français, quelle que soit leur catégorie sociale".<sup>8</sup> Dans les départs à venir, en mars et mai 1943 en particulier, les enseignants publics et privés ne seront pas oubliés : Monique Luirard en dénombre cinquante. La loi du 16 février répond à la montée des exigences allemandes : deux cent cinquante mille ouvriers supplémentaires devront être envoyés, de janvier 1943 au 15 mars 1943, en Allemagne. En conséquence, la ligne de démarcation sera assouplie, la circulation des hommes et des lettres entre les deux zones rendue libre en mars 1943. Les derniers départs massifs toucheront la classe 1942 (116, 257, 134 départs en mai, juin, juillet 1943) dans la Loire comme ailleurs. A cette période partent aussi les recrues des Chantiers de jeunesse, jusque là préservés (538 dans la Loire).<sup>9</sup> Selon Evrard, 20000 jeunes des Chantiers environ prendront la direction de l'Allemagne. Les départs des Chantiers de jeunesse seront suspendus le 20 septembre.

- Dans une dernière phase, d'octobre 1943 à août 1944, les désignations ne sont le fait que de "commissions de peignage" et des commissions mixtes. Albert Speer, ministre de l'armement qui n'apprécie guère les initiatives de Sauckel, se met d'accord le 17 septembre 1943 avec Bichelonne, secrétaire d'Etat à la Production industrielle. La France n'enverra plus d'ouvriers outre-Rhin et en contrepartie, des commandes seront directement exécutées dans notre pays tandis que d'autres entreprises seront protégées de tout prélèvement de main-d'oeuvre. Bien avant ces décisions, les grandes entreprises de la région travaillaient pour l'Allemagne ou même, comme l'indique un rapport préfectoral du 4 septembre 1942 : "... la plupart des tissages (roannais) acceptent des commandes de l'Intendance allemande espérant ainsi conserver au maximum leurs spécialistes et empêcher des départs pour l'Allemagne".<sup>10</sup> Jacques Evrard établit une échelle des industries prioritaires : les entreprises "Rüstung" placées entièrement sous contrôle allemand (Renault, Berliet, Michelin, usines du Creusot, d'aéronautique, les mines, les poudrières) ; puis les usines "S. Betrieb" travaillant en partie pour l'Allemagne ; enfin, les autres entreprises prioritaires travaillant en principe pour les besoins français (industries alimentaires...)<sup>11</sup>. En guise de bilan pour la Loire, on peut reprendre les évaluations de Monique Luirard<sup>12</sup>. Les établissements qui perdent le plus grand nombre d'employés sont par ordre décroissant les Forges et Aciéries de Firminy, les Forges et Aciéries de la Marine puis la Manufacture Nationale d'Armes et

<sup>8</sup> Jean-Pierre Vittori, op. cit., p. 69.

<sup>9</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18. Le général de la Porte du Theil qui dirigea les Chantiers de jeunesse refusa "qu'ils soient embarqués comme tels" mais il justifia les contraintes du travail en Allemagne, cf. Henri Amouroux, op. cit., p. 121-122.

<sup>10</sup> Cité par Monique Luirard, op. cit., p. 436, note 137, d'après les Archives nationales F I C III, 1161.

<sup>11</sup> Jacques Evrard, op. cit., p. 31.

<sup>12</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 454-455.

Holtzer, la Manufacture Française d'Armes et de Cycles. Certaines entreprises semblent préservées : Marrel de Rive-de-Gier, les Aciéries du Nord à L'Horme, la S.C.E.M.M. de Saint-Etienne.

Outre le débordement de certaines phases sur les suivantes<sup>13</sup>, l'histoire du Travail obligatoire en Allemagne cumule des catégories difficiles à cerner et à suivre, du volontaire de 1941 au raflé, du requis d'octobre 1942 au conscrit de mars 1943, sans compter les prisonniers de guerre transformés en travailleurs civils (négociations Sauckel-Laval de janvier 1943). Sur le plan des responsabilités de cette énorme ponction économique et humaine -Jean-Pierre Vittori donne un million de travailleurs français dans le Troisième Reich, deux dirigeants s'illustrent d'une façon sinistre. L'ancien gauleiter de Thuringe, Sauckel, sera jugé par le tribunal international de Nuremberg et exécuté par pendaison le 16 octobre 1946. Il a été considéré, parfois même par des nazis, comme l'agent recruteur des maquis en raison du nombre de réfractaires qu'ont secrétés ses exigences de plus en plus folles. Du côté de Vichy, c'est peut-être dans l'établissement et la banalisation du Service du Travail Obligatoire que Laval a investi ses visées politiques les plus funestes : *"La France ne peut pas rester passive et indifférente devant l'immensité des sacrifices que consent l'Allemagne pour édifier une Europe dans laquelle nous devons prendre place."*<sup>14</sup> Quant au Maréchal Pétain, il amalgame paternalisme et illusions nationalistes : *"Manifestez... par la qualité de votre travail, par votre esprit d'initiative et d'invention le génie de notre race. Ma pensée ne vous quitte pas sur le chemin et les lieux de votre dépaysement... Faites que je sois fier de vous."*<sup>15</sup> S'il n'a jamais fait un appel direct en faveur de la Relève<sup>16</sup>, Pétain a signé le 27 juin 1942 une circulaire "en faveur de la Relève" et présidé le 15 février 1943 le Conseil des ministres qui décrétait l'institution du Service du Travail Obligatoire. Au départ des convois pour l'Allemagne, en 1943, les cris de haine sont proférés principalement contre la personne de Laval ; les témoignages des requis et des historiens convergent parfaitement sur ce point. Comme l'écrit Monique Luirard, le président Laval est *"rendu personnellement responsable"* de ces mesures.

### Les effectifs français envoyés dans le III<sup>e</sup> Reich

C'est une réalité statistique très difficile à établir, en raison du chevauchement de l'application des textes, de la quantité de plus en plus importante des exemptions et

<sup>13</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 449. On décompte encore des départs au titre de la Relève en mars et avril 1943.

<sup>14</sup> Discours sur la Relève, prononcé par Pierre Laval le 22 juin 1942.

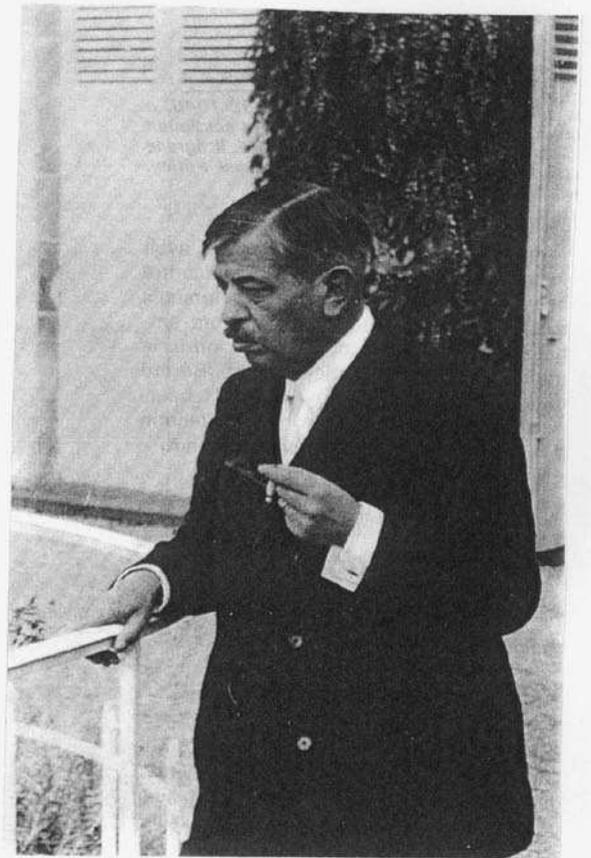
<sup>15</sup> Jacques Evrard, op. cit., p. 89.

<sup>16</sup> Monique Luirard fait allusion à un rapport des Renseignements généraux du 22 octobre 1942 qui confirme cette attitude, op. cit., p. 438.



Montoire 1940:

PETAÏN - HITLER



LAVAL



Nuremberg 1946: X SAUCKEL

des réfractaires, de la destruction volontaire en 1944 d'une partie des documents et de la non-communicabilité des archives S.T.O. sans dérogation avant 2004. Nous reprenons des données non homogènes et incomplètes, à l'échelle nationale et départementale :

	France <sup>17</sup>	Loire <sup>18</sup>	Instituteurs de la Loire <sup>19</sup>
Décembre 1942		98	
Janvier 1943	60 063	754	
Février 1943	63 627	759	
Mars 1943	126 569	1878	24
Avril 1943		143	
Mai 1943		184	17
Juin 1943		296	
Juillet 1943		157	
Août 1943		24	
Septembre 1943		4	

Du 1er janvier au 31 mars 1943, ce sont 250 259 travailleurs qui abandonnent la France pour l'Allemagne. Sauckel qui avait imposé 250 000 hommes avant le 15 mars dont 150 000 spécialistes, et Laval peuvent triompher. Ainsi comme le souligne Amouroux, *"le premier trimestre de 1943 demeurera-t-il celui des grands départs, la volonté de résistance populaire se trouvant paralysée par la soudaineté et la brutalité des textes dont, le maquis n'existant pratiquement pas, l'armée allemande étalant partout sa puissance, on n'imaginait pas encore qu'ils puissent être assez aisément tournés."*<sup>20</sup>

Mais il est illusoire de vouloir satisfaire les demandes allemandes. Sauckel réclame, pour le deuxième trimestre 1943, 225 000 départs, puis le 6 août encore 500 000 travailleurs dont 200 000 femmes, avant le 31 décembre. Comme on peut le constater pour la Loire, l'ère des départs massifs est révolue en avril 1943. Août 1943 marque le début des migrations les plus faibles (les travailleurs requis sont affectés en France) : d'octobre 1942 à juillet 1943, soit en dix mois, 614 653 quittent le pays au titre de la Relève forcée (loi de septembre 1942) ou du S.T.O. (loi du 6 février 1943) ; pour les onze mois suivants (août 1943-juin 1944)<sup>21</sup>, seulement 91 299 travailleurs sont

<sup>17</sup> Jean-Pierre Vittori, op. cit., p. 78.

<sup>18</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau n° 14.

<sup>19</sup> Statistique reconstituée par Albert Cellier.

<sup>20</sup> Henri Amouroux, op. cit., p. 65.

<sup>21</sup> Jean-Pierre Vittori, op. cit., p. 99.

exilés.

Les statistiques données par Monique Luirard, en partie grâce au dépouillement des dossiers de l'Office des anciens Combattants et Victimes de guerre, permettent de comparer pour la Loire réquisitions et départs.<sup>22</sup> La Relève a provoqué 6 214 départs. On ignore le nombre total de volontaires ; entre le 1er janvier et le 4 mai 1943, les convois sont composés de 14,96 % de volontaires seulement. Dans le cadre de la deuxième action Sauckel (loi du 4 septembre 1942), 3 984 personnes sont parties en Allemagne, soit 72,78 % du contingent imposé. Au cours du premier trimestre de 1943, les opérations du S.T.O. s'avèrent efficaces puisqu'elles ont porté sur 77,65 % des personnes contraintes au travail.

Les résultats décroissent beaucoup au cours du second trimestre 1943. Jean-Pierre Vittori est fondé à écrire : *"Au terme d'une maturation achevée vers le mois d'avril 1943, l'opinion publique française rejette le S.T.O.."*<sup>23</sup> En 1943, le départ apparaît désormais *"comme une véritable déportation et un marché de dupes"*<sup>24</sup> puisqu'on n'a plus l'espoir de voir rentrer les prisonniers. Pourtant, la confiance dans la victoire des Alliés s'étend : Von Paulus et la VI<sup>e</sup> armées allemande, soit un million d'hommes, ont capitulé à Stalingrad le 2 février 1943. Il n'est pas surprenant que les manifestations aillent en s'amplifiant dans cette période de gros départs, comme l'a observé Amouroux.

#### La Loire mise en difficulté par la contribution au S.T.O.

Dans un tel climat, l'affectation des premiers instituteurs au travail en Allemagne, en mars 1943, apparaît autant comme un problème de désignation que de coercition. A la suite de la loi du 16 février 1943, les opérations de recensement des enseignants susceptibles de partir commencent. Selon Pierre Giolitto, des listes de noms sont publiées dans les "Bulletins départementaux de l'Enseignement primaire"<sup>25</sup>, ce qui ne s'est pas produit dans la Loire. Les inspecteurs d'académie adressent des listes aux préfets qui désignent les partants ; par la suite, cette responsabilité devait relever des seuls inspecteurs d'académie. Dans la pratique, les attitudes des inspecteurs d'académie semblent varier de la coopération immédiate à l'application peu pressée jusqu'à la recherche de moyens détournés pour échapper aux instructions ministérielles. Ainsi, l'Inspecteur d'Académie du Tarn *"désigne d'office plusieurs jeunes instituteurs"*<sup>26</sup> tandis que M. Chaulange, à Gap, *"sabote avec succès"* les ordres donnés. En mars 1944, 2 806 jeunes instituteurs et 1 800 élèves-maîtres sont contraints à l'exil,

<sup>22</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 449-451. Elle a retrouvé la trace de 4 367 requis dans la Loire, cf. p. 445.

<sup>23</sup> Jean-Pierre Vittori, op. cit., p. 98.

<sup>24</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 441.

<sup>25</sup> Pierre Giolitto, *Histoire de la jeunesse sous Vichy*, Perrin, 1991, p. 405.

<sup>26</sup> Jacques Evrard, op. cit., p. 78.

soit environ 10 % des 45 000 instituteurs français.<sup>27</sup>

Dans la Loire, l'Inspecteur d'Académie, dans un courrier privé du 11 mai 1943, précise que son rôle "a consisté à établir, en conseil des Inspecteurs de l'Enseignement primaire, la liste des instituteurs des trois classes visées (1940, 1941, 1942) en tenant compte, en application des instructions strictes de M. le Ministre de l'Education nationale, des charges de famille, de l'âge et de la note professionnelle." Le convoi du 29 mars 1943 comprendra 23 instituteurs dont au moins 17 instituteurs, titulaires et célibataires, et quatre instituteurs remplaçants publics.

	Nés en 1919	Nés en 1920	Nés en 1921	Nés en 1922
Instituteurs partis le 29/03/1943		au moins 21		
Enseignants de la Loire S.T.O. <sup>28</sup>		16	21	13

La désignation prioritaire des célibataires ne surprend pas ; dans la Loire, 66,10 % des S.T.O. n'avaient pas contracté mariage.<sup>29</sup> Toujours dans le même courrier, en réponse sans doute à une question, l'Inspecteur d'Académie précise pourquoi "certains sont partis, qui étaient plus âgés que certains autres qui étaient restés". La Commission médicale a "ajourné un grand nombre de jeunes instituteurs" ce qui explique que les désignations par la Préfecture "n'ont pas toujours suivi l'ordre (qu'ils avaient) établi". Les instituteurs désignés font observer qu'ils ne connaissent pas de collègue exempté médicalement en mars 1943. L'Inspecteur d'Académie, dans un autre courrier privé adressé à la même famille le 18 décembre 1943, répondra d'une manière lapidaire que "le rôle de (son) administration s'est borné en la circonstance à fournir à M. le Préfet la liste complète des instituteurs nés dans les années visées."

La constitution du premier contingent S.T.O. d'instituteurs, compliquée par l'application de critères de choix contestés et par des décalages dans l'ordre de la liste fournie, se heurtait, en outre dans la Loire, à un potentiel réduit en hommes. Centre houiller, la région stéphanoise ne pouvait engager au départ les mineurs de fond.<sup>30</sup> Monique Luirard indique de plus que le personnel d'un grand nombre d'industries métallurgiques ou chimiques protégées, exécutant des travaux pour l'Allemagne, ne pouvait être requis sans être remplacé.<sup>31</sup> L'insuffisance des disponibilités en population masculine concerne plus précisément les classes 40-41-42 quand on se penche sur le

<sup>27</sup> Pierre Giolitto, op. cit., p. 405.

<sup>28</sup> Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18.

<sup>29</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 452.

<sup>30</sup> Seuls partirent 40 mineurs dont 29 de 1922. Cf. Monique Luirard, op. cit., tableau n° 18.

<sup>31</sup> Ibidem, p. 448.

tableau à double entrée des mois de départ et des années de naissance S.T.O.<sup>32</sup>

	Janvier 1943	Février 1943	Mars 1943	Avril 1943
1919	27	26	36	36
1920	141	58	379	10
1921	171	53	513	6
1922	5	18	482	29

On constate que l'application de la loi du 16 février mobilise en mars 1943, sur 1 878 partants, 1 374 jeunes des classes 40-41-42, soit 73,16 %. Si l'on mesure la contribution des trois classes dans l'ensemble des départs, de novembre 1942 à août 1944, elle atteint presque 60 %.

	Départs S.T.O. totalisés dans la Loire	% par rapport aux 4 367 S.T.O. partis
1920	649	14,8 %
1921	837	19,1 %
1922	1 062	24,3 %
Total	2 548	58,3 %

Ces classes sont les plus décimées et en même temps les plus convoitées. Ajoutons que toute liste doit comporter des remplaçants en cas de défections. C'est l'un des leitmotivs de la propagande officielle de rappeler aux réfractaires que leur attitude entraîne le départ d'un autre travailleur, peut-être d'un chef de famille. Un document des Archives nationales<sup>33</sup> laisse deviner la fébrilité qui s'est emparée du Préfet et de l'Inspecteur d'Académie à l'examen des quotas demandés. Une note en date du 19 mars 1943, préparée pour le Ministre de l'Education, Abel Bonnard, par ses collaborateurs, précise les conséquences d'une désignation aussi rapide :

- en ce qui concerne les instituteurs appelés à partir en Allemagne, l'Inspecteur d'académie a téléphoné la veille, le 18 mars, au Cabinet de Vichy que *"contrairement à ses espérances, la proportion du tiers risque d'être dépassée"*. S'agit-il du tiers de 75 dont il sera question dans le message de l'Inspecteur d'Académie ci-dessous ?

- en effet, le Préfet envisage de requérir, en raison de *"l'importance du contingent qui lui est demandé, les trois quarts des instituteurs astreints au S.O.T."* et de prévoir pour le prochain départ du 24 mars *"l'appel de tous les fonctionnaires célibataires astreints au S.O.T."*

<sup>32</sup> Ibidem, tableau n° 14.

<sup>33</sup> Archives nationales, série F 17/13 382.

- le Préfet de la Loire estime que *"cette décision entraînera des conséquences extrêmement graves dans toutes les administrations publiques... Il juge que le contingent demandé à la Loire est extrêmement lourd et craint que le Commissariat général du S.O.T. ait oublié que ce département contenait un nombre important de mineurs non astreints au S.O.T."*

Le Préfet de la Loire est invité à se mettre en relation avec le Préfet Régional de Lyon pour examiner *"l'éventualité d'une compensation avec un départ moins défavorable"*. Il devait se rendre à Vichy le 19 mars pour *"y voir le Commissaire général du S.O.T."*. Son déplacement a-t-il été bénéfique ? On peut le supposer en prenant connaissance du message de l'Inspecteur d'Académie<sup>34</sup>, donné sur le sujet deux mois plus tard :

*"J'adresse mes affectueuses pensées aux 23 jeunes instituteurs qui, au titre du Service Obligatoire du Travail ont dû s'expatrier. Je suis heureux d'avoir pu, grâce à la compréhension de M. le Préfet de la Loire, obtenir que le nombre des départs qui, en raison de l'effectif élevé imposé au Département, avait dû être fixé à 75, soit, jour après jour, ramené finalement à 23."*

Il nous manque une donnée au moins pour faire le lien entre "le tiers des instituteurs appelés à partir en Allemagne", "les trois quarts des instituteurs astreints au S.O.T." et "l'effectif imposé", soit 75. On ne sait pas vraiment comment ont été désignés les 23 malheureux instituteurs, ni comment le quota a pu être ramené au tiers dans un département où les opérations du S.T.O. ont retenu, au cours du premier trimestre 1943, 77,65 % des personnes contraintes au travail.<sup>35</sup>

#### Les partants - Les exemptés - Les réfractaires

Ces instituteurs de la Loire comme les requis que nous avons présentés jusque-là étaient contraints à apporter en Allemagne leur force de travail. L'assignation par le S.T.O. pouvait aussi impliquer une affectation sur les chantiers Todt. Ce type de travail, généralement sur l'Atlantique, concerne dans la Loire 415 personnes. Des jeunes gens des classes 40-41-42 et touchés les derniers, c'est-à-dire à partir de juin ou juillet 1943, ont pu travailler dans les usines de la région. Ceux qui partiront directement des Chantiers de jeunesse connaîtront, nous le verrons, un autre sort. Ce qui sépare ce service du travail d'un service national, c'est le nombre des exemptions... ou le mode de désignation. Le jeu des interventions et des influences, le taux élevé mais irrégulier des

<sup>34</sup> Bulletin Départemental de l'Enseignement Primaire, février-mars-avril 1943, "Instructions de l'Inspecteur d'Académie à Mmes les Institutrices et à MM. les Instituteurs".

<sup>35</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 451.

exemptions médicales (14,46 % dans la Loire)<sup>36</sup> faussent déjà la répartition de la charge. Les exemptions définitives pour des motifs politiques (membres de la Ligue des Volontaires Français), raciaux (juifs...), professionnels (gendarmes, mineurs de fond, agriculteurs...) et les exemptions temporaires (étudiants, jeunes travaillant à la S.N.C.F., aux P.T.T....) compliquèrent, dans la Loire entre autres, la réalisation des quotas S.T.O.<sup>37</sup> Enfin, les réfractaires, ni tous pourchassés, ni tous cachés au maquis, s'élevaient dans le département à 2 599, au 29 mars 1944<sup>38</sup> et réduisirent, d'ailleurs dans une proportion moindre, les flux de départ.

Les exemptions n'ont pas joué en faveur des enseignants privés par rapport aux enseignants publics. Des évêques, sans prôner la désobéissance, s'élèvent fermement contre cette "déportation", comme Mgr Dubourg à Besançon. L'évêque du Puy ainsi que d'autres préconise une soumission aveugle. Une position moins connue, mais significative de l'inféodation à Vichy de certains fonctionnaires, est celle du recteur de l'académie de Lyon qui s'adresse individuellement à des étudiants dont le sursis expire le 30 juin 1943.<sup>39</sup> Sa lettre du 25 août leur rappelle un décret qui exclut de l'Université les réfractaires, professeurs ou étudiants, au S.T.O.. Puis, sans ignorer l'opposition des étudiants, il surenchérit : "*Soyez fier, plutôt, qu'en votre personne la France retrouve ces chemins du continent d'où la défaite l'avait bannie... Vous allez acheter par votre travail le droit de contribuer à modeler le nouveau visage de l'Europe et vous pouvez nourrir l'espoir de lui infuser votre esprit.*" Laval avait déjà tenu des propos semblables : "*C'est au travailleur français qu'il appartient de regagner par son travail ce que nous avons perdu par les armes*".

#### Les Chantiers de jeunesse au camp français d'Auschwitz

Le général de la Porte de Theil, organisateur des Chantiers de jeunesse, veut avant tout sauver son oeuvre qu'il juge indispensable à l'avenir du pays. Des historiens rigoureux ont toujours affirmé que son but secret était "*de faire des anciens des Chantiers le noyau de la future armée qui, le jour venu, reprendra le combat pour libérer le pays...*".<sup>40</sup> Il va réussir à faire admettre, pour certaines unités, des départs en uniforme et un encadrement. Laissons-la parole à Henri France qui appartient à l'une de ces formations :

*"Parti en novembre 1942 aux Chantiers de Jeunesse, à Messeix, en*

<sup>36</sup> Ibidem, p. 447. La complicité courageuse de médecins, par manipulations ou par déclarations, permet de ruser avec le S.T.O. Ensuite, par méfiance, les visites sont organisées par les autorités allemandes

<sup>37</sup> Cependant, les problèmes d'appel de la classe 42 nécessitent, à partir d'avril 1943, le départ imprévu de 238 agriculteurs de la Loire.

<sup>38</sup> Monique Luirard, op. cit., p. 461.

<sup>39</sup> Henri Amoureux lui consacre une page complète, op. cit., p. 88-89.

<sup>40</sup> Jacques Evrard, op. cit., p. 91.

## DOCUMENT

ACADEMIE DE LYON

Lyon, le 25 août 1943

Monsieur,

Dans quelques jours vous allez être convoqué, comme tous vos condisciples des classes 1941, 1940 et 1939 (dernier trimestre), pour satisfaire aux prescriptions légales qui règlent le service du travail obligatoire des jeunes.

Avant vous, depuis des générations, vos pères, vos aînés ont fait à la Patrie le sacrifice de plusieurs années de leur vie. Ils l'ont consenti sans défaillance et sans murmure, dans la paix comme dans la guerre, dans la monotonie de la vie de caserne ou dans l'exaltation du combat, parce que leur sens de l'honneur, la conscience personnelle qu'ils avaient de leurs devoirs, leur fidélité à la Patrie l'exigeaient d'eux. Infime était le nombre de ceux qui, par égoïsme ou par lâcheté, se dérobaient à la loi. L'opinion publique stigmatisait leur conduite et les enfants déserteurs portaient un nom déshonoré.

Les circonstances ont pu changer : à bord d'un navire que bat la tempête, le péril n'autorise pas l'indiscipline ; il la rend au contraire plus criminelle. L'obéissance reste votre premier, votre essentiel devoir, la seule règle capable d'apaiser aujourd'hui votre conscience, d'assurer demain votre avenir.

- D'apaiser votre conscience, parce qu'en vous rengeant aux côtés de quarante millions de Français, soumis au seul gouvernement légitime et à l'héroïque chef de l'Etat, vous êtes certain de ne pas errer ; vous travaillerez sous son autorité à consolider la communauté nationale que d'autres affaiblissent, désagrègent ou mutilent.

- D'assurer votre avenir, parce que le décret n° 2009 du 15 juillet 1943 "exclut définitivement de toutes les facultés et écoles d'enseignement supérieures publiques et libres les étudiants qui, astreints à l'accomplissement du service du travail obligatoire en vertu des décrets du 24 février et de 31 mai 1943, se sont dérobés à leurs obligations". Si donc d'insidieuses propogandes tendaient à obscurcir en vous la voie de l'honneur et de la raison, le souci de vos propres intérêts doit suffire à vous guider dans le droit chemin : répudier vos devoirs serait ruiner votre carrière, vos projets, vous jeter, avec une poignée d'égarés, dans l'aventure et la révolte. Vous n'en sortiriez, quoiqu'il arrive, que méprisé des humbles, ces fidèles serviteurs du Pays, en but à la rancune des chefs de famille que votre carence appellerait à se substituer à vous.

Vous resterez donc dans la voie que n'a pas cessé de jaloner notre drapeau, cette voie héroïque et douloureuse que gravit les peuples de France et qui lui permet d'émerger peu à peu de la détresse et de l'effacement... A beaucoup d'entre vous, il est pénible, je le sais, que cette route passe par l'Allemagne. Soyez fier, plutôt, qu'en votre personne la France retrouve ces chemins du continent d'où la défaite l'avait bannie. L'amitié de vos maîtres et la sollicitude de vos chefs vous y suivront. Vous allez acheter par votre travail le droit de contribuer à modeler le nouveau visage de l'Europe et vous pouvez nourrir l'espoir de lui infuser votre esprit.

Je fais confiance à votre loyauté, et, de cette université où nous attendrons votre retour, je vous salue, Monsieur, comme un messager du travail et de la pensée française.

Le Recteur de l'Académie de Lyon

André GAIN.

*Auvergne, j'y restai huit mois avant que d'être amené à quitter le camp le 20 juin 1943. Naturellement, aucune information ne nous avait été donnée sur notre destination ; la défense absolue de revoir nos familles nous avait été faite. Nous avons été dirigés vers Limoges, puis vers le centre de tri de Dijon dans des wagons de voyageurs. Nous avons conservé nos uniformes des Chantiers de Jeunesse, couleur "vert forestier". Quelques-uns de nos chefs nous accompagnaient dans un souci d'humanité."*

Le convoi, retardé par de nombreux incidents, fut acheminé sur Auschwitz, en Haute-Silésie. Le déplacement à pied de la gare d'Auschwitz au camp "Lager Buchenwald West" se fit en formation organisée des Chantiers. Le camp des travailleurs français qu'il faut bien distinguer de l'usine "I.G. Farben" où ils étaient employés, va acquérir un statut particulier :

*"L'autonomie progressive qui allait nous être reconnue dans notre camp français, déclare H. France, fut avant tout la conquête de notre chef. Diplomate, décrochant des avantages successifs, il gagna la pleine confiance de l'assesseur de l'usine, Schneider. Il faut préciser que cette libéralisation n'aurait pu être consentie si l'assesseur Schneider avait été pronazi." Evrard confirme que le chef Georges Toupet trouva "un précieux allié en la personne d'un directeur de l'I.G. Farben, l'antinazi et francophile Helmut Schneider."<sup>41</sup>*

Le chef Toupet *"désireux de protéger ses jeunes déportés, raconte H. France, négocia auprès de Schneider le retrait graduel, puis général du personnel allemand de camp français : secrétaires, cuisiniers, infirmiers, employés de nettoyage."* Evrard indique que toute la vie du camp passe ainsi aux mains des Français, de la comptabilité au contrôle des cuisines. *"Fait unique en Allemagne, ce sont des jeunes Français en uniforme qui remplacent à la porte du camp les Werkschütze (policiers de l'usine) armés."<sup>42</sup>*

Tel est le rôle assigné au service administratif. Parmi les autres structures "horizontales" figurent le service sanitaire, lui aussi entièrement français, précieux dans la lutte contre le typhus par exemple, et un service culturel. Henri France note parmi les possibilités de loisirs les rencontres de football, de rugby, de théâtre, de chant choral. En effet, dans cet immense camp français de 2 600 travailleurs, le service culturel forme dix-huit équipes de basket, trois de rugby, treize de football, construit un foyer-théâtre de quatre cents places, où *"la qualité des décors et des costumes surprit, dit Henri France, jusqu'à l'assesseur Schneider."* Les Français d'Auschwitz se trouvent vivre strictement entre eux, et Jacques Evrard estime que *"leur vie communautaire les aide à lutter contre la démoralisation, l'avachissement, à maintenir la cohésion morale..."<sup>43</sup>* Chaque

<sup>41</sup> Jacques Evrard, op. cit., p. 219.

<sup>42</sup> Ibid., p. 220.

<sup>43</sup> Ibid., p. 221.

Documents de la Fédération Nationale  
des Victimes et Rescapés des Camps nazis de Travail Forcé



Camp de Watenstedt (mai 1944)



Premier rassemblement au camp des travailleurs requis d'Auschwitz (Haute Silésie)  
le 12 novembre 1943 : 2 600 hommes pour le "face à l'Ouest" du dimanche

dimanche libre, rappellent Henri France et Jacques Evrard, ils se rassemblent en uniforme au centre du camp, se recueillent "face à l'Ouest" et , ajoute Evrard, "chantent la Marseillaise".

L'usine I.G. Farben présente un tout autre mode de vie et un recrutement bien différent. Elle comprenait des milliers de travailleurs de nombreux pays et de toutes conditions, S.T.O. français, polonais, ukrainiennes, prisonniers de guerre russes, anglais, italiens, américains, et concentrationnaires, hommes et femmes, du camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Henri France eut *"la chance d'être affecté dans un des bureaux comme dessinateur, mais la plupart de ses camarades étaient des travailleurs de force."* L'usine avait pour mission de fabriquer un carburant, le méthanol, destiné à faire fonctionner les tanks, et le Buna, sorte de caoutchouc artificiel.

Les horaires de travail étaient chargés, la nourriture était très médiocre. Seul, le repas du soir avait quelque valeur nutritive : "pommes de terre avec saucisse, margarine, pain de seigle". La nuit, certains allaient déterrer les pommes de terre dans les silos en sachant que, s'ils étaient pris, ils recevraient une balle dans la tête ou seraient conduits au camp de concentration tout proche. Pour les déportés du travail, les ponts avec le camp de concentration étaient toujours susceptibles de s'abaisser. C'est ainsi qu'un jeune Français qui avait découpé dans une tôle une croix de Lorraine fut envoyé à Birkenau. Il survécut à l'enfer... pour revenir en France sur un brancard et mourir quelques semaines après. Dans l'éventail de menaces existant, il y avait celles qui planaient sur les permissionnaires. Parti en permission de trois semaines en janvier 1944, en raison du grave état de santé de son père, H. France était astreint à reprendre son travail, sinon ses deux "garants" auraient été très gravement punis et expédiés au camp de concentration.

H. France évoque la présence si impressionnante des concentrationnaires d'Auschwitz-Birkenau à l'usine : *"Plusieurs groupes venaient travailler à l'usine. Chaque unité était surveillée par un kapo particulièrement aux aguets et impitoyable, recruté parmi les droits-communs allemands. La maigreur des concentrationnaires, qui les faisait flotter dans leur tenue rayée, les rendait inaptes à toute corvée de portage ; ils devaient se mettre en petit groupe pour porter une simple poutrelle. Nous avions quelques contacts furtifs avec eux, soit pour leur remettre un peu de pain, soit pour apprendre de leur bouche qu'un tel était parti "pour l'hôpital", c'est-à-dire vers l'anéantissement. Ils avaient parfois le temps de nous dire que le soir précédent, un ou plusieurs concentrationnaires avaient été pendus, sur les notes allègres de l'orchestre juif de leur camp. En septembre 1943, ce fut un grand nombre de Grecs qui ne vinrent plus travailler. Durant les mois de juin-juillet 1944, nous avons vécu, à courte distance, la rotation de plus en plus accélérée des convois de wagons de bestiaux où étaient*

*entassés hommes, femmes, enfants de toutes nationalités. L'odeur de chair brûlée devenait de plus en plus forte jusqu'à être entêtante car les fours crématoires ne suffisaient plus, on brûlait en plein air."*

Au cours de son long périple de retour, H. France put voir dans les Sudètes d'innombrables cadavres "en tenue rayée" effondrés dans les fossés ou recroquevillés contre des poteaux. L'évacuation des Français, commencée le 22 janvier 1945 vers minuit, ne devait le ramener à Paris que le 17 juin : *"Après plusieurs semaines de marches forcées, nous vivions de mendicité auprès des habitants (nourriture et couchage en particulier) ; et pourtant nous n'étions pas beaux à voir, maigres, sales, peu rassurants. Un rassemblement des Français d'Auschwitz qui restaient encore en groupe se fit à Badschandau, ville touristique au bord de l'Elbe. On nous installa tant bien que mal dans un camp à Königstein, lequel avait été occupé auparavant par des concentrationnaires. Ce furent là des semaines de misère et de faim où tout était bon pour manger quelque peu : cueillette de pissenlits, mendicité, bagarres entre déportés, vols, capture de gibier qui foisonnait, chevreuil en particulier. Nous étions des handicapés obligés de marcher un bâton dans chaque main, tels des vieillards exténués. Heureusement, la délivrance était proche."*

Entre temps, les Allemands avaient pris l'opportunité d'embrigader Henri France avec ses camarades *"dans l'organisation Todt pour creuser des tunnels dans les falaises de l'Elbe, abris futurs pour des missiles"*. Il a été le témoin, à trente kilomètres de distance, du terrible bombardement de Dresde, les 12 et 13 février 1945, par les forteresses volantes des Alliés. Heureusement, il avait quitté la gare de Dresde quelques heures avant. *"Voyant la fin proche, les Allemands ont alors abandonné (leur main-d'oeuvre) et chacun, constate Henri France, s'est organisé pour partir vers l'Ouest, vers la France."* Comme d'autres collègues, à son retour, H. France éprouva quelques difficultés à faire valider ses deux années de S.T.O. pour l'ancienneté générale de services.

#### Des requis en quête d'identité historique

Les instituteurs de la Loire, à peine lancés dans le métier si épanouissant d'instituteur (étymologiquement, mettre debout, élever un jeune être), virent leur carrière impitoyablement suspendue pour la cause illusoire et criminelle de la collaboration de Vichy avec le nazisme. Partis en chaussures de ville, ils vont être astreints pendant la moitié de la guerre aux basses oeuvres imposées par la machine de guerre allemande. Ils finiront de découvrir dans le Troisième Reich tous les aspects mystificateurs de la propagande nazie, les rythmes forcenés de production d'un pays expansionniste et, peut-être par-dessus tout, la duperie d'une collaboration franco-allemande. Qu'auront-ils

à lui opposer ? L'attente de mieux en mieux concrétisée de la victoire des Alliés, leur culture, normalienne et professionnelle de la démocratie et de la liberté de conscience, puis leur philosophie personnelle et optimiste de l'homme qui nourrira, pendant toute leur vie, leur conduite d'éducateur et de citoyen.

La confiscation de leur potentiel de travail par l'ennemi et les conditions politiques de leur mobilisation, dans les miasmes et les pièges de la collaboration, en font des esclaves de l'économie nazie et, ce qui n'a pas été bien souligné, les retranchent, à une époque importante, de la vie de la communauté nationale. Pendant la guerre, leur statut a été celui de l'absent, c'est-à-dire inexistant : peu de lettres, moins de colis encore, pas d'ancrage dans la mémoire collective. Ils reviennent dans un pays libéré où leur administration les avait oubliés et où leurs compatriotes ne savent donner un nom et une signification à leur exil, puisqu'il a été le fait de Vichy. C'est bien l'impureté originelle de leur tâche, une contribution à l'industrie de guerre allemande<sup>44</sup> faussement négociée par Vichy au nom d'objectifs frelatés qui les a placés en porte-à-faux, en bâtards. Bâtards politiques, bâtards patriotes, bâtards résistants au sens sartrien du terme, par rapport aux nobles serviteurs de la famille combattante, régulière ou clandestine. Les ambiguïtés de la condition de "personnes contraintes au travail en pays ennemi" éclairent peut-être les revendications en reconnaissance de victimes authentiques du nazisme, posées par certaines fédérations. Ces Français, prisonniers du travail chez l'ennemi, ont eu leurs résistants, leurs déportés, leurs martyrs ; n'oublions pas les 245 S.T.O. tués à Dortmund d'une balle dans la nuque à la fin de la guerre.

D'une manière générale, les requis de la Relève et du S.T.O. ne sont réputés ni héros de guerre, ni agents serviles de la production nazie. Leur drame aura été de constituer des otages absurdes et obscurs de la collaboration de Vichy avec le III<sup>e</sup> Reich. Absurdes, parce que leur départ n'est pas le produit d'une prise de guerre ou d'une arrestation, mais la conséquence d'une réquisition administrative. Obscurs, parce qu'ils n'appartenaient ni à une unité combattante, ni à une ethnie persécutée et qu'aucun acte de sabotage de travailleur dans le III<sup>e</sup> Reich n'est passé à la célébrité. Exclus pendant deux ans ou plus de la vie de la Nation, ils n'ont pas encore été bien situés et reconnus dans son histoire. Le destin des déportés du travail, "*exploités au maximum avec le minimum de frais*", souffre encore des hésitations de l'Histoire qui n'a pas établi toutes les responsabilités de Vichy et retenu ces exilés du travail forcé comme des victimes du nazisme. Aujourd'hui, les survivants clairsemés du Travail obligatoire dans le III<sup>e</sup> Reich ressentent toujours comme une injustice leur désignation et comme une humiliation leur activité dans les usines ou sur les chantiers de l'ennemi.

Gérard AVENTURIER

---

<sup>44</sup> Rappelons qu'elle se pratiquait à grande échelle en France même.

**HISTOIRE D'INSTITUTEURS**

**DE LA LOIRE**

**EN SERVITUDE (1943-1945)**

Témoignages recueillis et présentés par Albert CELLIER



# Avant - propos

**L**e 29 mars 1943, en fin d'après-midi, un train spécial quittait la gare de marchandises du Petit-Cabaret, à ST ETIENNE, emportant, entassés dans de vieux wagons, surveillés par des militaires allemands, plusieurs centaines de jeunes gens de la région stéphanoise, requis pour le travail en Allemagne au titre du S.T.O.. A la même heure, un autre train quittait ROANNE...

Fin mai 1943, c'est, livrés précipitamment à l'Allemagne que d'autres étaient envoyés directement des Chantiers de Jeunesse vers le Reich et les territoires occupés.

Le 29 mars : vingt-trois instituteurs de la Loire pour l'Autriche ; en mai, une vingtaine de leurs collègues vers la Tchécoslovaquie annexée !

Et aussi, plusieurs maîtres de l'Enseignement privé.

Quant à Cl. BAUZIN, pris dans une rafle en juin, il connut le même sort.

De cette déportation, ceux qui survivent témoignent aujourd'hui. De l'assignation, de leur servitude, de leur retour en l'été 1945, ils n'ont rien oublié, ni leur camarade Jean BOUTERIGE tué à Duisburg le 14 octobre 1944.

*"Français, vous avez la mémoire courte"* avait asséné Pétain en 1940.

Mais les rescapés de l'exil 1943-1945 n'ont pas encore la mémoire courte. En voici les preuves : leurs témoignages, étayés par journaux personnels, notes sur les événements et incidents vécus, documents-souvenirs, lettres aux familles et aux amis, conservées, photos clandestines, etc...

Les témoignages écrits, qu'il a fallu parfois condenser, seront présentés ici avec un minimum de commentaires ; ils sont tous en possession du comité de rédaction de cette publication. Rédigés avec la plus grande honnêteté, ils ont été confrontés dans toute la mesure du possible à la documentation qui subsiste, internationale, nationale, locale. Dans la Loire, des archives essentielles, ou ont disparu (Direction départementale de la main-d'oeuvre - Inspection Académique) ou ont été manipulées (dossiers individuels des instituteurs soumis au S.T.O.) ou ne seront consultables qu'en...2004 (Archives allemandes du S.T.O. dans la Loire) \*

Ce verrouillage est-il nécessaire ? Est-il innocent ? Pour notre part, c'est une contribution, très modeste, que nous apportons à l'histoire, presque oubliée déjà, peu connue, trafiquée, des années noires.

\* Monique LUIRARD (citée) a, elle, obtenu, comme chercheur la consultation

# Quelques repères chronologiques

## 1940

18 juin : DE GAULLE appelle à la Résistance : la France Libre.  
10 juillet : PETAIN, maréchal, reçoit les pleins pouvoirs : l'Etat français.  
30 juillet : création des Chantiers de jeunesse.  
24 octobre : rencontre HITLER-PETAIN ("la poignée de mains").

## 1941

21 juin : l'armée allemande envahit l'Union Soviétique.  
27 juillet : création de la L.V.F. (Légion des volontaires français).

## 1942

14 avril : Pierre LAVAL chef du gouvernement à VICHY.  
Août : premiers prisonniers de guerre français rapatriés (La Relève).  
11 novembre : les forces allemandes occupent ROANNE et ST ETIENNE.

## 1943

6 janvier : départ pour l'Allemagne d'ouvriers requis.  
Janvier : création de l'Armée Secrète dans la Loire.  
31 janvier : création de la Milice vichyste.  
16 février : loi instituant le Service du travail obligatoire (S.T.O.)  
Février : désastreuse défaite allemande à STALINGRAD.  
D'août à fin d'année : diverses actions de plasticages et coups de main de l'A.S. et des F.T.P.  
(organisations de Résistance).

## 1944

Les maquis se manifestent militairement.  
6 juin : débarquement allié en Normandie.  
15 août : débarquement franco-américain en Provence.  
25 août : libération de ST ETIENNE.  
Restauration de la République-Epuration.

## 1945

Janvier : à l'Ouest, les Alliés pénètrent en Allemagne.  
Mars : à l'Est, les troupes soviétiques entrent en Allemagne.  
1er/3 mai : mort de HITLER - Berlin tombe.  
8 mai : capitulation du Reich.  
D'avril à septembre : concentrationnaires, P.G et S.T.O. rentrent  
1946 : Tribunal international de NUREMBERG.

# S. T. O. !

La loi du 16 février 1943  
portant institution du service du travail obligatoire.

ART. 1: Pour tout Français du sexe masculin âgé de plus de vingt ans (est institué) un service du travail obligatoire

ART. 2 : La durée du service obligatoire est fixée à deux ans.

ART. 3 : Le service du travail obligatoire pourra être accompli dans l'emploi occupé à la date de l'appel lorsque cet emploi est conforme aux besoins du pays.

ART. 5 : Toute personne qui enfreint la présente loi... est passible d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans et d'une amende de 200 à 100 000 F...

Les mêmes peines sont applicables aux personnes ayant prêté leur concours à toute manoeuvre tendant à faire échec ou ayant fait échec aux dispositions de la présente loi.

Fait à Vichy (NB : Le Conseil des ministres étant réuni sous la présidence du Chef de l'Etat - communiqué officiel).

Signé par Laval, chef du gouvernement et ministres  
(dont Abel BONNARD, ministre de l'Education nationale).

## S. T. O.

Ces trois lettres racontent comment, durant l'Occupation, plus de 600 000 jeunes Français ont été exilés en Allemagne par une loi de l'Etat de fait. Ils se sont trouvés mêlés à d'autres déportés de l'Europe occupée, aux prisonniers de guerre ; ils ont connu peine, souffrances et servitude ; 60 000 n'en sont pas revenus, dont 15 000 furent exécutés (fusillés ou décapités, abattus...). Ils ont vécu, de l'intérieur, le totalitarisme hitlérien et, la guerre terminée en France, la disparition tant désirée du Reich nazi.

Nous, jeunes instituteurs, nous en fûmes !

# Paroles

*"Les ministres ne sont responsables que devant moi.  
C'est moi seul que l'Histoire jugera".*

Ph. PETAIN

*"Je souhaite la victoire de l'Allemagne, parce que sans elle,  
le bolchévisme demain s'installerait partout."*

P. LAVAL  
22 juin 1942

*"Il faut regarder notre Histoire en face"*

A. JUPPE  
26 février 1997

*"Le devoir de mémoire, nous devons le mener à son terme"*

J. CHIRAC  
(Parlant de Vichy)  
le 2 mars 1997

# Vers l'exil

**E**n ce début 1943, la guerre vient de prendre son visage définitif : La Blitzkrieg a échoué en Russie (ce sera la terrible défaite de Stalingrad en février, un symbole) et l'Axe vaincu va quitter l'Afrique du Nord. Les U.S.A. arrivent en force à l'ouest et l'Angleterre n'est plus seule.

La Relève de prisonniers de guerre français ne donne pas à LAVAL les résultats escomptés, malgré la caution de PETAIN et une intense propagande. En septembre 1942, le gouvernement avait décidé d'envoyer Outre-Rhin des ouvriers spécialisés requis, qui partent, de ST ETIENNE, le 6 janvier 1943, la manifestation contre ce départ, à FIRMINY, le 30 décembre, ne l'ayant en rien empêché, malgré son importance, mais entraîné par contre plusieurs arrestations. On apprendra aussi, avec stupeur et crainte, qu'une rafle, à 19 heures, le 1er mars, a entraîné la déportation au camp de concentration de MAUTHAUSEN, de 300 jeunes de VILLEURBANNE. (cf. AMOUROUX).

L'appel de Maurice SCHUMANN, à la radio de la France Libre, le 14 septembre 1942, "au fonctionnaire qui égare un papier, au paysan qui embauche un ouvrier... pour entraver la politique de main d'oeuvre de l'anti-France" était-il réaliste ? ou n'a-t-il pas été entendu ?

Après la publication de la loi du 16 février 1943, les mesures de mise en oeuvre se succèdent rapidement. Lisons la presse :

20 février "Pour une partie des hommes recensés, le S.T.O. aura lieu en Allemagne".

24 février : "Le S.T.O. en Allemagne est un devoir patriotique".

25 février : Les jeunes gens nés en 1920, 21, 22 doivent se présenter à la mairie (contrôle du recensement).

12 mars : "il est instamment recommandé (sic) aux consommateurs (re-sic) partant pour l'Allemagne de remettre en mairie leurs cartes de tabac et coupons de ravitaillement".

Un peu inquiets, les jeunes instituteurs, les titulaires surtout ?

Sans doute, mais on essaie de se rassurer : n'occupons-nous pas un emploi utile aux besoins du pays (dans les écoles, les classes sont surchargées, nombreux instituteurs en captivité, institutrices mises d'office à la retraite...) qui devrait nous éviter l'exil ?

Faux espoir : dès le 18 mars, la gendarmerie remet à Roger RICHARD convocation pour le lendemain à l'Office de "placement" allemand à ST ETIENNE (départ prévu le 27). 22 de ses collègues seront touchés entre le 20 et le 23. Tous doivent subir une visite médicale, avant affectation. La presse publie un communiqué de la Préfecture, menaçant : "*Les jeunes gens qui veulent invoquer maladies ou infirmités devront présenter aux médecins des certificats. Les absents seront classés "forts".*"

De cette visite médicale, quels souvenirs ?

André BONFILS : "*c'était une visite bidon*".

Antoine DELAROA : "*on me dit : ça vous fera du bien de changer d'air !*"

Albert CELLIER : "*La grand salle de la Bourse du Travail a été débarrassée de ses sièges. Derrière des tables, beaucoup de femmes (françaises), employées de... l'Office de placement allemand ? ou de la Direction départementale de la main-d'oeuvre ? Ni gênées, ni compatissantes. Un homme m'interroge brièvement (est-il médecin ? je suppose qu'il l'est !) : "Pas malade ? ça va ?" - Euh...oui ! - Au suivant !), et une jeune femme griffonne mon ordre d'affectation, signé "pour le Préfet" illisible. Je devrai partir le 27 mars, pour être employé "en qualité de...en Allemagne !*"

Saint-Etienne, le 23 mars 1943.

4<sup>e</sup> Division

3<sup>e</sup> Bureau

## ASSIGNATION

En exécution des dispositions des lois du 16 février 1943, instituant le service du Travail obligatoire, et du 4 septembre 1942, concernant l'orientation et l'utilisation de la main-d'œuvre,

M. Romeas Francois  
 demeurant à Cherier (Moulin Cherier)  
 se présentera le 23 Mars  
 à 16 heures au Bureau de Placement allemand,  
 à Roanne

muni de sa carte d'identité pour y retirer son ordre d'affectation.

L'inexécution du présent ordre entraînerait l'application des sanctions prévues à l'article 6 de la loi du 16 février 1943.

Le Préfet,  
 Georges POTUT.

## ORDRE D'AFFECTION

en exécution des dispositions de l'article 1 de la loi du 16 février 1943 instituant le Service du travail obligatoire et des dispositions de la loi du 4 septembre 1942 concernant l'orientation et l'utilisation de la main-d'œuvre.

M. ROMEAS Francois  
 demeurant à St-Just-en-Chavalet  
 Rue Moulin Chérier N°  
 se présentera  
 le 27 Mars 1943  
 à 14h.

pour être employé en qualité de manoeuvre  
Hilfsarbeiter

L'inexécution du présent ordre entraînera l'application des sanctions prévues à l'article 6 de la loi du 16 février 1943.

A Roanne, le 23 Mars 1943.

Le Sous-Préfet,

699  
 20  
*[Signature]*

ressée à :

François ROMEAS (à ROANNE) "Je me souviens bien que le médecin était pressé. Je peux certifier qu'un cheval à la foire est examiné avec beaucoup plus de soin. Verdict : vous vous portez très bien !" Et suit l'assignation préfectorale, mais ici, dactylographiée, d'avoir à se présenter au départ le 27 mars (mais où ? se demande-t-il), pour être employé - car avec lui on est clair - en Allemagne, en qualité de...manoeuvre - HILFSARBEITER (il note l'emploi de l'allemand) car, il n'est déjà plus instituteur !

VITTORI (cité p. 74) écrit : "Une circulaire des préfets ordonne aux médecins de procéder à des examens rapides. Il ne doit pas y avoir d'inaptes ; tous, même présentant un mauvais état général peuvent et doivent être utilisés". Bien obéis, les préfets !

Le lendemain, ils seront à leur poste, pour des adieux à leurs élèves, surpris, et à leurs collègues, un peu troublés quand même.

Déjà, ces 23 s'interrogent. Pourquoi nous ? Comment ? Par qui ?

- \* Ils auraient pu être maintenus à leur poste (Art. 3 de la loi)
- \* Ils auraient pu être exemptés (étudiants, fonctionnaires...) écrit M. LUIRARD (p. 446)
- \* Ils auraient pu être protégés par leur supérieur hiérarchique, l'Inspecteur d'Académie, comme le note GIOLITTO ouvr. cité p. 405 : "certains Inspecteurs d'Académie font du zèle et fournissent promptement les quotas demandés. D'autres, tel M. CHAULANGE à GAP s'efforcent de faire traîner les choses, à moins qu'ils ne désignent des fonctionnaires en fuite, tuberculeux ou infirmes. "Grâce à la collaboration intelligente de mon secrétaire M. BERRUYER, les instructions ministérielles furent sabotées avec un plein succès".

L'Inspecteur d'Académie de la Loire, interpellé, tentera de justifier son action, sans convaincre. Il en tiendra une place peu glorieuse dans les souvenirs d'exil de "ses jeunes maîtres", ainsi que son secrétaire général.

S'il fait connaître dans le Bulletin Départemental de mai 1943 (p. 10) "*ses affectueuses pensées aux 23 jeunes instituteurs qui ont dû s'expatrier*" (ils n'en auront jamais connaissance bien sûr !) il se dit "heureux qu'ils n'aient été que 23, l'effectif fixé au départ ayant été de 75".

B. GRANGER parle "*du rôle peu clair joué par l'Inspection Académique en 1943.*"

A. BONFILS souligne "*tous ceux qui, comme moi, ont été requis de manière arbitraire et injuste.*"

A. DELAROA "*Rapatrié, j'apprends par les officiers français (de la Sécurité militaire) que j'ai eu le privilège d'appartenir à un des deux départements où les instituteurs ont été désignés (1943) pour le S.T.O.*"

F. ROMEAS : "*remplacé aussitôt par un jeune suppléant de mon âge... Pourquoi moi ? Pourquoi pas lui ?*" Cela justifie les questions que se posent certains collègues d'après une circulaire très emberlificotée de M. LE GALL (I.A.) du 11 mai 1943.

Irrité, semble-t-il, le dit LE GALL a envoyé une lettre circulaire aux familles rappelant, comment ont été faites, d'après lui, les désignations :

- \* l'établissement de "*la liste*" en Conseil des Inspecteurs, au "*barème*" : aucune trace en archives !
- \* Une liste de 75 (cf. bulletin départemental) : mais non, ils étaient au moins 85 des trois classes touchées. Les 10 "*omis*" ?
- \* Le grand nombre d'ajournés par la commission médicale (sic !) : aucun n'a pu être identifié !

Albert CELLIER lui ayant adressé, de "*là-bas*" (Yougoslavie annexée), sept mois plus tard, une demande d'explication sur le même sujet, l'I.A. répond, cette fois, qu'il s'est borné à fournir une liste complète (était-elle préférentielle ? alphabétique ? établie par tirage au sort, comme jadis pour les conscrits ? Le saura-t-on jamais ?)

Le préfet POTUT doit être content, faisant remarquer au chef du gouvernement *"l'effort exceptionnel réalisé par le département au titre du travail obligatoire"* cité par M. LUIRARD p. 438, et le préfet BOUTEMY, qui lui a succédé écrivant à LAVAL le 23 juin 1943 : *"Je puis vous assurer qu'à l'heure actuelle notre département est en tête de liste"* M. LUIRARD p. 438 Note : L'industriel MIMARD refusa toujours de communiquer les états de son personnel. (M. LUIRARD).

Plus tard, bien plus tard, on apprendra que l'A.C.J.F. a adopté le 6 mars 1943 une motion où le S.T.O. est qualifié "d'atteinte au droit naturel et au droit international" et protestant contre "la part qu'y prend l'administration française".

Jean GUEHENNO, ouvrage cité, écrit, lui, le 22 février 1943 : "La déportation continue, chaque jour plus méthodique et mieux organisée. Si le climat avait été à la résistance, si les administrations avaient été complices pour saboter les ordres, il eût fallu aux Allemands des armées de policiers pour rassembler les convois de forçats. Mais, dans la situation actuelle, il ne reste plus aux courageux à peu près aucun moyen d'échapper sans papiers, sans carte d'identité, d'alimentation."

La Police nationale, la Milice, la Gestapo, qui est particulièrement active à ST ETIENNE sont là.

Ne pas partir ?

Le maquis ? Aucun n'est signalé dans la Loire en mars 1943.

Le maintien par "faveur" ? M. LUIRARD (ouvrage cité) confirmera qu'il a bien existé. N'écrit-elle pas : "Les services qui s'occupent du S.T.O. sont sensibles à certaines sollicitations (p. 441 et suivantes) ; les fonctionnaires de la Direction départementale du travail et de la main-d'oeuvre acceptent volontiers d'éviter certains départs sur fortes recommandations. Parfois même ces faveurs font l'objet de contreparties".

L'aide de l'Administration ? Ecoutons A. BONFILS, qui parti le 29 mars 1943 réussit à obtenir, son père étant décédé en juillet 1943, une permission exceptionnelle. Il quitte WASSERFALLBODEN, se présente quelques jours plus tard à l'Inspection académique : *"Je tiens à signaler que je me suis présenté au secrétariat de l'Inspection Académique au cours de ma permission pour savoir si par hasard... Voici la réponse cassante et humiliante du secrétaire N... L'alter ego de l'IA LE GALL (dont "la sollicitude" n'est pas allée jusqu'à recevoir un maître exilé) : "Monsieur, nous vous ignorons totalement et nous n'avons plus rien à faire avec vous." J'ai pris la porte et depuis j'ai toujours gardé méfiance et dégoût"*.

# *Petit glossaire franco-allemand de ce temps-là*

**Garde mobile (ex garde républicaine mobile)** : formation militaire destinée à intervenir en cas de désordres).

**G.M.R.** : groupes mobiles de réserve - renforcement de la garde mobile.

**S.O.L.** : service d'ordre légionnaire, tout dévoué à Vichy, fournira les premiers cadres de la Milice.

**Milice** : créée en janvier 1943, commettra alors, conduite par DARNAND crimes et exactions dans son soutien à Vichy et au nazisme.

**Les Chleus** : pour les PG français et les STO, les Allemands ne sont plus les Boches ou les Fritz, mais indistinctement : les Chleus.

**K.G.** : prisonniers de guerre français, et britanniques.

**S.U.** : prisonniers de guerre soviétiques.

**Les pyjamas** : les concentrationnaires (internés dans un K Lager)

**Straflager (ou AEL)** : camps "d'éducation" par le travail... pour STO.  
Il y en eut 105 au minimum (citation Vittori)

**Lager** : camp d'hébergement.

**Durchganglager** : camp de triage.

**Lagerführer** : chef de camp - membre du Parti ou grand mutilé de guerre - maintient la discipline et renseigne la Gestapo.

**Lagerschütze** : gardiens de camp, en uniforme.

**Ausweiss** : la pièce d'identité du travailleur étranger, à présenter à l'entrée et à la sortie de l'entreprise, du chantier, du Lager et...aux fréquents contrôles policiers.

**Werkschütze** : gardiens d'usine, en uniforme.

**Gestapo (police secrète d'Etat)** : a tout pouvoir, partout.

**Feldgendarmarie** : police militaire - omniprésente dans les gares, les trains, où elle contrôle  
systématiquement militaires et civils.

**Arbeitsamt** : bureau local de la main d'oeuvre. Il dirige...le placement.

**Meister** : contremaître, ou chef d'équipe (ou Kapo)

**N.S.D.A.P.** : le parti national-socialiste allemand.

**Le crachat (ou le pédalier)** : insigne d'appartenance au NSDAP donc...être prudent.

**Hitler** : le sauvage.

Et, comme la guerre est partout :

**O.K.W.** : commandement suprême des armées (on étudie ses communiqués).

**Wehrmacht** : l'armée allemande dans ses formations régulières.

**S.S.** : forces spéciales de protection.

**S.A.** : police auxiliaire politique.

**Volksturm** : mobilisation de tous les hommes de 16 à 60 ans pour la guerre totale.

**Flak** : défense anti-aérienne.

**H.J.** : Jeunesses hitlériennes.

**Les Polaks** : les Polonais.

**Les Russkoffs** : les Russes.

**Les English** : les Anglais.

**Les Amerlos** : les Américains.

**Les partisans** : forces armées de lutte et libération, structurées, en Slovénie et ex-Tchécoslovaquie.

Pour les nazis, ce sont : les Bandits.

Pour les STO de Slovénie : les "Barbus".

**Domobranci** : la "Milice" slovène, force répressive pro-nazie.

**R.M.** : Reichsmark = 20 F français (cours 1940).

**A.C.J.F.** : Association catholique de la jeunesse française.

**C.J.F.** : Chantiers de la Jeunesse française (les Chantiers).

**E.N.** : Ecole Normale d'Instituteurs.

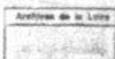
ETAT FRANÇAIS

PREFECTURE DE LA LOIRE

SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE

# ORDRE DE DEPART

Le dernier départ des hommes appelés à se rendre en Allemagne au titre du Service du travail obligatoire est fixé au :



**LUNDI 29 MARS 1943**

Tous ceux qui ont reçu une assignation et n'ont pu prendre place dans les trains précédents doivent se trouver ce jour :

Pour l'arrondissement de Roanne, à la gare de Roanne, à 14 heures.

Pour les arrondissements de Saint-Etienne et Montbrison, à la gare du **Petit-Cabaret**, à **Saint-Etienne**, à 16 heures. (Itinéraire : place Fourneyron, rue de la Montat).

Les familles sont avisées qu'elles ne seront pas admises sur le quai des gares d'embarquement.

Le Prefet.  
**GEORGES POTUT.**



# Le départ du 29 mars 1943

L'ordre de départ est connu le 27 par voie d'affiche et par un bref encadré dans la presse.

Chacun s'interrogera "qui partira avec moi ?" A. CELLIER sait qu'en seront ses camarades d'E.N. originaires de FIRMINY (M. HOMEYER) ou d'UNIEUX (A. DELAROA - A. FOURNIER). Stéphanois, Montbrisonnais, Roannais ? On ignore, car on ne se téléphone pas, en 1943.

Un avis préfectoral reporte in-extremis le départ au lundi 29.

La gare du Petit-Cabaret, voies de garage à l'époque, est à plus d'un kilomètre de la gare de voyageurs, de ST ETIENNE Châteaureux.

Le lundi 29 mars, après-midi:

A. CELLIER se souvient : "mon père, employé SNCF, pense pouvoir m'accompagner jusqu'au train. Son collègue BORDET, sous-chef de gare de service ce jour-là, l'en, dissuade ; en effet, au bout du quai, des groupes de G.M.R., casqués interdisent le passage". D'ailleurs les familles ont été avisées "qu'elles ne seront pas admises sur les quais (?) d'embarquement !"

C'est qu'en effet, le départ des requis du 6 janvier a donné lieu à Châteaureux à quelques incidents : distribution de tracts de protestation, départ suivi très vite d'arrêts brusques provoqués par des cheminots.

Aujourd'hui, ne franchiront l'unique barrage, au début de la rue de la Montat, que les esclaves (déjà) : GMR interdisant l'accès par les rues adjacentes, canalisant la cohorte jusqu'aux voies d'embarquement. Les adieux des pères, des jeunes femmes, des amis aussi, se sont dits en silence ; pas de manifestation encore. Le journaliste (aux ordres) du Mémorial n'écrit-il pas le lendemain : "Les départs pour l'Allemagne se sont effectués dans le plus grand calme et avec une discipline exemplaire.

A ST ETIENNE, lundi dans la soirée, un troisième convoi de jeunes désignés au titre du Service du Travail Obligatoire pour aller travailler en Allemagne est parti. La magnifique tenue des jeunes stéphanois a été très remarquée. (!!!)".

Au pied des wagons, militaires allemands ! Mais on se retrouve, une quinzaine d'ex-condisciples de l'E.N. MONTBRISON : B. FORISSIER (promo 36-39), BROLLES, CHAIZE et TARY (promo 37-40); AUCOURT, BONFILS, BORY, CELLIER, CHEUCLE, DELAROA, DIGONNET, GRANGER, RICHARD, FOURNIER (PROMO 38-41, LA PLUS RICHE... EN PARTANTS) ET M. HOMEYER (de la 39-42, seul aujourd'hui, mais sa promotion fournira en mai un fort contingent au départ des Chantiers de jeunesse).

Il y a là aussi, mais nous ne ferons connaissance que dans quelques jours, des collègues "intérimaires", dont GUILLET, RENAVANT, GENTIS...

Et tant d'autres !

On s'empile dans des wagons vétustes (en queue du train, wagon réservé aux militaires allemands.) Mini-réunion de promo : B. GRANGER : "Je suis dans le compartiment avec sept camarades de promotion".

R. RICHARD : "Parti ce lundi 29 mars avec le fils DURAND de Montbrison à 2 h 1/4 pour le Pont de l'Ane".

Cris ! Excitation ! Chants : patriotique (Marseillaise) et sédition (l'Internationale !). Surtout sédition, et ils enflent !

A. DELAROA : "Train spécial à ST ETIENNE. Quelques-uns entonnent l'Internationale. Aussitôt arrivée de SS, un à chaque bout de wagon avec mitraillette."

R. RICHARD : *"Il y eut des manifestations à la gare."*

Le récit véridique de ce départ tumultueux a paru vingt ans plus tard, dans la Tribune, à l'initiative de l'Association des déportés du travail de la Loire. On peut le lire par ailleurs.

Comment ne pas se souvenir du cri qui monta dès le premier tour de roue : *"LAVAL au poteau !"*, repris en clameurs dans les traversées des villes, de ST CHAMOND à LYON, clameurs alternant avec l'Internationale, des arrêts brusques, car le signal d'alarme sera tiré plusieurs fois, des signaux amicaux des gens aux fenêtres...?

Puis c'est la nuit, la nuit noire de la guerre, au dehors et dans le convoi cahotant. On se calme, on bavarde, vaincus...on somnole...(*"Jeunes gens, soyez sans crainte...l'intox !"*)

A. DELAROA : *"J'avais projeté avec un camarade de descendre en chemin, pas pour aller dans la résistance, car ce mot-là nous était inconnu, mais pour se cacher, à un endroit bien précis. Inutile d'y songer !"*

Vers minuit, DIJON.

R. RICHARD : *"A DIJON, les choses devinrent sérieuses"*.

B. GRANGER : *"Sur le quai, un sous-officier allemand hurle des ordres ; premier contact avec la soldatesque"*.

A. CELLIER : *"Sur le quai, soldats allemands et préposées allemandes, nettes, froides, qui proposent un bouillon à qui tend un récipient (mais on a soif). Avec l'une, DELAROA plaisante : "Donne que !" : elle croit comprendre "Danke" (merci) ; elle est contente...et DELAROA aussi"*.

Faim ? *"Chacun a emporté heureusement un stock de provisions"* (DELAROA)

On attend...Et c'est pour nous, quand même, la joyeuse surprise. Nos amis F. ROMEAS et LAROCLETTE arrivent de ROANNE et heureux de nous retrouver se serrent dans notre compartiment. Mémorable voyage de promo !

Et déjà, ROMEAS raconte : *"Le 27, nous sommes très nombreux à la gare de ROANNE à attendre un train qui ne vient pas. En fin de soirée, un haut-parleur nous demande de rentrer chez nous et de revenir le 29 à la même heure. Disciplinés, nous étions nombreux au rendez-vous. Départ. Long arrêt à LYON-VAISE où certains en profitent pour peindre sur les wagons "LAVAL au poteau". D'où venait la peinture ? - Sabotage de quelque aiguillages ; après quelques manoeuvres du train, nous avons été réveillés par des coups violents à la portière. Un officier allemand, brandissant un revolver, hurlait : "Sabotage ! Sabotage !" Malgré ses vociférations menaçantes, il ne m'a pas effrayé. Il avait plutôt l'air d'un bon père de famille que d'un foudre de guerre. Mais fallait-il s'y fier ?"*

DIJON. Le train repart après un long arrêt. Réveillés, on s'interroge : la Saxe ? comme on l'a entendu à ST ETIENNE ? DELAROA précise : *"DRESDE"* (En 1945, nous réaliserons quelle fut notre chance de n'y point y avoir été, la ville anéantie en février) ou l'Autriche ? (rumeur).

Au matin, c'est le Reich. Arrêt (S. MAIGROT dit : Altkirch. En réalité, nous sommes à la nouvelle gare-frontière d'Altmunsteroll (Vieux-Montreux) Cris; ordres ; certains sont requis rudement pour effacer les inscriptions séditionnelles. Stéphane MAIGROT *"avec les revers de son veston, frotte...(Schnell ! vite !), effaçant : "Mort aux vaches - La France aux Français, et...Le maréchal a fait don de sa personne à la France, il fait don de la nôtre à l'Allemagne."*

Stuttgart...Le bruit court : on va en Autriche. Et c'est vrai, *"sous une pluie froide et battante, débarqué sur les voies, le troupeau gagne le sinistre camp de triage de Wörgl"* (A. CELLIER).

R. RICHARD : *"Mon ami TARY et moi, nous avons couché à WÖRGL, dans un camp trempé,*

## « MARSEILLAISE » ET « INTERNATIONALE »

23 mars 1943

D'autres diront combien sont morts et dans quelles circonstances. Qu'il nous souvienne que voici vingt ans, un certain lundi 29 mars, par exemple, à la tombée du jour, un train sans lumière et sans feu démarrait de la gare du Pont-de-l'Ane avec son charge-

ment de déportés du travail stéphanois.

Vous souvenez-vous de ces chants séduiteux qui marquèrent ce départ ? C'était la Marseillaise et l'Internationale, chantées par bravade et par révolte. C'était aussi des cris vengeurs des cris de haine à l'adresse des tyrans d'alors.

Dijon : deux heures du matin, première étape. La Croix-Rouge est là, aidant, réchauffant comme elle peut cette masse d'hommes rassemblés en plein vent, dans le froid de l'aube.

### UN DRAPEAU TRICOLEURE

Encadrés, pointés, comptés, foillés, entassés, ils repartent sur Belfort, sur Mulhouse. Et, comme le train quittait cette dernière gare, je revois encore un homme en uniforme allemand, un enfant dans les bras. Il était en retrait d'une fenêtre, visible seulement pour nous qui passions et cet homme faisait agiter un petit drapeau tricolore à l'enfant.

C'était l'adieu de l'Alsace martyre, c'était l'adieu de la France. Où nous déportait-on ? On parlait de Breslau comme de Munich ou de Salzbourg. De nuit, le pont de Kehl est franchi. Personne ne dort ou presque, avide de savoir où l'on va. Lentement, le train dépasse Karlsruhe, Stuttgart, Augsburg. Dans la matinée, il s'arrête en gare de Munich intacte.

### L'HOSPITALITE HITLERIENNE

Dans l'après-midi du 31 mars, le camp de triage de Wörgl, à quarante kilomètres au nord d'Innsbruck, est tout prêt à nous recevoir et nous prouver le sens de l'hospitalité hitlérienne en ce glorieux printemps 43.

Le train a fait halte comme en rase campagne.

Et ce sont encore des pointages, des recensements, une fouille, un unique vague bouillon de pommes de terre avec une tranche de pain noir, des châlits sans paille ni couverture, des bagages propres, glacés, puant l'

Deux jours ! Nous passons là deux jours à déambuler comme des bêtes parquées dans la boue. Une distraction !... Un convoi arrive. ce sont des femmes ukrainiennes ou polonaises, aux crânes rasés. Elles pénètrent dans une enclave du camp voisine de la nôtre. C'est un troupeau gris, morne, sans forme, sans âge, usé de souffrance, de lassitude, image de la résignation, de la fatalité...

Qui ne songe, parmi nous, aux mères, aux sœurs, aux fiancées restées en France ? Chacun frémit et plus d'un prie pour que les Françaises ne subissent jamais le sort de celles-là qui passent.

— Comme beaucoup je suis parti en mars 1943 de St-Etienne. La rue La Montat était barrée par un cordon de G.M.R. Nous avons été embarqués au « Petit Cabaret ». A l'ordre que l'on nous intima de chanter : « Maréchal, nous voilà ! » nous répondimes par des huées et les chants de la « Marseillaise » et de « L'Internationale ».

A Lyon-Vaise, nous fûmes encadrés par deux wagons de Feldgendarmes, pour suppléer aux G.M.R. et à la milice qui nous lâchèrent à Dijon. Notre destination : la Saxe, mais les voies ferrées inutilisables nous firent changer de cap et c'est dans un camp de triage près de Munich que nous aboutimes.

## Témoignages de S.T.O. stéphanois Départ du 29 mars 1943

La gare du Petit Cabaret (Pont-de-l'Ane) ... en 1936



# M

DAF-Durchgangslager  
Wörgl

## Contrôle au camp de triage de Wörgl

*directement sur le bois des châlits".*

B. GRANGER : *"Après une marche harassante, sur le long trajet du train au camp, nous avons passé la nuit sur des bats-flancs."*

A. DELAROA : *"Arrivée à WÖRGL dans un camp de prisonniers désaffecté : on fait connaissance avec la soupe 100 % liquide, le coucher directement sur lattes de bois, et les WC collectifs."*

Arrivée et nuit dans ce camp de WÖRGL ont laissé à tous de sinistres images (voir témoignage d'un STO stéphanois).

B. GRANGER : *"L'arrivée massive, dans l'après-midi du 30 mars, de civils russes et ukrainiens était impressionnante et donnait un sens précis à l'expression ; déportation de populations."*

Nous en verrons bien d'autres. Maintenant nous sommes piégés : comptés, recomptés, immatriculés, interrogés sommairement :

A. DELAROA : *"Chaque cas est examiné. Quand on décline notre profession, on nous rétorque : "que venez-vous faire ici ? (institutrice !!!) Chouette ! on va nous renvoyer en France, c'est le bruit qui court. J'apprends alors un mot allemand "erdarbeiter" = terrassier !"*

Départ vers deux trains plus courts. Le groupe des maîtres (d'école) éclate. Ce sera l'Arlberg, Bludenz", un petit train qui nous fait remonter la belle vallée du Montafon jusqu'à GASCHURN (RICHARD - DELAROA et aussi TARY, CHAIZE, BROLLES, BORY, LAROCLETTE, DIGONNET...)

A. DELAROA : *"Arrivée dans un camp de prisonniers français ; nous sommes mal accueillis, car ils nous prennent pour des volontaires."*

Quant aux autres (BONFILS, CHEUCLE, CELLIER, FOURNIER, HOMEYER, ROMEAS, GUILLET, RENAVANT, GENTIS, MUZELLE - un Roannais - MAIGROT - maître du privé -), descendus du train à KAPRUN (Schnell ! vite !) grimpés (Schnell! Schnell!) dans une benne de camion avec bagages (fin d'après-midi - ciel bas - pluie serrée et froide), ils se cramponnent aux ridelles, chemin défoncé et vertigineux, silence inquiet.

*"Descendez !" (voix française : un volontaire !)*

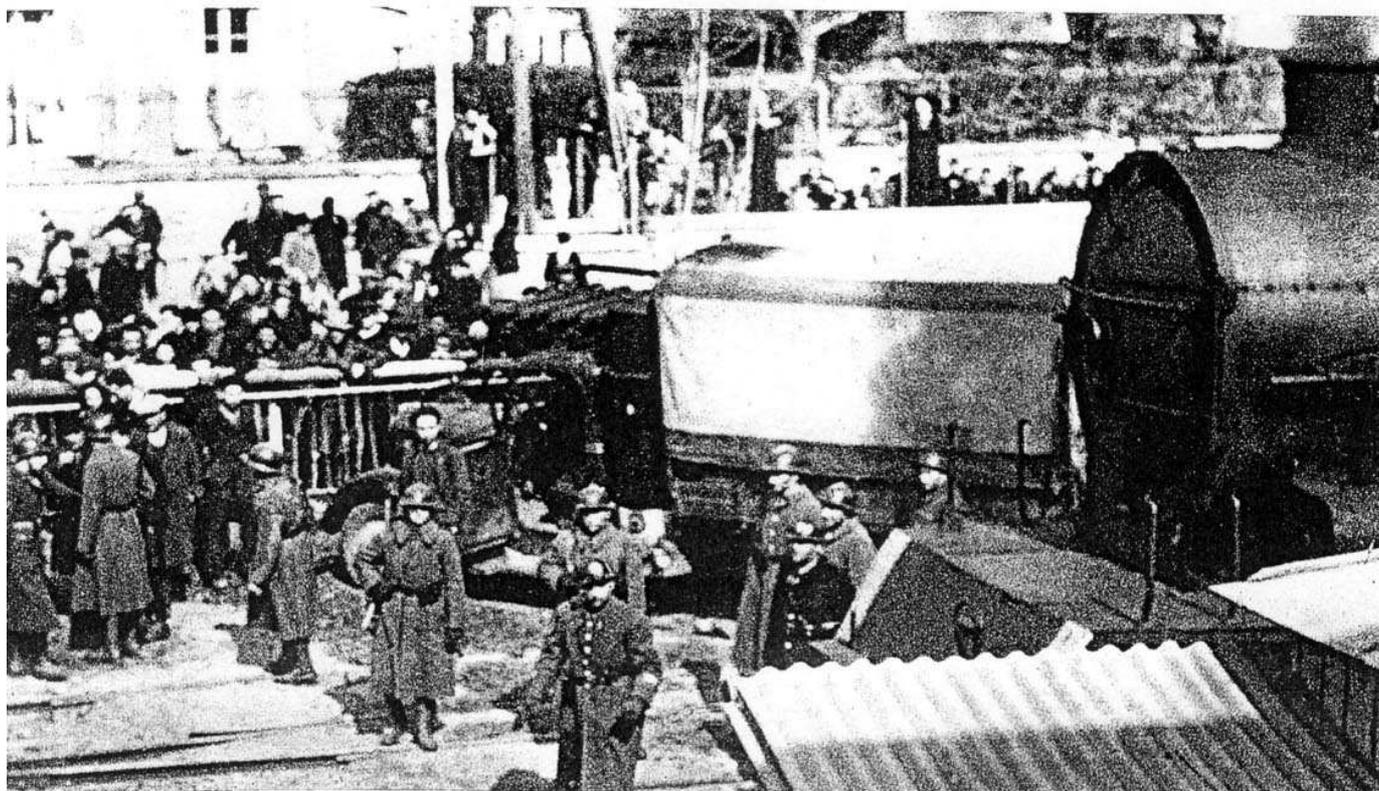
*"La pluie se transforme en lourds flocons. On grelotte. On attend...quoi ? C'est le fameux funiculaire du Lärchwand, dont la vaste plate-forme va nous élever de plus de 400 m, impressionnante :*

B. GRANGER : *"Le camion s'enfonce dans la montagne (massif du Grossglockner) s'arrête devant ce qui nous paraît dans le brouillard nocturne une falaise rocheuse cul-de-sac ; un monte-charge nous élève lentement le long des rochers (CELLIER se souvient des imprécations de son camarade de promo FOURNIER : "Ah , les vaches !" un de ses jurons favoris). On nous crie de faire attention pour ne pas basculer dans le vide, le monte-charge n'est qu'une plate-forme sans autre garde-fous qu'un cordage branlant." Stop "Longue marche en traînant nos bagages dans la neige, puis dans une galerie boisée protégeant des avalanches".*

A. CELLIER précise : *"Un homme tenant une lampe-tempête nous précède, hurlant parfois : "attention au précipice !" Et il neige, il neige, bise glaciale, nous sommes à 1600 m.*

GRANGER : *"Epuisés, nous laissons des valises sur le trajet ; des prisonniers russes (les SU) nous les ramèneront le lendemain matin. " (NB CELLIER :... spontanéité).*

Wasserfallboden ! Sur ce gigantesque chantier (deux barrages) peinent des esclaves russes (officiers prisonniers de guerre), ukrainiennes (jeunes déportées), polonais (des hommes) et français (les STO de la Loire) et, objets de notre mépris et de nos sarcasmes,



**Manifestation contre un départ du S.T.O.  
à Romans, mars 1943**

MARCEL LAMBERT, CHEF FTP\* :

*« Pendant l'Occupation, nous avons constamment surveillé la Gestapo et ses séides français. Nous avons établi des listes, exécuté certains d'entre eux, et nous pensions que nous savions tout. Mais ce que nous avons découvert à la Libération dépassait de très loin nos plus sombres hypothèses. Pourtant, Saint-Etienne était une ville résistante. Eh bien, à côté des résistants, les agents de la Gestapo foisonnaient. On pensait qu'elle n'avait pu recruter que quelques dizaines d'individus ignobles. Nous avons dû réviser notre jugement. D'abord, ces agents se comptaient par centaines ; oui, c'est incroyable mais vrai, on a eu à dénombrer trois cent quarante-quatre agents. Parmi lesquels il y avait de tout : la proportion prévisible de repris de justice et de voyous, mais aussi de petits-bourgeois, de Français moyens au casier judiciaire vierge ; de médecins, d'épiciers, d'hôteliers, de bouchers, de commerçants, d'imprimeurs, de paysans, de directeurs d'usine, d'ouvriers, de négociants et d'éleveurs. C'était insensé. »*

**La Gestapo à Saint-Etienne**

une vingtaine de Marseillais volontaires, délinquants libérés.

Une grosse entreprise française SARL, Sainrapt et Brice, a la charge de gros travaux !!!  
Sera-t-elle sanctionnée, plus tard ?

Wasserfallboden ! Pour nous ce sera "Wasser", l'inoubliable.

A. BONFILS : *"Je ne parle pas des conditions de vie et de travail dans ce camp. Ces souvenirs me perturbent."*

B. GRANGER : *"Je suis démoralisé dans les tout premiers jours : promiscuité dans la baraque où les châlits à 2 étages se touchent : en guise de sanitaires, des feuillées écoeurantes : des journées de 10 heures (déblaiement de la neige, terrassement - accident survenu à un STO tué à la suite d'un dynamitage de rocher ; nourriture peu agréable et insuffisante..."*

*Heureusement, au bout de quelques jours, on nous affecte à EBMATTEN, un peu plus haut dans la montagne (1800 m) ; baraque plus spacieuse (les camarades de promo sont là) avec l'eau froide courante. Un WC baraque en planches sur le torrent ; il porte la dénomination ironique (ou vengeresse ?) de "fonderie Potut" (Potut, préfet de la Loire !) ou (témoignages ROMEAS, CELLIER) de "ch... à la cosaque", bien entendu sans intimité... et sans papier) Mais l'hygiène, déjà...*

F. ROMEAS : *"Le lagerführer en tenue de SA, croix gammée au bras - Nous travaillions à la construction d'une route à travers des alpages. Travail très pénible, étant données l'altitude et la durée : de 7 h à 18 h, pause d'une heure à midi. Mais il fallait ajouter à cela le trajet aller et retour jusqu'au réfectoire avec un dénivelé de près le 300 m, soit près d'une heure de marche, donc 12 heures à travailler ou à marcher en haute montagne."*

*Le même, sur la nourriture : au réfectoire, le matin, nous faisons la queue (du dehors à l'intérieur) pour recevoir au comptoir : café (ersatz) - pain noir (1/2 kg), margarine ou saindoux plus une cuillerée de confiture (ersatz !), un litre de soupe. Nous mangions la soupe chaude, nous buvions le "café" avec une tartine de confiture et nous gardions le reliquat de pain, la margarine pour midi où nous mangions, en plein air, sur le chantier, pendant la pause. Repas du soir, encore au réfectoire : soupe avec parfois de la viande (incorporée) ou une tranche de charcuterie.*

*De retour à la baraque, on complétait avec les éventuels colis (rares) reçus de France (et partagés le plus souvent).*

*Si la porte du silo à pommes de terre était (miraculeusement) restée entr'ouverte, on allait se servir, vite, car les gardes couraient aussi en faisant tournoyer les matraques. (CELLIER : les Polaks les revendaient "au noir", mais il est arrivé que les prisonniers russes nous en lancent spontanément de la nacelle qui là-haut les remontait à Moserboden (2000 m).*

*Les SU : quel souvenir nous gardons d'eux, de leur misère vestimentaire, de leur maigreur, de leur courage ! Un monument, érigé à KAPRUN vers 1965, rappellera que 79 d'entre-eux ont péri là-haut.*

*Et que les survivants, après la guerre...*

Notes encore d'A. CELLIER :

*- le froid, car nous sommes partis en tenue de ville, chaussures basses (et pour cause, en 1943) : pieds, mains gercées, lèvres éclatées, visage brûlé par la réverbération. Dans sa première lettre familiale, il demande (notes) galoches - moufles-pull-toile pour...chaussettes russes, et nous sommes en avril ! Et des bleus de travail !*

*Il achètera, fin avril, avec les premiers marks reçus : protège-oreilles (coquilles) - galoches (celles qui, par millions, chauseront dans le Reich les déportés de toutes catégories).*

*- Les "meister", presque aimable, l'ancien combattant du Schleswig, qui a Ebmatten, ne se*

sert de sa canne que pour tester la neige et Rügman, le sauvage du Silo Limberg, hurlant et brandissant sa "gummi" (matraque), voué au châtement...après la guerre...si...

- Les premiers coups reçus !

- La soif.

A SCHRUNS :

Une photo prise un dimanche (on est en tenue de sortie...française) nous permet de reconnaître A. DELAROA - R. RICHARD - A. LAROCLETTE - GENTIS. On remarque les barbelés aux fenêtres de la baraque (R. RICHARD : le camp avait des barbelés. C'était un ancien camp de prisonniers russes")

Conditions matérielles : voir Wasserfallboden !

Témoignage R. RICHARD : *"J'ai travaillé pour la firme Gebrüder Feierle. Le travail consistait à faire des tranchées le long du chemin de fer à voie métrique montant à Schruns pour enterrer un câble. On entendait : Arbeit ! (travail) Schnell ! (vite) et Innsbruck (?). On travaillait très lentement. Dès que la pluie menaçait, on courait se mettre à l'abri."*

On lira plus loin le récit de la rébellion de R. RICHARD et de ses suites.

Témoignage A. DELAROA : *"Nos instruments de travail n'ont aucun rapport avec le porte-plume habituel : pelle et pic. On creuse un petit fossé le long de la voie ferrée pour y mettre un câble. On nous paie à la fin de la semaine. Heureusement pour les fumeurs qu'on nous donne des cigarettes car avec cette paie on ne pourrait même pas en acheter un paquet. Les mauvais travailleurs, dont je fais partie, sont versés dans une autre firme où le travail est nettement plus dur et les kapos plus sévères : si on reste trop longtemps aux WC, ou si l'on appuie son menton sur la manche de la pelle, on est vite repéré : suppression de cigarettes, etc... jusqu'à un mois de camp de concentration. Il fait très chaud, on a soif.*

*Chacun essaie un moyen d'être malade : cigarette avec aspirine, coups de sac de sable sur un genou, etc.. mais le médecin qui est photographe en réalité, ne connaît qu'une chose : la température : pas de fièvre : Arbeit ! schnell !!*

*Mauvais travailleur encore, je suis viré pour une autre firme à 2000 m d'altitude, à Seespitz, über Parthenen.*

*Je suis avec des Belges et des Marseillais. Travail très dur ; un kapo rustre et bête nous harcèle toute la journée.*

*Comme il tombe une énorme quantité de neige où on se trouve pendant l'hiver (43-44) on nous expédiera à Innsbruck".*

Ils furent donc terrassiers, manoeuvres (Hilfsarbeiter, mot qu'E. BROLLES exigera, dernières volontés, sur son avis de décès) ; "ceux du 29 mars".

Certains le demeurèrent jusqu'au terme de leur exil, d'autres connurent la fameuse flexibilité de l'emploi. Avant de dire comment ils durent s'adapter (schnell !), rappelons les instructions de SAUCKEL à ROSENBERG.

(cité par Vittori) : *"Tous ces hommes doivent être nourris, logés et traités de telle manière qu'on les exploite au maximum avec le minimum de frais".*

Et ce fut fait !

# Départs des chantiers de jeunesse

**A** lors que ceux dont l'exil de mars a été évoqué peinent dans les Alpes autrichiennes, leurs jeunes collègues, de la promo EN 39 (et M. TESTUD (de la 38-41) terminent leur temps aux Chantiers de Jeunesse.

Mais le départ pour l'Allemagne, qu'ils ne font que redouter, va les frapper brusquement.

P. THIVOLLET et J. VILLE racontent leur départ :

THIVOLLET : "instituteur stagiaire (mais avec CAP en octobre 1942) j'avais été incorporé au groupement 22 des C.J.F à Messeix le 2 novembre 1942. Le 26 mai 1943, sommes informés que tous les jeunes de la classe 42 sont affectés au STO. Camp consigné. Le 27, on nous rend nos vêtements civils. Le 28, départ pour une destination inconnue. Arrivée à BRIVE vers 16 heures, à LIMOGES (gare de triage) vers 21 h. Le 29 mai, nous en repartons vers 20 heures. Nous sommes canalisés vers le train arrêté sur les voies de triage par une double haie de gardes mobiles l'arme à l'épaule. Voyage de nuit sans arrêt jusqu'à DIJON. Accueillis par l'armée allemande sur un quai désert, conduits en colonne à la caserne Krien, nous en repartons le lendemain matin pour Mülhausen (Mulhouse). Formalités à l'Arbeitsamt. Départ le soir. Le Rhin franchi, par Nuremberg nous serons le 1er juin à 16 h au centre de tri de Eger (Cheb en tchèque). Là, dislocation des groupes, mais je retrouve Jean CHABANOLLES, de ma promo, deux instits de DORDOGNE, deux de la Hte VIENNE, et Paul DUBOUCHET, libraire à ST ETIENNE. Nous resterons ensemble jusqu'à HOHERELBE (maintenant VRHLABI), au pied du Riesengebirge, à une trentaine de kilomètres de la source de l'Elbe."

J. VILLE : "Je suis parti directement des "Chantiers" sous la surveillance de "gardes républicains", jusqu'à BRIVE où se trouvait un grand camp pour STO. J'ai eu la chance de retrouver là des camarades de promo ; André MATHEVET, Jean MASSON, ainsi que Marcel TESTUD (promo 38-41) et des instituteurs d'autres départements. Nous avons décidé de tout faire pour rester ensemble ; nous y sommes parvenus, malgré des arrêts dans divers camps de transit à travers l'Allemagne. Finalement, nous nous sommes retrouvés dans la région des Sudètes, les monts de Bohême, partie annexée de la Tchécoslovaquie, à Gablonz (maintenant Gablonec).

M. TESTUD : "Le 28 mai, à PONTGIBAUD, je partais avec le groupe 8, en civil "libéré" pour une autre prison."

# Raflé

**C**laude BAUZIN (promo EN 38-41) se retrouva en Allemagne en juin 1943. Comment ?  
Il parle de lui à la troisième personne :

*"En juin 1943, il terminait l'année scolaire comme instituteur à ST JEAN BONNEFONDS. Il avait vu partir en mars, désignés par l'Inspection Académique au titre du STO une partie de ses camarades de promotion.*

*Ce samedi là, allant voir ses parents à CLERMONT-FERRAND, il fut pris dans une rafle de la police française, bouclant la gare de ST GERMAIN DES FOSSES. Après trois jours de détention dans une école de MONTLUCON, il était acheminé vers l'Allemagne. A la faveur du désordre des camps d'aiguillage, il se joint à un groupe d'une trentaine d'étudiants qui arrive, en fin de parcours, à FRIEDRICHSHAFEN."*

En cet été 1943, ils seront donc une quarantaine d'instituteurs publics et quelques instituteurs du privé, arrachés à leur tâche de maîtres pour se trouver en Allemagne ou dans les pays annexés dans cet énorme troupeau cosmopolite au service du Reich nazi.

Dans tous les cas l'Administration de VICHY et sa police les ont livrés. DE GAULLE, à la radio de la France Libre, le 15 juillet 1943, n'a fait que constater : "L'ennemi déporte nos ouvriers, nos paysans, nos bourgeois." (Et nous, les maîtres d'école, oubliés ?)

# Un sort commun

Leur vie là-bas, pendant deux ans ou plus, oubliés, sauf de leur famille et amis sûrs, et surtout de leur hiérarchie (R. RICHARD : *"Jamais aucune nouvelle de l'Académie"*), ils sont devenus des STO : ils vivent dans des camps, dans des baraques isolées, voire comme M. TESTUD, dans un ancien sanatorium devenu sordide (*"On arrive là-dedans à vivre dans le froid, la crasse, la misère morale, la maladie et la faim... A vivre et à penser quand même...!"*)

Pour tous, la chambrée aux châlits garnis de paillasses fatiguées. (Puces et punaises. A. CELLIER : *"Mon sac à viande est constellé de petites taches de sang"*. Tous les trimestres environ, désinfection totale au gaz sulfureux). Un poêle central (mais le charbon manquera dès l'automne 1944). Une table au centre avec tabourets. Un seau de bois pour le trempage du linge. Un placard individuel - lavabo eau froide par baraque (pas de douche à Wasserfallboden). Parfois un fourneau pour cuisiner (?) - Latrines extérieures.

## Leur travail ?

Sur de vastes chantiers, comme manoeuvres, soumis aux intempéries, dont ils se protègent par des vêtements inadaptés et archi-fatigués.

A. DELAROA : longtemps terrassier en montagne, puis à Innsbruck : *"Là, je travaille dans le béton, pour construire des abris, puis après les bombardements, à réparer les conduites d'eau cassées. On creuse des trous. On souffre du froid - moins quinze degrés - sans gants, avec des chaussettes russes. On recherche aussi les cadavres dans les maisons écroulées (vingt trois bombardements)"*.

R. RICHARD : terrassier (en montagne, puis *"pour creuser de ridicules tranchées face à la frontière suisse"*)

Ceux de Wasserfallboden (voir ci-avant) et de la Silvretta (CHAIZE à une bétonnière - BORY manoeuvre au chantier du barrage puis dans le futur tunnel routier de Landeck).

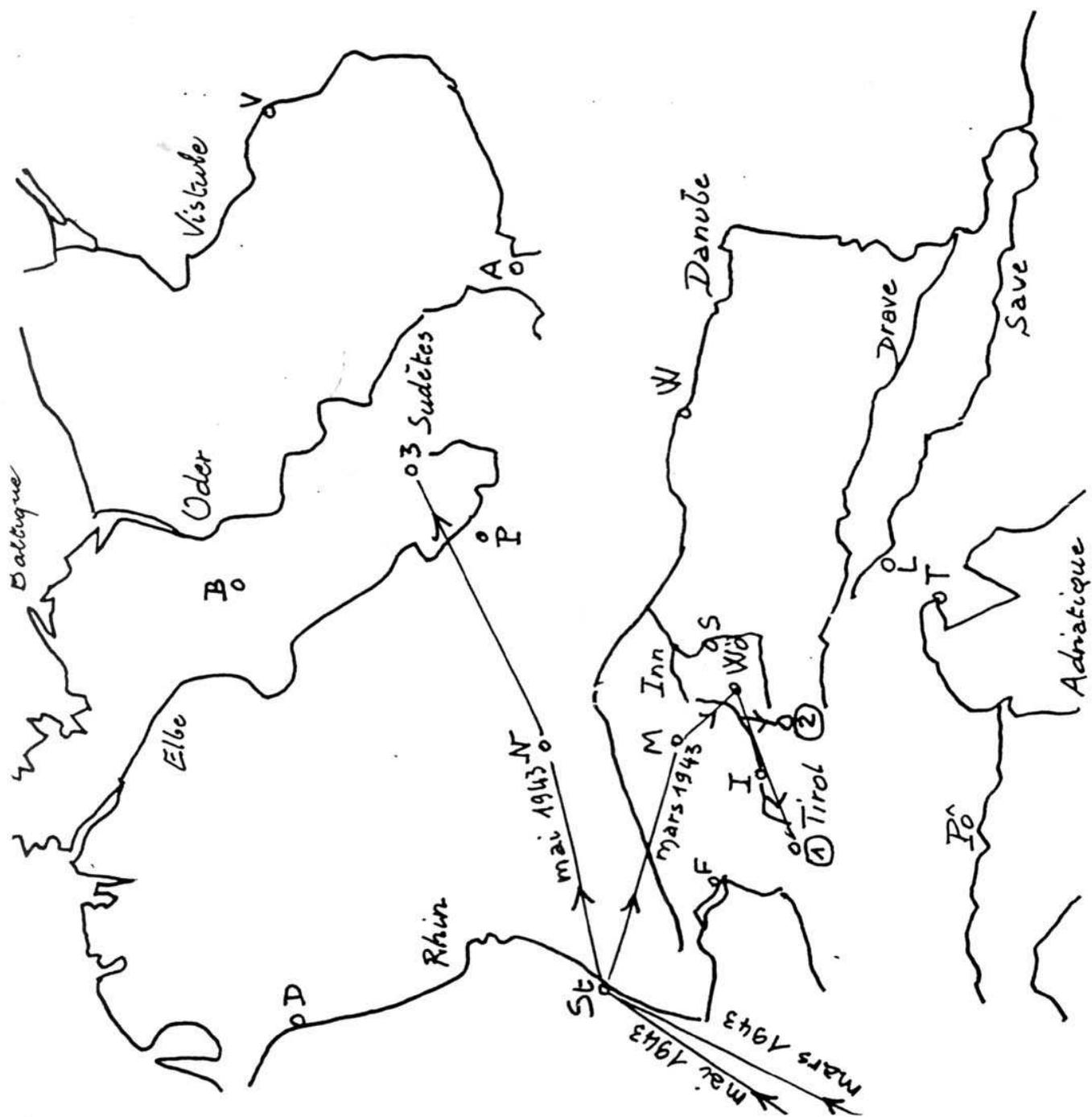
GRANGER, parti de Wasserfallboden avec MAIGROT et RENAVANT sera : *"occupé à des travaux de manoeuvre rendus dangereux par la brutalité des Ukrainiens qui déchargent avec nous de très lourdes poutrelles, ou à des travaux simplement pénibles : transport à l'épaule de sacs de ciment, terrassement..."*

Au cours de leurs pègrinations dues à l'Arbeitsamt, FOURNIER et CELLIER travailleront aux futurs barrages hydroélectriques de la Drave (à Dravograd et Maribor) au tunnel du Loiblpass (avec les concentrationnaires), sur un chantier routier en Slovénie, au creusement d'abris (CELLIER mineur au rocher à Kranj).

L'usine, ils en ont rêvé parfois, mais c'est souvent très dur aussi quand on y entre et que les cadences (guerre totale) s'accélèrent .

RICHARD : *"Au travail dans une briqueterie. Les mottes d'argile au bout d'une fourche, c'est dur !"*

THIVOLLET : *"Un prisonnier russe m'a appris le fonctionnement d'un tour à décolleter - 12 h de travail (alternativement de jour et de nuit) pénible, debout devant la machine, alternance des postes avec repos insuffisant et nourriture légère (deux camarades sur une trentaine mourront)"*.



**Villes:**

- A : Auschwitz
- B : Berlin
- D : Duisbourg
- F : Friedrichshafen
- I : Innsbruck
- L : Ljubljana
- M : Munich
- N : Nuremberg
- P : Prague
- S : Salzburg
- St : Strasbourg
- T : Trieste
- V : Varsovie
- W : Wien (Vienne)

**Camps:**

- 1 : Schruns
- 2 : Wasserfallboden
- 3 : Gablonz

CELLIER, pendant l'automne et l'hiver 44-45, travaillera dans des conditions similaires dans une fabrique de matériel d'aviation, comme ébarbeur, fraiseur, sableur (avec atteinte de silicose au bout !)

TESTUD et MATHEVET fabriqueront dans une atmosphère nauséabonde, des objets en matière plastique.

Et notre malheureux A. FOURNIER connaîtra le pire : dans l'aciérie vétuste de JECENICE (Slovénie), armé d'un pistolet-piqueur, confiné dans un four en cours de refroidissement, il en décavera les parois. Et un camp minable ! Et la faim ! Le sana à son retour !

Un travail plus léger ?

C. BAUZIN, mais ce fut exceptionnel, aura *"la chance, après deux jours à l'école interne de l'usine (Maybach - on fabrique moteurs de vedettes et de chars d'assaut) d'être promu dessinateur technique, échappant aux dures conditions de travail des ateliers"*.

J. VILLE : *"Je me suis déclaré menuisier car je savais que les gens de l'enseignement allaient le plus souvent vers des tâches ingrates, et je savais un peu travailler le bois. Seul Français avec quelques Allemands mais surtout avec des Tchèques et des prisonniers russes. Avec tous ceux qui étaient forcés au travail, l'ambiance était bonne, parfois amicale et malgré l'obstacle de la langue, nous nous entendions toujours pour adopter des cadences peu élevées."*

GRANGER : *"Au cours des derniers mois de guerre, nous avons été occupés à peindre des pylônes. Curieusement, l'Autrichien sous les ordres duquel nous étions placés se contentait de nous indiquer chaque matin, et parfois un matin sur deux, le travail à faire sans jamais contrôler la qualité du travail. Il ne contrôlait pas davantage les présences, alors nous prenions à tour de rôle un jour de repos supplémentaire !"*

F. ROMEAS, à la mi-décembre 1943, quitte Wasserfallboden, avec R. CHEUCLE pour Maiskogel, meilleur camp, paradis à côté de l'ancien. Il ne regrette pas *"la construction du mur du barrage, où sable, ciment, béton, brouettes étaient notre univers ; où le rendement était dur à obtenir ; où le froid était très dur. (Souvent, à midi, le pain était gelé, bien que nous le placions auprès des braseros) et la fatigue du soir : durée du travail, chemin aller et retour, et en plus, l'hiver, sa neige et son gel."*

Désormais, à Maiskogel, il a trouvé l'ambiance amicale de PG français, de SU, de jeunes ukrainiennes déportées ; plus de déplacements pour aller au travail - pause de midi à la baraque, et bientôt, le voilà affecté... au transport du ravitaillement : descente en caisse-téléphérique pour la vallée - contacts humains à la boulangerie, à la boucherie, à l'épicerie, et au retour magasinage ou travaux légers à l'extérieur.

Quant à R. CHEUCLE, il échouera bientôt dans une usine métallurgique à Hallein !

## **BIEN DES DIFFERENCES !**

La nourriture :

Au début, et pourtant ils arrivent de la France des restrictions, tant dans les villes, qu'aux Chantiers de Jeunesse, elle leur paraît, hormis le pain, exécration : choux-rouges (violacés), rutabagas à l'eau, soupes claires et ce kummel (cumin) dans tout !

GRANGER, déplacé à Schwarzach (il travaille sur les voies) trouve plus mal nourri qu'à Wasserfallboden : *" Nous devons assez souvent jeter des soupes de choux-rouges immangeables pour nous. Le responsable du groupe de déportés polonais nous dénonce au Lagerführer. Nous nous rendons vite compte que ce dernier empoche une partie de*

# **AVERTISSEMENT**

## **AUX TRAVAILLEURS FRANCAIS**

**(À LEUR ENTREE DANS UN CAMP OU UNE ENTREPRISE)**

La paresse, l'indiscipline, la maladresse trop obstinée, la simulation de maladies et la mutilation volontaire seront considérées comme des actes de sabotage et leurs auteurs livrés à la Gestapo. Tout acte de terrorisme, toute propagande communiste ou défaitiste, toute calomnie ou propos injurieux contre le Führer, contre le Reich allemand ou contre le Parti National Socialiste Allemand des Travailleurs entraîneront la remise du coupable à la Gestapo. Toute tentative d'évasion sera punie par les soins de la Gestapo qui la première fois, enverra le coupable faire un stage de rééducation (Arbeitslager ou Straflager) et si l'individu récidive ou s'avère irrécupérable, décidera, en ce qui concerne cet individu, de la solution la meilleure pour le Reich allemand. Toute tentative de vol, d'escroquerie, de marché noir ou de trafic de nourriture pratiquée sur des citoyens allemands entraînera l'intervention de la police criminelle qui estimera si elle doit soumettre le cas aux tribunaux réguliers ou le confier aux soins de la Gestapo. Tout vol commis en mettant à profit une alerte aérienne ou une action militaire sera puni de mort (les condamnés à mort seront décapités à la hache). Tout pilleur de cadavres ou de maisons bombardées sera abattu sur place.

Il est strictement interdit d'avoir des conversations avec les citoyens du Reich en dehors des besoins du travail. Il est interdit de parler aux ressortissants des pays de l'Est. La copulation avec une femme allemande peut entraîner la mort pour les deux coupables."

*l'alimentation à laquelle la carte nous donne droit. De timides démarches auprès de l'ingénieur ( il parle français ) restent sans effet. Alors nous décidons un matin de rester à la baraque ! " On lira plus loin quelles furent les suites de cette "grève".*

*" Mais la nourriture ne s'améliorant pas, c'est un camarade bohémien ( de la vallée du Rhône avant le S.T.O. ) qui trouve la parade : sans problème, il va mendier ( à nouveau ) pour calmer sa faim. Pendant les 5 ou 6 mois suivants, nous allons à tour de rôle, par deux, dans les fermes un peu éloignées pour demander aux cultivateurs ( très souvent des femmes, les hommes valides sont mobilisés ) de bien vouloir nous vendre un peu de pain, de lait, un oeuf... Nous ne nous heurtons que très rarement à un refus et notre argent n'est jamais accepté. Nous ne remarquons malgré tout que les fermières avaient hâte de se débarrasser de nous, de crainte sans doute d'être aperçues par des voisines. Un endroit où nous étions toujours bien reçus et dans une atmosphère de complicité, à en juger par l'accueil amical et les sourires, était le préventorium de Sankt-Veit, tenu par des religieuses; nous connaissions le chemin ... de la soule à charbon où l'on nous servait entremets ou pâtisserie. Les soeurs ne nous disaient pas un mot, riaient et nous remerciaient plusieurs fois ."*

*Sensibles aussi au dur travail des Français ( et à leur maigre pitance ) ces femmes courageuses ( à Innsbruck ) - car c'est défendu - qui nous font signe qu'elles ont déposé un petit paquet contenant un brin de nourriture ( Delaroa )*

*" La nourriture était acceptable la première année, où quelques colis pouvaient arriver aussi, déclare J. VILLE; mais l'année suivante a été difficile : parfois, le dimanche, je franchissais la frontière ( du Protectorat de Bohême ), à travers bois pour aller vers la plaine dans les fermes qu'on m'avait indiquées et qui me ravitaillaient. C'était risqué, et il fallait à tout prix éviter les rencontres avec les patrouilles militaires, grâce à l'aide de la population tchèque locale. "*

La carte de nourriture pour travailleurs étrangers ( Wochenkarte ) ne suffit pas en effet, et P. Thivollet - déjà cité - rappelle le décès de deux camarades par dénutrition. Faim ... et soif, Cellier en a souffert, de Dravograd au chantier routier en Slovénie, où en septembre, il abuse de pommes vertes maraudées : " *de graves désordres intestinaux* " entraînant un absentéisme répété l'enverront .... dans une usine à Krainburg ( Kranj-Slovénie). Est-ce possible? Des mains anonymes déposent chaque matin, avant son arrivée au poste de travail, un casse-croûte soigneusement enveloppé ( Est-ce parce que l'arrivée surprenante d'un ucitel (instituteur) français ( Ah ! la France ... d'avant 1940 ... ) a ému ? Et puis chez les boulangers de la ville, d'autres gens laissent pour les Français ( une vingtaine ) des tickets de pain et ... le boulanger ne se fait pas payer ! Il rêve ... la France de 1943, peu solidaire ! Les braves Slovènes !

BORY, à Landeck, utilisera ses marks à l'achat de pain au marché noir, et fort cher ! ( 5 à 7 RM le kg ).

François ROMEAS, qui maigrit à Wasserfallboden, est maintenant, lui, tout à fait satisfait dans son nouveau camp de Maiskogel : d'abord " *La nourriture est la même pour tous ( enfin ... PG français, Allemands, Allemandes et S.T.O.). Pas de ségrégation ici ( S.U. et Ukrainiennes mangent toutefois à part ), le repas de midi et celui du soir sont des repas complets* " ( Il déplore ... le manque de fruits ) " et " *il n'a pas faim . Les PG français, recevant colis familiaux, colis de la Croix Rouge Française, de la Croix Rouge Internationale, suppléments pour travail de force en altitude, font quelquefois leur cuisine. Ces jours-là, ils nous donnent leurs tickets de cantine* ". Et puis ... il deviendra agent de ravitaillement !

Les colis ? Certes, nous pouvons en recevoir : mais fréquence et contenu dépendent bien des possibilités familiales, ou amicales, dans une France soumise à des restrictions alimentaires très dures. Richard en est un peu amer : " *Je n'ai reçu qu'un colis ... de braves gens de Champdiou* ".

## Le repos et les loisirs

Qui pourrait penser qu'après une longue semaine de travail, et souvent de nuit, ils n'aient



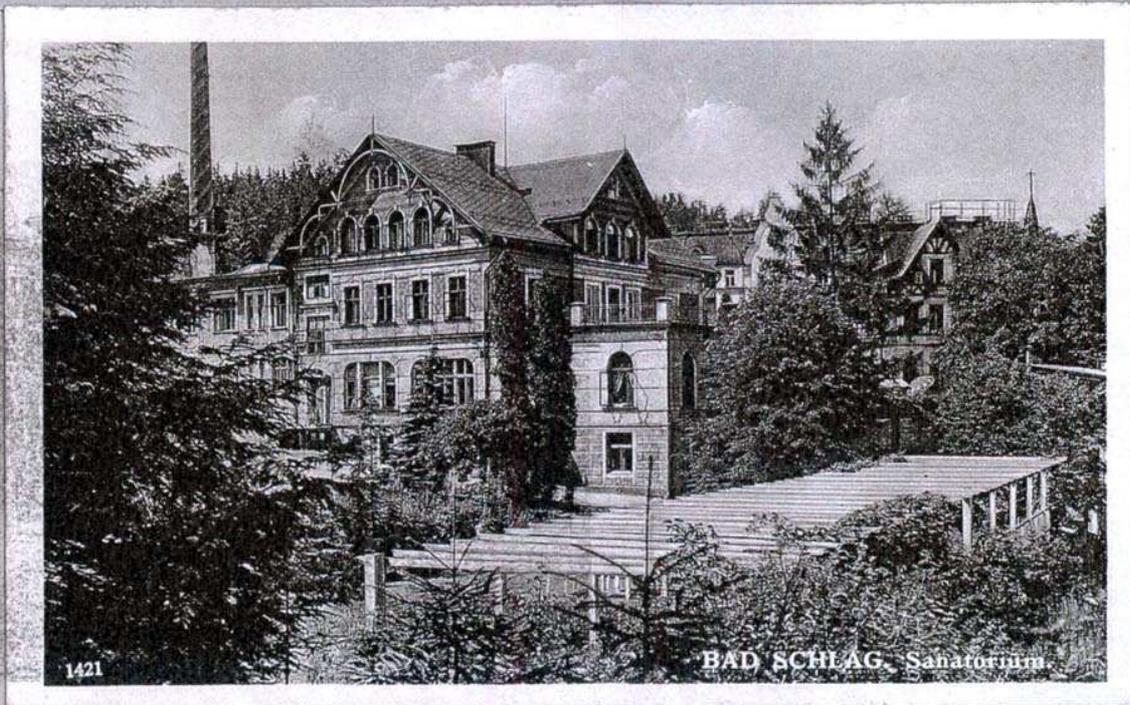
**Camp de Wasserfallboden - été 1943 - à 1600 mètres d'altitude**

1 réfectoire    2 le silo    3 le parc à charbon - infirmerie    4 Lagerführer ...  
et les baraques

( photo clandestine prise de la baraque d'Ebmatten)

Notre asile Notre asile :

Les bâtiments.



Un palace n'est ce pas ?! On arrive là dedans, à vivre dans le froid, la crasse, la misère morale, la maladie et la faim... À vivre et à penser quand même. 2 ans...



à Gablonz - décembre 1943  
au 1er rang: à gauche TESTUD - à droite MASSON  
au 2ème rang: X MATHEVET - XX VILLE

pas un besoin impérieux de repos ? On est mieux à la baraque qu'au chantier, qu'à l'usine. On y dort, on y écrit en France, certains tiennent leur journal \* tous sont contraints à des lessives ( sommaires ), à des raccommodages, on y bavarde, ou on y philosophe ( le passé, le retour, l'avenir ). Lire ? On n'a rien à lire ( livres interdits dans les colis \*\* - journaux collabos " *L'Echo de Nancy* " " *Je suis partout* " vendus à Salzburg , Innsbruck, ne sont pas lus, écoeurants ). Mais on peut avoir des discussions littéraires, à Gablonz, où sont treize instituteurs. Souvent inattendues, et passionnantes : " *J'ai connu un S.U. ( russe ) professeur de littérature française à l'Université de Kiev. Rétabli de graves blessures ... Au cours de nos rencontres, nous parlions de la guerre mais aussi de littérature française. Il avait un français parfait bien qu'il ne soit jamais venu en France. Il me parlait non seulement des " phares " de notre littérature mais surtout de tous ceux qui " ont contribué à libérer l'Humanité du Capitalisme, depuis Babeuf et les révolutionnaires de la 1ère République, jusqu'à Proudhon - Saint Simon et de nombreux communards dont j'ignorais le nom et l'action à part J. Vallès , n'oublie pas F. Roméas, qui rencontre parmi les P.G. de Maiskogel trois instituteurs dont l'un occupait son temps libre à penser pédagogie. Je m'étais moi-même engagé à apprendre l'écriture du français à deux PG italiens et à un cultivateur vendéen. "*

Répétiteur de français, A Cellier le sera à Kranj dans une famille cultivée qui a fait appel à lui; refusant tout de suite toute rémunération, il y trouvera vite, avec des visites bi-hebdomadaires, une ambiance familiale, et si amicale que des liens forts subsistent plus de cinquante ans plus tard. Dans cette petite ville de Slovénie ( Kranj ) existait avant l'annexion par les nazis un cercle franco-slovène dont on lui prête en cachette des ouvrages de la bibliothèque, mise à l'abri.

Des nouvelles de France ? Jusqu'à l'été 1944, elles parviennent par la poste, sans limite en nombre, avec beaucoup de retard, mais sévèrement censurées. Les nôtres ? Tout un chacun minimise " *ses misères* " pour ne pas inquiéter, mais en février 1944, nous sommes dotés d'une Kontrollkarte qui ne nous permet l'envoi que de deux lettres par mois : c'est peu ! Carte qui bien entendu deviendra inutile après août 1944 \*\*\* Dur au début ! On lira alors très attentivement le communiqué de l'O.K.W. et nous aurons connaissance des événements majeurs ( débarquements - attentat contre Hitler ... ) par la radio officielle ( dans les lieux publics ) et des confidences reçues sur les lieux de travail.

Les collègues des Sudètes ont formé une chorale ( à Gablonz ), ont fait aussi du théâtre, avec des moyens bien réduits, et plusieurs d'entre nous n'ont pas hésité à se lancer, individuellement et .... méthodiquement, dans l'étude de l'allemand, ce qui facilitera les contacts, quelquefois peu amènes, avec l'encadrement et, les derniers mois, avec une population autochtone moins disciplinée avec la défaite prévisible.

\* M. Testud - P. Thivollet

\*\* Giolitto : 509 437 livres avaient été envoyés jusqu'à août 1943 dans 108 stalag ( PG français )

\*\*\* dernière lettre acceptée par la Reichspost le 7 août 1944.

# Travailler et vivre dans le Reich nazi

C'est aussi, et d'abord, avoir des rapports permanents avec les Allemands qui commandent :

Le meister d'abord : " A Wasserfallboden, les deux anciens de 14-18 ne sont pas trop exigeants, mais le jeune nazi Rugman est un vrai sauvage matraque en main" ( CELLIER ) - DELAROA n'apprécie guère " le kapo ( chef d'équipe ) rustre et bête. "

RICHARD, excédé " bousculé par le vieux contremaître, je lui ai donné un coup de poing sur le nez. Il saignait : Herrgott ( Bon Dieu !), Crucifix (juron autrichien ) ! Il est allé chercher la police. J'ai passé la nuit avec un malheureux polonais dans le poste de police de Sankt Gallenkirch, puis j'ai été enfermé à la prison de Bregenz, partageant la cellule avec un PG et un polytechnicien. On tuait les mouches, on déchiffrait l'écriture gothique des papiers à notre disposition. Il y avait les promenades circulaires dans la cour en forme de puits. " Détenu, " il rappelle que, quelques jours auparavant, avec un camarade, il avait abandonné le travail et était descendu à l'Arbeitsamt de Bludenz " pour rouspéter ". Averti par la Gestapo, il n'en avait pas tenu compte ! ".

Revenu de prison " il était le héros, recevant cigarettes et chocolat ".

Il n'a évidemment pas oublié ! Et pourtant, il a échappé au Straflager.

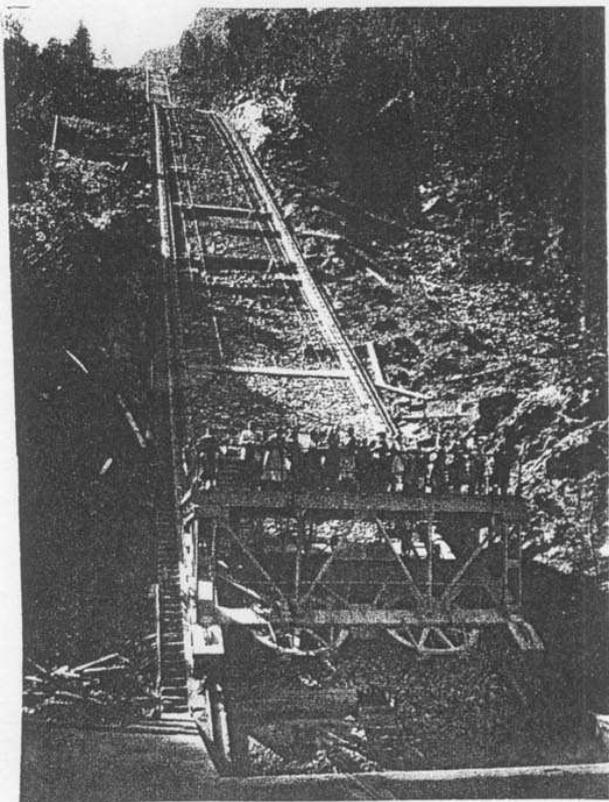
La population ? On rappelle ( voir règlement) qu'en dehors du travail, il est interdit de parler aux citoyens allemands. Sous l'oeil d'une police et de membres du NSDAP omniprésents, on comprend que les femmes courageuses d'Innsbruck fassent signe " (DELAROA), quelques paysannes donnent un peu de nourriture, vite, vite " mais les religieuses ( cf témoignage GRANGER) n'ont pas l'air de s'en soucier. Granger signale aussi qu'à Zell am See, et c'était la fin mai 1943, il a été hébergé un week-end par " un prêtre, Franz Wasenauer, qui avait fait des études à Lille, déclarant détester Hitler et avoir appartenu à un parti chrétien démocrate, et par une de ses fidèles Madame Stürner, qui elle aussi exprime un rejet de l'hitlérisme. "

S. MAIGROT, que l'Arbeitsamt a transféré dans une usine de Munich - nous sommes en 1944 - a été invité un jour par un couple de presque sexagénaires à partager chez eux un repas : l'homme est policier, en uniforme ! Prudence dans la conversation ( S. M. parle assez bien l'allemand ), puis confiance. Mais Maigrot sera prudent, et ses hôtes aussi, qui l'accueilleront régulièrement le dimanche pour le "mittagessen" ( le déjeuner ). Prudence pour ne pas attirer l'attention des voisins. Emouvant souvenir.

Ancien opposant, toujours opposant, " le vieil Allemand requis - qui raconte inlassablement à François ROMEAS, ses malheurs de vieux social-démocrate de l'époque 30-39 ".

Echanges et confidences sont donc rares, et nous devons être circonspects.

En Slovénie, A. Cellier aura quelques conversations (touristiques) avec un feldwebel (adjudant de réserve) de Bregenz, presque quinquagénaire qui se lamente : " Le bon vieux temps d'avant Anschluss ... Ses voyages en France ! " Excellent français, on se comprend sans rien dire ni sur le régime, ni sur la guerre. Mais avec les Alsaciens ( on lira plus loin) et Lorrains embrigadés dans la "Gendarmerie motorisée " ,et qui cantonnent juste à côté, on y va, les uns (eux) et les autres (nous STO) franc-jeu; à l'occasion, on boit une bière ensemble à l'auberge ( nous avons expliqué aux Slovénes, d'abord surpris), et les gardiens de notre camp ne s'opposent pas à leur entrée quand certains ( Robert SCHNETZ ) viennent parfois nous rendre visite à la baraque !



La célèbre plate-forme du funiculaire vers **Wasserfallboden**



*Transporteur aérien de Maiskogel  
vue sur Kaprun*

**A Maiskogel ( Roméas, Cheucle)**  
Pas de cabine en 1943-45,  
mais une longue caisse



*Vue du Maiskogel vers le Kitzsteinhorn (3203 m)*



*Nous côtoyons des militaires de la Wehrmacht, indifférents; des SS ou les soldats ( en uniforme noir), des Panzer, méprisants, et dans les derniers mois de la guerre, les "gamins" du Volksturm, fanatiques, menaçants et dangereux ". ( Cellier).*

Les allemands ( les Chleus) ce sont aussi les Lagerführer : celui de Wasserfallboden, " en tenue de S.A., croix gammée au bras ", ceux qui se succéderont à Kranj : "un brutal membre du NSDAP, autoritaire et ...frappeur; puis le dernier, en 1945, amputé sur le front de l'Est, mais toujours en uniforme et de plus en plus aimable alors que la fin approche !".

Nous redoutons : la Feldgendarmarie, qui contrôle impitoyablement militaires et civils en déplacement (Cellier rencontrera Roméas, Granger, Cheucle, nanti d'une autorisation écrite de l'entreprise et d'un visa du Landrat ( la préfecture)

- les membres du parti nazi, qui portent l'insigne ( pour les STO "le pédalier" ou "le crachat"), évidemment fanatisés. (A la mi-août 1944, Cellier, délégué par ses camarades, va réclamer au Lagerführer nazi le courrier de France. Ce n'est pas une provocation, mais reçu comme telle et Cellier est reconduit à la porte, sous une grêle de coups de poings et les hurlements : " Verfluchte Franzose ! (maudit Français ! ).

- et les jeunes formés dans la Hitler Jugend :

GRANGER " Nous déchargions le véhicule d'un garçon de seize ans environ. Estimant que nous n'allions pas assez vite, il s'était mis en colère, avait levé son fouet de charretier comme s'il voulait nous frapper, en criant : " Jude ' du ' ( Juif toi)".

DELAROA : " Je n'ai jamais subi de mauvais traitements, malgré les menaces, contrairement aux prisonniers russes avec qui j'ai souvent travaillé, et qui recevaient des coups de manche de pelle, etc... ".

## **La Gestapo :**

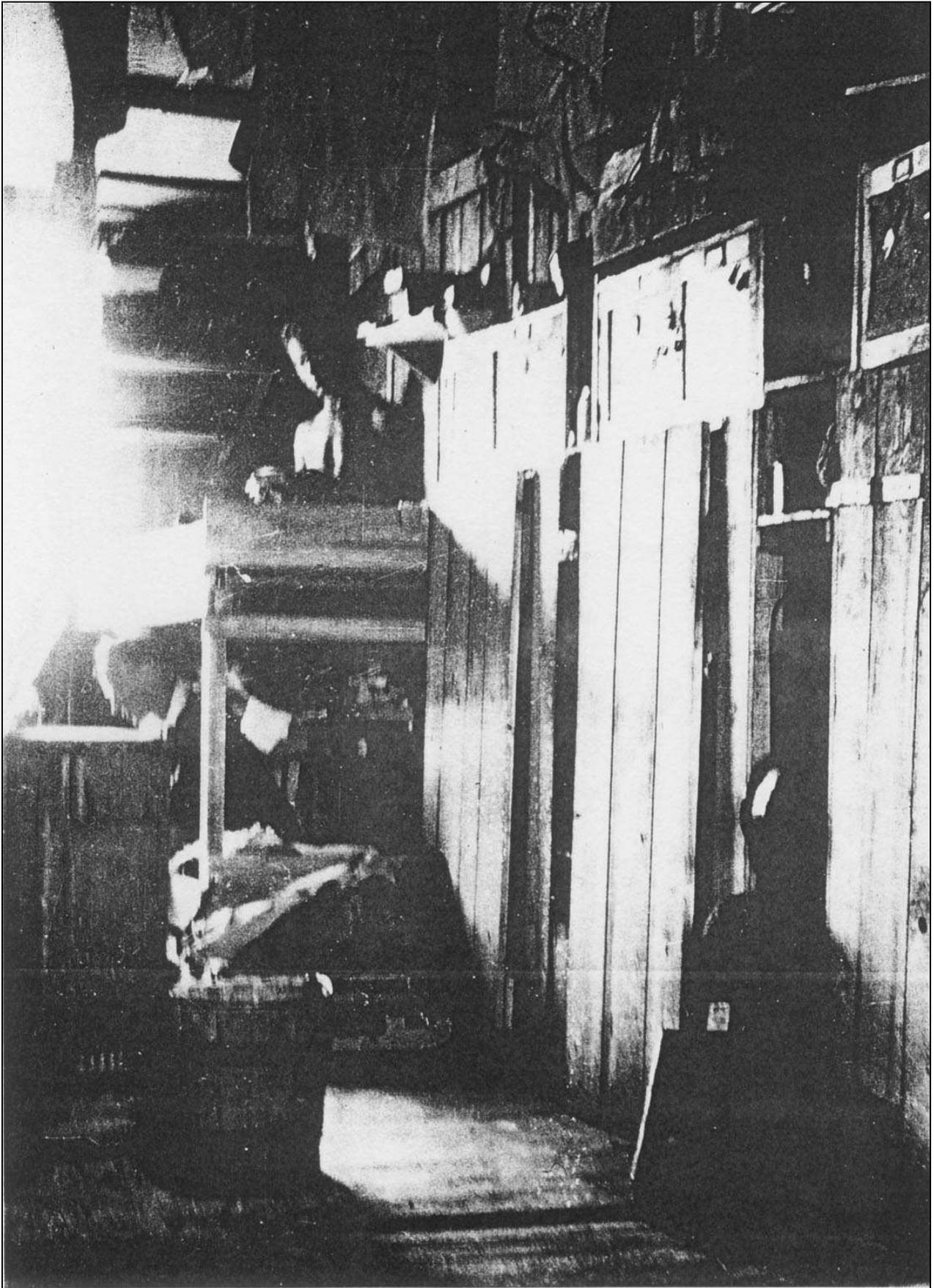
CELLIER : "Septembre 1943. Je suis arrivé au camp L.G.W. de Kranj depuis trois jours. Trois STO, les niçois Pastorelli et Derocher, le Forézien Monneret, s'étant concertés, ont tenté de rejoindre les partisans de Tito. Le lendemain, dans l'après-midi, arrivée des hommes de la Gestapo dans notre chambrée : fouille méthodique des placards et de la literie des fugitifs, confiscation de nos photos et papiers personnels ( Schnell ! Schnell ! ), interrogations ( qui savait ? - Silence ) suivies de menaces de mort si ....

*Le Lagerführer, quelques jours après, nous annonce qu'ils ont été " abgeschossen !" (abattus) -*

GRANGER : " Refusant la nourriture immangeable, nous décidons un matin de rester à la baraque. Cette "grève" dure depuis deux heures jusqu'à l'arrivée de deux membres de la police qui nous accusent d'être communistes et qui, malgré nos dénégations et nos explications, embarquent deux de nos camarades, qui reviendront après une semaine passée à la prison de Salzbourg " et il ajoute : " Bien que nous ayons eu vent, fin 1943, des conditions de travail de forçat imposées au camp dit "de travail" ( Straflager) d'Innsbruck, par un STO qui en revenait très amaigri, nous avons vécu parfois comme si nous ignorions les risques que nous courions, en particulier quand, en présence des kapos autrichiens, nous manifestions notre satisfaction au passage des forteresses volantes américaines ( été 1944 surtout). Comment s'expliquer l'absence totale de réaction (visible) de ces gens qui nous encadraient ? Ils se comportaient comme s'ils n'avaient rien vu. S'agissait-il d'Autrichiens las de la guerre et du régime ? Ou bien qui savaient à quoi s'en tenir sur les conséquences d'une dénonciation ? ".

F. ROMEAS raconte l'arrestation du Lagerführer de Maiskogel, trois semaines après l'attentat contre Hitler : perquisition au domicile et au bureau de "Bibéron" (c'est son surnom) qui prend le téléphérique solidement encadré par des gaillards de la Gestapo. On ne l'a plus revu, mais j'ai appris par mon collègue Muzelle qu'il était sorti de prison à la fin de la guerre et nommé maire de la ville touristique de Zell-am-see près Kaprun.

Notre ami A. Fournier (EN 38-41) connut aussi la Gestapo au cours d'un interrogatoire poussé et musclé, suivant une tentative, en partie avortée, de mobilisation (nocturne) des STO de Jecenice par les partisans de Tito. C'était au printemps 1944.



A la baraque - 1944 - Sur le châlit supérieur R. Cheucle

# Une vie spirituelle ?

**S**ouvenirs : A Ebmatten, nous sommes logés avec des St Chamonais qui ont été élèves de l'Institution des Frères Maristes, et avec qui nous nous entendons bien" (B. GRANGER).

"A la veillée, ils se regroupent et s'entretiennent, discrètement. Il y a aussi Jécistes et Jocistes" (CELLIER-ROMEAS) ; confirmation par Stéphane MAIGROT, instituteur privé, qui en était.

Ce dernier déclare en outre : "Pendant tout notre séjour à Wasserfallboden (3 mois) nous ne pûmes rencontrer aucun prêtre, ni français, ni allemand, ni d'une autre nationalité. Mais dès que je fus à Schwarzach, je fréquentais librement l'église pâroissiale et plus tard, à Munich, l'une ou l'autre des nombreuses églises.

Les prêtres, autrichiens ou allemands ? J'ai été éberlué de constater que la plupart parlaient français, les rapports n'étaient donc pas difficiles."

# Résister ?

**V**oués à la servitude, ont-ils résisté ?

Instituteurs, déjà épris de liberté, ils ont résisté, dès le début de leur exil, comme la plupart des S.T.O., et, on peut insister, constamment sous la menace de représailles et de châtiments.

L'Internationale du "Voyage" ? Ils l'ont chantée, et pour eux, ce n'était pas une manifestation d'allégeance idéologique, mais un chant de révolte, et quel chant, pour les oreilles nazies !

Les injures, les insultes clairement proférées au nez des Kapos ?

La "mollesse" au travail ? Le faible rendement ? "Les cadences peu élevées" ? (VILLE)

N'était-ce pas résister ?

Et le sabotage, hantise de "nos maîtres" ?

"A la construction du barrage de Wasserfallboden, combien de brouettes sont curieusement tombées dans le mur avec le béton ?" (ROMEAS).

"En gare de Spital, après les bombardements, nous finissions subrepticement de casser les isolateurs et de cisailer les câbles électriques, heureusement dans l'impunité grâce à l'obscurité nocturne (GRANGER).

"Dans les jours suivants le bombardement efficace du viaduc ferroviaire d'Otoce - ligne Trieste-Klagenfurt, vitale - en mars 1945, nous, la quinzaine de S.T.O. français, réquisitionnés, conduits et surveillés par la Wehrmacht, travaillons (sic) nuitamment à la remise en état, mais éclisses, tire-fonds et traverses sont précipités dans la Save bruyante et profonde qui coule sous nos pieds" (CELLIER)

"A la fabrique L.G. W. de Kranj où l'on doit produire des synchronisateurs de tir pour avions, Slovénes et Français, livrés au travail à la chaîne, mettent en panne électrique les machines-outils, produisent en grand nombre des pièces défectueuses...ou les expédient...au fond des latrines" (CELLIER)

N'était-ce pas résister ?

*"Le 3 août 1943, une vingtaine de S.T.O. "stéphanois de mars" sont, à l'aube, dirigés vers la gare de Maribor d'où on les embarque...pour le Kommando du Loiblpass (KL de Mauthausen) dont on reparlera. (Il y a les deux camarades de promotion Fournier et Cellier). Ils se mettent spontanément en rang, chantent la Marseillaise puis entonnent des refrains d'étudiants, sur l'air de Malbrough - mais où, sur des paroles scatologiques il est question de Hitler, Goering, Goebbels ! - et dont les Slovènes se plaisent à répéter les "ohé...ohé" (Témoignage Grange-Villeurbanne). Quel aurait été leur sort, si les Chleus présents avaient compris ?*

Peut-on conclure de l'accueil du prêtre de Zell am See, du comportement charitable et souriant des religieuses de Schwarzach que l'Eglise était antinazie ?

Peut-on conclure qu'après juillet 1944 (L'Attentat) que les autrichiens désiraient la défaite du nazisme, plus que les Allemands (qui, dans les régions où vécurent les S.T.O. de mars 43, étaient des cadres, ou des policiers) ? Des contacts individuels limités, discrets, des témoignages pas assez nombreux, ne permettent pas de répondre ; et puis, après tout, après la France maréchaliste, on connut bien vite la France résistante ?

*Des gestes d'humanité, certes, et, dans ce Reich totalitaire et policier, ils furent appréciés, et on s'en souvient, de ces femmes d'Innsbruck, de "ce vieil Autrichien, qui dans le train, un jour, m'a glissé un oeuf" (RICHARD), du Gasthof (l'auberge), où les contacts avec la population autrichienne montraient - et c'était un petit réconfort - que les Français bénéficiaient d'un préjugé favorable. Et l'on s'adressait souvent à nous avec des "Herr Lehrer" (M. l'Instituteur) respectueux (GRANGER).*

*RICHARD: "A ma sortie de prison, une brave femme chez qui j'avais mangé un oeuf ou deux m'a dit : "J'ai pensé à vous comme à mon propre fils". Mais les "maîtres d'école" au S.T.O. ne seront pas en reste : outre des gestes d'amitié aux plus démunis et maltraités, ceux de l'Ost (Est), une grande compassion, celle qu'exprime par exemple F. ROMEAS : "Une surprise très douloureuse a été d'apprendre que la baraque de Wasserfallboden où logeaient les Ukrainiennes venait d'être écrasée par une avalanche et que les jeunes filles qui se reposaient dans la baraque à ce moment étaient mortes, blessées ou asphyxiées, ou brûlées par le début d'incendie ayant pris sous la neige. Combien sont mortes ? Je pense souvent à elles qui étaient si gaies malgré leur malheur : arrachées à l'âge de quinze ou seize ans à leurs familles, déportées, soumises aux tâches les plus pénibles, elles avaient ancré en elles ; l'espoir de la victoire et de leur retour au pays."*

S. MAIGROT, à Munich, travaille "tout près de la gare principale et des voies ferrées où, après les bombardements, les concentrationnaires de Dachau (le KL est proche) procèdent aux plus lourds travaux de remise en état. Il leur glisse pain et cigarettes, quand les kapos relâchent un peu la surveillance".

A. FOURNIER et A. CELLIER en août 1943 sont soumis pendant une huitaine au travail avec les concentrationnaires de Ljubel (Kommando Loiblpass du KL de Mauthausen) ; ils pourront : faire parvenir des nouvelles à leurs familles qui depuis des mois ne savent rien de leur disparition (Joseph Mathieu de Félines Haute Loire - Marcel Boisseau de Paris), leur passer en rusant pain, sucre, ou cigarettes ; ici règnent de jeunes SS ("Il y a une mitrailleuse derrière chaque sapin" cite GRANGE, qui écrit à sa famille (mais gare à la censure !) : "Le travail ; percement d'un tunnel dans la montagne. Je m'occupe de travaux à côté à raison de onze heures par jour. De l'autre côté de la montagne se trouve un camp de prisonniers politiques français. \* Ces messieurs travaillent à côté de nous. Ils sont vêtus d'un pyjama rayé bleu et blanc. Ils font neuf heures et demie de boulot. Nous les envions presque. Mais voilà, il y a ...voir ci-avant".

\* Au kommando de Loiblpass travaillèrent et périrent ; Polonais, Tchèques, Belges, Italiens, Luxembourgeois, Norvégiens, Yougoslaves et Français, comme l'indique le mémorial.

Eh oui, les camps de concentration que les Alliés prétendirent découvrir "avec horreur" en 1945, ils existaient bien. M. TESTUD et MATHEVET, eux, vivant pas très loin pendant deux ans ne sauront que le 11 mai 1945 ! Ils verront : "Des squelettes vivants vêtus en bagnards, émaciés, promenant leurs crânes rasés et leurs regards éteints d'une baraque à l'autre, mangeant depuis deux jours avec une espèce de rage désespérée. Est-ce possible ? Il y avait dans le camp des gosses de douze ans... Et nous ne savions rien de ça il y a quarante-huit heures !" (M. TESTUD). C'était à REICHNAU...

MAIGROT, FOURNIER, CELLIER, TESTUD, MATHEVET n'oublieront jamais.

## Salaires

En effet, instituteurs, ils reçoivent, comme tous les S.T.O., une paie bi-mensuelle, avec...fiche de paie, sur laquelle figure le salaire horaire brut (0,60 à 0,67 RM de l'heure) et nombreuses retenues :

Fiche de paie de R. RICHARD pour une période de 2 semaines (15 j)

144 h (!) à 0,67 RM	=	96,82 RM
prime de congé 2 %	=	1,90 RM
Salaires imposables	=	98,72 RM
Suppl. pour 8 h suppl/ 0,17 RM x 8	=	1,44 RM
Salaires bruts	=	100,16 RM
Retenues diverses		
Secours d'hiver		8,63 RM
Impôt S/salaire		5,50 RM
D.A.F.		1,40 RM
Nourriture, logement		22,80 RM
Total		38,33 RM
Salaires nets		61,83 RM

Voilà qui est clair, et les salaires sont réglés régulièrement jusqu'au printemps 1945.

Que va faire le manoeuvre Richard ? Il n'enverra pas d'argent en France, comme les volontaires de 1941-1944 !

Des achats possibles : cartes postales et, au marché noir, du pain ?

Dans une auberge : bière - café ersatz - le plat sans tickets (stamm-gericht) ou une salade, un potage.

Se vêtir ? Pas question. Achat possible de galoches à empeigne de toile.

Il reviendra en 1945 : "avec quelques marks (les centres de rapatriement en remboursent 100 au maximum, retenant l'éventuel reste), sans chaussettes, le sac tyrolien vide".



# Dans le Reich en guerre

**T**émoins "privilegiés" ils ont vu tant de choses qui ne seront jamais racontées !

Si les instituteurs qui travaillent sur les chantiers alpins n'ont aucun contact ni avec la population civile (témoignage J. CHAIZE) ni avec les forces armées, et ne subissent ni bombardement, ni attaques aériennes au sol, ceux qui travaillent dans les villes, ou à proximité, sur les voies de communication, dans les pays annexés (Tchécoslovaquie - Slovénie...), près des fronts (Est surtout) qui se rapprochent inexorablement dès la fin 1944, ceux-là ont vu "les misères de la guerre totale, ou en sont morts (Bouterige).

## PRESENCE DE LA GUERRE ?

Les mots d'ordre inscrits partout, en lettres géantes

"*Feind hört mit ! Achtung !*" : l'ennemi écoute. Attention !

"*Erst siegen, dann reisen*" : Vaincre d'abord, puis voyager !

et "*Wir rollen für den Sieg*" : Nous roulons pour la victoire !

s'inscrivent dans les gares... et sur les locomotives.

et surtout, partout :

"*Sieg, oder bolchevichtiches Chaos !*" : la victoire, ou le chaos bolchévique !

"*Ein Führer ! Ein Volk ! Ein Kampf*" : un Chef, un peuple, un combat !

Les militaires innombrables, permissionnaires du dimanche, de toutes armes, que l'on rencontre partout ; ceux-là sont en activité, mais aussi : "*Dans le lazarett*" voisin étaient des malheureux soldats, amputés, aveugles" (RICHARD). Des blessés : "*le directeur de la L.G.W., Sanglier, amputé d'un bras, visage couvert de cicatrices et à demi-brûlé. Le Lager führer amputé*". Ce ne sont pas les plus durs (A. CELLIER)

## ACTIONS DE GUERRE

Des bombardements, que BOUTERIGE, dans ses lettres à GRANGER a décrits avant d'en être la victime, que DELAROA n'a pas oubliés (23 ! Et il recherchait les cadavres, aidait les rescapés). La radio, dans tous les lieux publics et les rues principales, en parle chaque jour, avec violence, stigmatisant les "*amèrikanische Terror Bomber*" et les "*englische Terror Bomber*" (les bombardiers terroristes américains et anglais) et annonçant les victoires impressionnantes de la Luftwaffe et de la Flak. A Munich en 1944-1945; S. MAIGROT a vécu 45 bombardements ! La ville ne sera plus que ruines ; le camp où gîte S.MAIGROT est complétement détruit.

Terreur, sans doute, que ces bombardements de la journée de Noël (!) 1944 sur Vienne et Wiener-Neustadt : "*Ce matin-là, vers 8 h 30, nous sautons de notre couche, nous nous habillons précipitamment, tout tremble : baraque, vitres croisillonnées, châlits. On fuit : "c'est pour nous !" Non, ce ne sera pas pour nous. Il fait un froid serré, grand ciel clair où passent déjà, à haute altitude, en formation, les étincelantes et impressionnantes forteresses volantes, laissant leurs sillages blancs, dispersant des milliers de lanières d'aluminium anti-radars. Ils viennent du Sud, d'Italie. Toute la matinée, ils défileront, dans un terrible grondement, allant écraser - nous le présagions - les deux grandes cités autrichiennes, où sont tant de S.T.O., de P.G., d'innocents. Et c'est Noël : ont-ils réveillé, les équipages, le commandement, les victimes ? Nous sommes mal à l'aise. Pas de chasse dans le ciel, et les forteresses reviennent, moins nombreuses dans l'après-midi. Noël*" (CELLIER). Des attaques par les chasseurs-bombardiers, qui "*en 1945, sont à peu près maîtres du ciel; attaquant en piqué locomotives, camions, piétons*". (CELLIER) "*Fin mars, mitraillage d'une longue file de wagons vides près de la route. Camion arrêté, nous nous sommes couchés dans le fossé. Des balles plus grosses que le pouce tombaient autour de nous après avoir ricoché.*

DIMANCHE 12 SEPTEMBRE 1943

Grande fête à Gablonz, plus ou moins militaire. L'Adolf Hitlerplatz rutil de vastes drapeaux nationaux, hissés sur des poteaux. Le Rathaus s'enorgueillit du haut en bas de sa façade, du frémissement d'un immense étendard rouge, où la cocarde blanche à croix gammée noire, semble une gigantesque araignée, stylisée sur un rond de lune. La foule s'agglutine le long des trottoirs clouée comme une mouvante draperie aux piquets immobiles, des uniformes du service d'ordre. Sur une estrade dressée au bord de la route, siègent je ne sais quelles personnalités militaires et civiles, largement décorées. Soudain s'enfle une musique rythmée d'un roulement de bottes... et les cuivres éclatants ouvrent le défilé qui s'avance : une forêt de drapeaux nazis écarlates, vibre merveilleusement au soleil, dressée par une section de S.A. en kaki, brassards rouges à croix gammée, imposantes casquettes plates, bottes noires abattues brutalement par les jambes raidies, dans le rythme mécanique du "pas de l'oie" - Grosse émotion, les bras tendus jaillissent d'un même élan de foule - Mains aux poches, les Français échangent de loin en loin, un clin d'œil entendu et vaguement stupéfait devant cette vision, familière jadis au ciné du dimanche, vivante aujourd'hui dans ses couleurs brutales. Un détachement vert sombre de la Wehrmacht déchaîne l'enthousiasme - Impeccablement, surhumainement alignés, les casques ronds luisent dans la lumière comme des crânes de monstres et les mitraillettes s'inclinent uniformément vers le sol. L'officier de tête, avancé de quelques mètres, avec des détentes de soldat mécanique, se déhanche, caricatural dans son isolement... Ca doit être pénible de marcher ainsi !... Martellement de bottes, saluts hitlériens, élan qui transporte cette foule... Des expressions d'antan remontent dans la mémoire, et des titres de journaux : "bruit de bottes au delà du Rhin", "la Peste brune déferle sur l'Allemagne"... Extraordinaire destin qui nous a transplantés là...

Une colonne d'ouvriers en bleus de travail, défile en silence ; puis les uniformes sombres des pères filiformes ou bedonnants de la défense passive ferment la marche. La foule se détend et redevient la marée banale des dimanches sans panache. Ce défilé, c'est tout un symbole de l'Allemagne en guerre : les S.A. d'abord, armature du N.S.D.A.P. qui insufflent partout l'Idéal. L'armée ensuite, distincte, mais qui se bat pour lui. Les "arbeiter" qui forgent les armes de la Sieg.

Oui, je m'en souviendrai de ces défilés, de l'incendie des bannières rouges saluées de centaines de bras, instantanés d'histoire du XXème Siècle. Ainsi ce matin, ce groupe d'Hitlerjungen de 8 à 15 ans, uniformes kakis et culottes noires, précédés de drapeaux noirs, ces garçons rythmant un chant de marche, ces jeunes corps musclés et bronzés, je les contemplais avec un pincement de cœur douloureux, eux que l'on élève pour la guerre, pour une nation, pour un fanatisme racial, dans l'ignorance de l'Humanité -

M. Testud

Dès que les avions anglais nous eurent dépassés, nous nous sommes réfugiés à côté dans une grosse bâtisse" (ROMEAS). THIVOLLET, à l'Est, creusant des tranchées, a affaire "aux chasseurs russes en rase-mottes".

### **Les tournants de la guerre en Europe, espoirs des S.T.O.**

Après les jours sombres des premiers mois, arrive, inattendue

\* La capitulation italienne du 8 septembre 1943 : nous voyions des trains entiers de soldats italiens désarmés remonter du sud, gardés militairement. V réciproques - sentinelles menaçantes. les pauvres "Badoglio" continueront la guerre dans l'industrie, dans des conditions misérables, puisqu'ils sont "traîtres".

Espoir déçu pour nous. Souvenirs du furieux discours de Hitler le dimanche 12 septembre et (page 62) tableau très fort de la détermination nazie à poursuivre la guerre (M. TESTUD).

- Le débarquement du 6 juin 1944 en Normandie.

"Vers 10 heures du matin, "le téléphone slovène" propage la Nouvelle dans l'usine et vers nous, les Français, avec un sourire entendu. Gros émoi. "Ca y est, ils sont foutus" (On déchantera).

Vers midi, Aloïs (l'avion d'observation allemand) lance sur Krainburg et environs des milliers de tracts bilingues : Invasion, deutsches Sieg; Invazia, nemska Smaga = invasion, victoire allemande . La propagande allemande sait réagir.

\* L'attentat contre Hitler, le 20 juillet 1944.

L'échec. Un espoir refoulé. "M...., ils l'ont loupé !" (journal M. TESTUD)

Réactions violentes des nazis. "arrestation du Lagerführer" (ROMEAS)

"Un matin, dans le plus grand atelier de la L.G.W., on tend sur tout le mur du fond des bannières rouges à croix gammée, on dresse un podium, drapé de même. Fin de matinée, les Werkschütze, armés, font arrêter le travail et poussent (Schnell !) le troupeau des travailleurs slovènes et de la quinzaine de Français dans cet atelier où l'on doit entendre "Appel !" Silence.

Puis brutalement, la musique éclate, bondit des hauts-parleurs et quantité d'hommes, des SA, s'alignent sur le fond du podium. Entrée des chefs, raides et dominateurs, uniformes impeccables, brassard du Parti, décorations. "Sieg heil !" les bras droits se tendent ; plus mollement chez les Slovènes, mais nous Français, nonchalamment appuyés à une cloison ne bronchons pas.

Derrière eux, directeur de l'usine, Sanglier, ingénieurs allemands... Les contremaîtres (dont le mien Bauermann le Berlinoise) sont figés au pied du podium. On entendra un violent discours (est-ce le gauleiter (préfet) de Carinthie ? ou son représentant pour l'Oberkrain : Slovénie). Nouveaux Sieg Heil !

Heil Hitler !... et bras tendus! S.T.O. impassibles, les Werkschütze viennent les morigéner, sans douceur ; ils répondent dans leur plus mauvais allemand, qu'ils ne comprennent rien. L'incident fait tourner vers eux bien des têtes souriantes des ouvriers et ouvrières slovènes. Deuxième discours d'un autre dignitaire : c'est l'appel à la production maximum, pour la guerre totale contre le bolchévisme et les anglo-américains, qui donnera, avec les nouvelles armes, la victoire finale. Sieg Heil ! Hymne allemand. Dispersion avec musique guerrière. Les Slovènes nous félicitent !" (CELLIER)

\* Le débarquement en Provence du 15 août 1944.

"La nouvelle jette dans une inquiète surexcitation les nombreux camarades de là-bas : Nice, La Bocca, Vallauris, Puget-Théniers. Les leurs ? La furieuse bataille, comme en Normandie ? Sales journées pour eux. Et ils n'auront jamais de nouvelles !" (CELLIER)

TESTUD écrit dans son journal, le 28 août : "Paris brûle ! dit-on dans la presse allemande. Inutile d'insister sur notre consternation et notre colère".

Chaque jour le bulletin de l'O.K.W. sera lu et commenté avec passion.

On n'est plus au "Café du commerce".

Et, de jour en jour, nous allons vivre la tempête, jusqu'à être finalement "au coeur de l'orage".



**Au camp de Schruns**, un dimanche de printemps 1943  
Au centre du groupe: A. Delaroa, R. Richard, Gentis,  
derrière eux ( et derrière les barbelés): A. Larochette



**Kranj ( Slovénie)**: le vestiaire est à bout - mars 1945  
X Cellier

C'est la guerre totale :

*En Slovaquie, les partisans agissent chaque nuit : la voie ferrée saute, escarmouches aux portes de la ville (Krainburg) où le couvre-feu est établi de 21 heures à 5 heures du matin ; leur petit avion lâche parfois, en pleine nuit une petite bombe sur la ville, pour prouver leur existence, ou bien ils la déposent au cinéma, ou dans un restaurant fréquenté par les Allemands. Ils mobilisent nuitamment : dans la nuit du 4 février 1944 plusieurs chars Tigre, positionnés derrière notre baraque, envoient leurs salves tonnantes sur un faubourg qu'ils ont occupé, et d'où ils répliquent au mortier... trop court, heureusement pour nous. Les nazis afficheront dans les jours suivants six listes de pendus (ils le furent aux poteaux téléphoniques) : 155 hommes, âgés de seize à soixante-douze ans" (Notes CELLIER)*

Et à l'Est ?

*"18 janvier 1945 - Atmosphère nerveuse...La grande offensive russe vers Varsovie et la Sibérie est engagée".*

*25 janvier : gros événement. Un grondement lointain et continu nous cloue sur place... Le canon ! Le vent du nord nous apporte l'écho des batailles. Des réfugiés commencent à arriver en traîneau, encombrés de colis hétéroclites. Vieux souvenirs, juin 1940 !*

*15 février : depuis hier, nous sommes en "zone d'opération". Plus question d'évacuation. Une armée de Volksturm et d'étrangers creuse des tranchées, déboulonne des rails... Réfugiés sales, vêtus à la diable, de plus en plus nombreux. Une misère sans nom, dans le froid." (journal M. TESTUD)*

*P. THIVOLLET, le 19 mars 1945, quittera son usine et ira aux "Graben" (les tranchées) qui doivent stopper les Russes : "pendant des semaines, sous la direction de l'armée, et mangeant la soupe à la roulante, dormant sur la dure, nous allons faire des coffrages de mines sur les ponts, couper des arbres, établir des barrages anti-chars sur les routes, creuser enfin un long fossé anti-chars barrant une vallée. Tout le personnel féminin de l'usine est employé à ce travail. C'est le dernier."*

Un collègue retraité de l'Aude, Louis Vives (cité) a enquêté "à posteriori" sur cette entreprise défensive : près de 20 000 militaires et civils allemands y furent employés et 65 000 étrangers, dès fin janvier 1945.

Et, pendant ce rigoureux hiver 1945 (il gèle à moins vingt pendant presque deux mois)", dans les usines, les pièces commencent à manquer en février ; le 10 mars le travail est ramené à 48 heures par semaine". (THIVOLLET)

Pénurie de combustible : "les ateliers ne sont plus chauffés, plus de charbon pour le poêle de la baraque (nuitamment, nous arrachons la clôture du stade voisin et introduisons le bois sous les barbelés) ; plus de feu dans le fourneau communautaire pour cuire... une provision de haricots secs fournis par les copains slovaques." (CELLIER)

Restrictions alimentaires : mais la nouvelle carte de pommes de terre (coupons de 200 g !) ne sera jamais honorée.

La main-d'œuvre masculine se raréfie : on mobilise. Les élèves de l'école d'apprentissage prennent place aux machines et arrive... une forte troupe de "souris grises", jeunes, très jeunes autrichiennes de Leoben, peu enthousiastes et bien encadrées, même au travail, mais les sourires des Français ne leur manquent pas." (A. CELLIER)

Après le travail, cadres allemands, en vêtements civils... et brassard, font l'exercice avec les apprentis et les Volksdeutsche qui n'en mènent pas large. C'est le Volksturm !

On arrive ainsi, dans cette atmosphère tendue (l'avance alliée, l'avance russe vers Berlin, vers Vienne, vers Prague) à fin avril, début mai.

On signale des épidémies :

*"Depuis janvier, une épidémie mal déterminée fait rage chez les Français, l'infirmerie est bondée, les infirmiers manquent - 68 cas déclarés, 12 parmi les français dont 1 mort et 1 mourant dès le 23 janvier. Je reviens de l'enterrement. Pauvre copain mort qu'on espère là-bas et qui restera ici." (M. TESTUD)*

"Dès la fin du printemps 44, des cas de typhus sont apparus dans le secteur, seuls les PG français et les S.T.O. ont été vaccinés par le médecin des PG, la Croix Rouge Internationale ayant fourni les vaccins" (ROMEAS)

Mais, après la Libération de la France, qu'écrivit "la presse libérée" sur les "travailleurs en Allemagne" ?

"Le Cri du Peuple de la Loire (19 septembre 1944) cite Radio-Moscou : "50 000 ouvriers étrangers auraient déserté les usines en Autriche, constituant de petits groupes armés sabotant les voies ferrées".

Le même journal, le 16 janvier 1945 : "Révolte des travailleurs étrangers à Munich. Soixante-dix mille arrestations" !!!  
après avoir écrit, le 3 octobre que "800 000 déportés du S.T.O. meurent de faim dans les bagnes de Hitler".

Outrance voulue ? Désinformation ?

Et que penser de cet "appel du général Eisenhower aux douze millions de travailleurs étrangers en Allemagne : "refusez le travail, faites-vous inscrire à l'assurance, fuyez à la campagne. Ne sous-estimez pas la Gestapo, mais si vous avez peur d'elle, pensez qu'elle vous craint encore davantage" (sic) ? (Le Cri du Peuple - octobre 1944)

Surréalisme ? ou énorme sottise ?

## LIBERATION ET RETOUR

Et la Nouvelle, attendue vraiment depuis si longtemps par les étrangers soumis au nazisme, tombe enfin, enfin, le 1er mai, précédée et suivie des harmonies wagnériennes, puis... de la 5<sup>e</sup> symphonie de Beethoven :

"Heute ist der Führer in seinem Quartier gefallen".

(aujourd'hui, le Führer est tombé (en combattant)).

"A Krainburg, explosion de joie : la quille, les gars !" (CELLIER)

"2 mai 1945 : situation générale : Mussolini aurait été pendu, Moscou annonce la chute de Berlin. Les Américains avancent sur Prague.

3 mai : "Journée historique hier ; les journaux annoncent ce matin la nouvelle : Jules (Hitler) est mort. C'est formidable". (M. TESTUD)

De fait, l'armée française a atteint déjà le lac de Constance, le Vorarlberg, des camarades (BAUZIN, RICHARD) sont libérés, sinon libres.

Mais d'autres attendront :

"Du 3 au 7 mai, des enrégés nous incitent encore à travailler. Le 8 mai, les Allemands se ruent sur les magasins - à 15 h 20, nous hissons le drapeau français sur notre camp. Ce n'est que huit jours plus tard que nous serons occupés par l'armée russe. Pendant deux semaines encore, des combats sporadiques dans la montagne toute proche opposeront des groupes de S.S. aux commandos russes et aux maquisards tchèques" (THIVOLLET)

"9 mai : c'est "l'armistice". Les Tchèques chahutent. Nous montons au bureau où la patronne, charmante, nous paie 45 RM. On ne la reconnaît plus " cette garce de mère Emile !" (TESTUD)

Le même jour, en Slovénie, les forces allemandes en route pour l'Autriche, les Domobranci, des militaires fourbus de la légion croate en imposent toujours.

10 mai au matin : silence. "Ils" sont partis. En quelques minutes, la ville est pavoisée des nouveaux drapeaux yougoslaves. Pancartes : Vive Tito ! Vive le Front de Libération ! Vive l'armée yougoslave ! Vive l'Union Soviétique ! Foule dans les rues. Vers midi, cris, applaudissements, fleurs : deux camions chargés de partisans stoppent devant l'Hôtel-de-Ville. Allocution de l'officier, acclamé.

Photos : Pour nous aussi, qui avons revêtu nos "fringues" les meilleures. Les renforts de partisans arriveront, boiront, tireront en l'air à la mitrailleuse longtemps.

Et le lendemain, en bon ordre, voici, pieds nus, moustachus, fatigués les soldats de la 2<sup>e</sup>

*brigade du Monténégro, troupes régulières. Ils nous remplaceront au camp, car nous avons été invités... à nous loger ailleurs. Nous trouverons tous gîte et souvent couvert, chez des habitants formidables. (CELLIER)*

Sur cette libération, sur tout ce que nous avons vu alors, drames et surprises, "il y aurait beaucoup à raconter... et ce serait très long" (VILLE, et tous autres témoins, c'est sûr). D'où, peut-être, le "journal impubliable" de L. VIVES (cité) ?

Libérés ? Libres ? Pas encore :

BAUZIN (il parle de lui). Les troupes françaises ayant conquis le sud de l'Allemagne "il était tout naturel qu'il se mit à la disposition des officiers de l'unité des goumiers marocains... aidant pour commencer à la réquisition des populations locales... Encouragé, avec quelques S.T.O., par le colonel GOISET,... embrigadé aux côtés et sous l'autorité de l'armée française... grâce à sa connaissance de l'allemand et celle des conditions locales, etc...

*Il rentrera en France nanti d'un ordre de mission..."*

Les autres (ses collègues) sont plus pressés :

"J'apprends qu'un train spécial est organisé pour tous ceux qui veulent rentrer en France. Le Lichtenstein - cigarettes, café. La Suisse - Arrivée à Annemasse (Sécurité Militaire !) - Retour dans "mes foyers" (à Unieux) le 5 mai." (DELAROA)

"La frontière suisse - le canton de Genève (quelques jours en quarantaine). Annemasse (la Marseillaise !)" (RICHARD)

"Dès que nous avons appris la capitulation, nous avons quitté Mallnitz pour Schwarzach par le dernier train, je crois. Là, nous sommes passés prendre une bière au Gasthaus où nous allions en 1943. Un sous-officier allemand était dans une colère folle à cause de ce qu'il venait d'entendre à la radio et il criait à la trahison. La serveuse était affolée. Ce dernier soubresaut d'un militaire Nazi nous a incités à prendre le large. En train, à pied, camion, camion américain. Le chauffeur veut... acheter des armes ! - Arrivée à Ulm (camp militaire français) - Mannheim, la Sarre (dans wagon à bestiaux). Dans un wagon-voyageurs depuis la frontière, lent, longs arrêts, j'arrive à ST ETIENNE le 25 mai". (GRANGER)

"La libération tant attendue est arrivée le 8 mai. Des paras américains de la Louisiane sont arrivés. Les soldats allemands avaient déjà déposé leurs armes, en tas séparés, dans un grand pré, attendant. Pas un coup de feu." (ROMEAS)

F. ROMEAS parle ensuite de ces paras francophones, de leur origine sociale, de l'intervention de l'officier : "vin et alcool pour les Français - conserves de poulets aussi, mais les Russes, nous ne les connaissons pas !". Le temps passe...Et puis un jour, départ brusqué en camions américains non bâchés, mais il fait si beau ! Munich entièrement détruite - Ulm, typhus, on repart - Stuttgart : abri précaire dans des maisons en ruines - rations américaines - désinfection en règle. Traversée du Rhin dans des camions amphibies. Au petit matin, la France... Par Bar le Duc, Lyon et Roanne, j'arrive à St Priest la Prugne le 25 mai vers minuit. Le S.T.O. est fini !" (F. ROMEAS)

"Nous étions pris en charge par les troupes russes, et escortés à pied, assez durement, jusqu'à une zone contrôlée par les Américains. Le trajet du retour fut pénible et long : d'abord wagons ayant contenu du charbon, puis camions américains sur des routes défoncées ou des ponts branlants, enfin wagons à bestiaux. Enfin, arrivée à Metz, avec un recensement peu amical ; c'était mieux à Lyon, où nous sommes arrivés dans un train normal. Notre groupe disloqué, je suis parti pour Montbrison, sans pouvoir prévenir ma famille, qui m'a vu ouvrir la porte dans un état peu reluisant." (J. VILLE)

P. THIVOLLET : "Le 29 mai 1945 nous quittons enfin Hohenebel, la Moravie, pour Prague, que nous laissons le 2 juin. A Pilsen, nous nous entassons sur un plateau de camion... Nuremberg... Bamberg, où nous sommes désinfectés de la tête aux pieds... Würzburg incendiée... Nous nous débarbouillons dans un trou de bombe empli d'eau... Francfort, où nous recevons des rations américaines. Près de Mayence nous franchissons le Rhin au pas sur un pont provisoire en bois, assis à la porte d'un wagon de marchandises. 6 juin à Sarrebrück et nous traversons la frontière "dans le bon sens" à 8 h 55 - Thionville, la Marseillaise !... A minuit cinq, Dombasles : restauration parfaite, douche, visite médicale sérieuse - 8 juin : centre d'accueil de Revigny - 9 juin : la Bourgogne on nous offre du vin à Nuits et Beaune, des cerises à Tournus, le casse croûte à Villefranche...Lyon...

A dix-huit heures (9 juin 1945), à St Etienne-Châteaucreux, je retrouve le pavé stéphanois, tout surpris par les acclamations d'une foule nombreuse canalisée par des barrières."

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
Ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés

## FICHE DE TRANSPORT

1147256

(26) Nom **RICHARD** (27) Prénom **Roger Marc** (28) Nom jeune fille \_\_\_\_\_ (29) Date naissance **10.1.41**

(30) Nom, prénom, adresse de la personne chez qui vous vous rendez **chez ses parents - CHAMPDIEUX (Loire)**

(70) SERVICE SANTÉ **CHAMPDIEUX (Loire)**

OBSERVATIONS

CHAMPDIEUX  
25 55  
26

CHAMPDIEUX  
AUNEMASSE  
ANN

11.2.74  
Annemasse



### RAPATRIEMENT

Arrivée à Annemasse  
... avec gendarmes

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE  
MINISTÈRE DES PRISONNIERS, DÉPORTÉS ET RÉFUGIÉS

## CARTE DE RAPATRIÉ

(1) Catégorie **STO** (2) Date d'arrivée en Allemagne **1.4.43**

(3) Dernière résidence en Allemagne **BREGENZ (Autriche)**

(4) Nom **RICHARD** (5) Prénoms **Roger Marc** (6) Sexe **M**

(7) Pseudonyme **STO** (8) Etat Civil **célibataire** (9) Profession **mobil.**

(10) Date de naissance **10.1.41** (11) Lieu de naissance **VOUX-MONTJOIE (Pays de Dôme)**

(12) Nom du Père **René** (13) Nom de la Mère **CHAUVE Marie**

(14) Nationalité d'origine **française** (16) Date de naturalisation \_\_\_\_\_

(17) Dernière résidence en France **CHAMPDIEUX (Loire)**

(18) Nom et adresse de la personne chez qui vous vous rendez **CHAMPDIEUX (Loire)**

(19) Pièces d'identité produites **carte d'identité n° 112**

(20) Bureau de Recrutement \_\_\_\_\_ (21) Centre mobilisateur \_\_\_\_\_

(22) Classe de mobilisation \_\_\_\_\_ (23) Grade \_\_\_\_\_

(24) Position militaire au moment du départ en Allemagne \_\_\_\_\_

(25) Dernière affectation militaire en France \_\_\_\_\_

PHOTO  
4 x 4

TICKETS **10** TABAC **20**

1147256

A. CELLIER a déjà narré la Libération, qui s'accompagne de suite en Slovénie d'un changement de régime : du national-socialisme allemand au communisme yougoslave de Tito, sous le slogan : "Mort au fascisme ! Liberté au peuple !". "Les nouvelles autorités ont beaucoup à faire, et s'occupent, entre autres choses, à l'interrogatoire individuel de tous les hommes qui n'ont pas rejoint les partisans. Ils sont enfermés dans le lycée, et nous, Français nous sommes libres ! Car, alors qu'on parlait un peu de nous remettre au travail ! pour la reconstruction ! notre "digne conduite" passée nous en dispense. Le communisme, pour nous, ce sera les restaurants gratuits entre 12 h et 13 h, 18 h et 19 h. On en fait 1, 2...! Mais on attend... qu'on nous renvoie en France ! Les jours passent...Alertes vaines de militaires britanniques circulant par là d'Italie en Autriche, et vice-versa. Ils n'en peuvent mais ! Le 31 mai, c'est le miracle : arrêté par une procession, un mini-convoi de trois jeeps : un général français ! son état-major ! Quelques soldats...\* Nous nous agglutinons autour du "chef" : accueil froid, il paraît surpris ! veut bien nous écouter... et intervenir auprès du commandement local. Et le lendemain, adieux aux amis slovènes ; en camion, via Ljubljana, nous voilà partis pour Trieste, accueillis par la souriante "camarade commandant" Danitza. Trois jours après elle nous remet à l'armée américaine à Monfalcone - Hébergement à Treviso, dans une caserne délabrée sous la garde... de soldats italiens. Deux semaines à ronger son frein... Nous sommes des centaines. On passe la grande porte, devant des sentinelles impuissantes, pour visiter la ville... et Venise... sans une lire mais... "Ils reviennent d'Allemagne!" alors tout est gratuit, avec sourires, même la promenade en gondole ! Enfin un convoi de camions américains ! A une vitesse folle, ils nous conduisent à Bolzano : accueil américain généreux : pain blanc, poulet, fromage, confiture, bière et cigarettes - 21 juin : train de marchandises qui par le Brenner, nous emmène à Innsbruck ! Mais tout de même, le lendemain à l'aube, c'est le Tirol et l'armée française : soldats de notre âge, insensibles à nos acclamations. (Qui sommes-nous, au fait ? Des miliciens, des nazis, des déserteurs allemands, des volontaires ? Interrogatoire serré des officiers de la Sécurité militaire : S.T.O. ? des preuves ! Rendez les armes ! oh ! oh ! -Cela dure cinq jours à Feld Kirch, et sans sortie" !

Enfin la Suisse et ses lumières. Sa Croix-Rouge généreuse elle aussi. On chante ! Au matin, Annemasse, la France ! En colonnes, comptés ! Non, pas de trainards.

Et puis Lyon, centre d'accueil de Perrache : lavés, poudrés, munis d'argent français (on a gardé nos marks) nous voilà enfin libres, déambulant vers Bellecour, joyeux, rigolards : ah ! les bibis de ces dames !

Et puis le train pour St Etienne ; nous ne sommes plus que cinq "Slovènes" rieurs : mais voyageurs et voyageuses ne sont pas communicatifs.

27 juin - 20 heures - Firminy. Le comité d'accueil est là ; Parents, fiancée, amis de toujours, chaleureux, enthousiastes : "On ne t'attendait plus !" Fini ! D'un accueil semblable, R. RICHARD se souvient : "Montbrison. Deux copains sont venus me chercher en gare, l'un en moto, l'autre en auto. Réception au café de la mairie à Champdieu, où l'on fête la prise de Berlin. Les drapeaux sont aux fenêtres. Je suis dans le groupe important des P.G. Défilés, banquets, photos."

Quelle aventure, quelles aventures pour tous que ces retours dans un Centre-Europe ravagé et convulsif ! Réceptions plus ou moins attentives, laissant parfois de bons souvenirs (THIVOLLET, de Thionville à St Etienne, CELLIER, en Italie et en Suisse ; DELAROA au Lichtenstein) quelquefois aussi une amertume sous-jacente.

Dans un numéro spécial de "l'Histoire" (n° 179), l'historien François COCHET écrit sur "les Français retour d'Allemagne". :

"Après des années d'absence, ils sont accueillis avec indifférence par l'Administration, souvent rejetés par le reste des Français. La France a oublié le bruit des bombes, alors que les rapatriés viennent de vivre les très durs combats de la fin du Reich. L'incrédulité de beaucoup a strictement confiné les retrouvailles au cercle des familles et amis. On se replie, surtout les S.T.O., coincés entre les volontaires et les concentrationnaires dans un monde de silence, compréhensible seulement par eux-mêmes et leurs associations, comme les autres n'ont pu connaître leur expérience. Sans doute parce qu'elle n'a été ni une honte, ni un titre de gloire."

L'intéressé a la qualité de requis, de résisté de raffe (5) requis  
Circonstance de la réquisition ou de la raffe

S.T.O.

Au moment de la réquisition ou de la raffe :

Adresse des Moulins - Cherier (Loire)

Profession Instituteur

Nom et adresse de l'employeur (5) Educations Nationales

Préfecture-Inspection Académique de la Loire - St Etienne

Date de la convocation, de la raffe (1)

23 mars 1943

Date du départ (6)

27 mars 1943

Lieux de travail successifs en pays ennemi, en territoire étranger occupé par l'ennemi ou en territoire français annexé par l'ennemi :

1° KAPRUN - Weyerfalden du ..... au .....  
(Autriche) du 27 mars 43 au Printemps 1944

2° KAPRUN - Maiskogel du ..... au .....  
(Autriche) du Printemps 44 au 26 mai 1945

Blessures ou maladies reçues ou contractées au cours de la période de contrainte au travail

un doigt sectionné (annulaire droit.)

(5) Ou, le cas échéant, l'établissement scolaire.

(6) Ne mentionner que la date du ou des départs en pays ennemi, en territoire étranger occupé par l'ennemi ou en territoire français annexé par l'ennemi.

## FICHE MEDICALE

### POUR TRAVAILLEUR DÉPORTÉ RAPATRIÉ

à remplir par le médecin

Nom et prénoms

Roméo François

Date et lieu de naissance

25.8.21 St Etienne

Adresse en France

St Etienne Département du Puy

Date du retour

25.8.45

Venant de

Kaprun Autriche

Date de la visite

5/VI/45

Diagnostic - Observations

(Etat général : Bon, Passable, Mauvais)

Est-il apte à reprendre son travail ? Non, Oui.

Le repos lui est-il recommandé ? Oui, Non.

Pour un séjour de

30 jours

Doit-il voir un spécialiste

non - Lequel

Est-il contagieux ?

non

Doit-il aller dans une maison de repos

Timbre du Médecin,

*[Signature]*

*[Stamp]*

MAISON DE REPOS  
Service Médico-Social

Voilà qu'en cet été 1945, ces instituteurs rescapés (n'oublions pas que BOUTERIGE est mort "là-bas") veulent oublier et reprendre leur place de maîtres d'école, dans la sérénité, dans la confiance. Certes, ils ont été totalement oubliés par l'Inspection académique pendant leur exil, ce que souligne R. RICHARD, comme dans le message d'adieux à son personnel que fait paraître l'Inspecteur d'Académie Le Gall en date du 1er octobre 1945 (alors que le Recteur Allix, le même jour "salue le retour ou la mémoire de ceux qui ont souffert, qui ont été captifs, qui ont donné leur santé ou leur vie...")

Il n'existait déjà plus, A. BONFILS qui, son père étant décédé, en juillet 1943 a bénéficié d'une permission et s'est présenté à l'Inspection Académique pour qu'on le réemploie : "Je me suis présenté au secrétariat de l'I.A. pour savoir, si par hasard... Voici la réponse cassante et humiliante du secrétaire (N...) : "Monsieur, nous vous ignorons totalement et nous n'avons plus rien à faire avec vous". J'ai pris la porte et depuis, j'ai toujours gardé méfiance et dégoût."

Il n'existait plus, lui non plus, H. FRANCE, fin juin 1945 : "Quand je me suis présenté à l'I.A., on m'avoua qu'on m'avait considéré comme rayé des cadres !" Il croyait pouvoir retrouver son poste quitté en 1943, F. ROMEAS, s'appuyant sur une circulaire du Ministère des prisonniers et déportés qui stipulait : "Vous avez droit à la réintégration dans votre emploi... qui doit vous être rendu même si cela doit entraîner le licenciement de salariés entrés après votre départ." Ce ne sera donc pas St Priest la Prugne mais... ST ETIENNE Le Marais !

RICHARD subit la même déconvenue : "L'Académie m'expédie à GRAMMOND ! A l'Académie où je m'étonne... on me demande de prendre la porte."

On peut comprendre que l'amertume si forte des jours sombres resurgisse, les jugements durs sur l'Inspecteur d'Académie aussi :

"Parlons de LE GALL. Comment le taxer ? D'obéissance et de zèle, et avec constance. Je le dirai carriériste. Il faut voir comment, avec ses propos emberlificotés, il se dépatouille de la sale affaire du choix des jeunes instituteurs qu'il livre et sans scrupule" (F. ROMEAS)

"LE GALL ? complice ? Zélé ? Opportuniste ? ou pire?" (CELLIER)

"Le rôle peu clair joué par l'Inspection Académique de la Loire en mars 1943 a eu pour conséquence que pendant longtemps j'ai éprouvé beaucoup de méfiance et d'antipathie envers mon employeur. Il a fallu les rapports humains compréhensifs et même chaleureux avec des Inspecteurs départementaux MM. R... G... G... pour que cette méfiance s'atténue à l'égard de l'Administration" (GRANGER).

Rancoeur clairement exprimée, celle de ces hommes qui, pour la plupart ne sont pas rentrés en très bonne santé :

A. FOURNIER et B. BORY iront en sanatorium ; CELLIER (qui fut sableur, atteint d'une silicose heureusement limitée) ne reprendra une classe qu'en janvier 1946 ; GRANGER "a constaté qu'il était moins solide qu'il ne le pensait : troubles rhino-pharyngés persistants, maux d'estomac et surtout état dépressif ; J. VILLE "est rentré dans un état peu reluisant" ; F. ROMEAS jugé dans un "état de santé passable, devra se reposer un mois et il a perdu là bas, un annulaire ; A. BONFILS, qui après le refus brutal de l'Inspection académique, a été "contraint, exclu, humilié, d'aller travailler à la mine au tristement célèbre puits de la Chana, à VILLARS" jusqu'en août 1944, n'a-t-il pas subi là une épreuve physique et morale injuste?

On doit signaler aussi la longue et douloureuse furonculose dont souffrit M. TESTUD au printemps 1945, sans soins possibles alors ; le retour en France de M. HOMEYER en août 1943, après hospitalisation à Maribor...

INSTRUCTION ACADEMIQUE DE LA LOIRE

000

St-Etienne, le 11 mai 1943

L'Inspecteur d'Académie de la Loire  
à Monsieur CELLIER, 4, place Marquise à BIRMINY.

Monsieur,

Il m'est signalé que les Instituteurs qui ont dû partir en Allemagne au titre du Statut Service du Travail Obligatoire ne comprennent pas toujours pourquoi ils ont été désignés, tandis que certains de leurs collègues, quelquefois plus jeunes, demeureraient à leur poste.

Je désire vous faire connaître comment les désignations ont été faites et vous prier d'en informer votre fils.

Le rôle de l'Inspecteur d'Académie a consisté à établir, en conseil des Inspecteurs de l'Enseignement primaire, la liste des Instituteurs des trois classes visées en tenant compte en application des instructions strictes de M. le Ministre de l'Education nationale, des charges de famille, de l'âge et de la note professionnelle.

C'est sur cette liste que la Préfecture a procédé aux désignations.

Si ces désignations n'ont pas toujours suivi en apparence l'ordre que nous avons établi, c'est parce qu'un grand nombre de jeunes instituteurs ont été ajournés par la Commission médicale.

Il en est résulté que certains sont partis, qui étaient plus âgés que certains autres qui sont restés. Mais je tiens à bien préciser que ce sont les décisions de la Commission médicale qui ont mené la Préfecture à sauter certains noms et à en prendre d'autres inscrits au-dessous de ceux-là.

J'ai tenu, Monsieur, à vous apporter ces précisions nécessaires. Il serait intolérable qu'on pût penser que ces désignations n'ont pas été faites avec la plus grande attention et la plus grande équité.

Permettez-moi enfin, de vous dire ma profonde sympathie en cette circonstance pénible et mon espoir d'un prompt retour de votre fils.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués et dévoués.

L'Inspecteur d'Académie.



INSPECTION ACADEMIQUE DE LA LOIRE

SAINT-ETIENNE, le 18 décembre 1943

*L'Inspecteur d'Académie de la Loire.*

à Monsieur Albert CELLIER, S-ve Vorst-dt  
6 B à KRAINBURG (Oberkrain)

Monsieur,

J'ai bien reçu le 15 décembre votre lettre du 2 courant dans laquelle vous me faites part de votre ennui et votre amertume d'avoir constaté que "des sorts bien différents avaient été réservés aux jeunes gens des classes visées par le S.T.O."

Je désire vous faire connaître que j'ignore tout des décisions de recrutement, de dispense, de sursis et d'affectation. Le rôle de mon Administration s'est borné en la circonstance à fournir à M. le Préfet la liste complète des instituteurs nés dans les années visées.

Je suis donc désarmé pour obtenir un changement dans l'état de choses actuel.

Prenez patience et courage et croyez à mon attention la plus sympathique.

L'Inspecteur d'Académie,

*Dr. Utrab*

MINISTÈRE DU TRAVAIL  
ET DE  
LA SÉCURITÉ SOCIALE

DIRECTION DÉPARTEMENTALE  
DU TRAVAIL  
ET DE LA MAIN-D'ŒUVRE  
DE la Loire

SECTION

10/RP-863

IMPRIMÉ N° 5

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Saint-Etienne le 16 Avril 1949

Le Chef du Service Départemental  
de la Main-d'Œuvre

à

Monsieur le Maire de St-Etienne  
Secrétariat Général

Comme suite à votre lettre du 11 Avril (Ry-M), j'ai l'honneur de vous rappeler qu'à la libération un sabotage de nos services nous a fait perdre une quantité de documents concernant la période du S.T.O.

## Message du Recteur de l'Académie de Lyon

Au moment où, après six ans de la plus affreuse des guerres, la rentrée scolaire se fait dans la paix retrouvée, le Recteur de l'Académie de Lyon, président du Conseil de l'Université, adresse une cordiale bienvenue aux membres de l'enseignement appelés à servir autour de lui, et aux élèves qui viennent en recueillir les leçons.

Il s'associe à eux pour saluer le retour ou la mémoire de leurs collègues et camarades qui ont souffert, qui ont été captifs, qui ont donné leur santé ou leur vie pour que la Patrie retrouve liberté et grandeur, et pour qu'une civilisation humaine soit plus près de s'instaurer parmi les hommes.

Il leur demande, en souvenir des sacrifices, la plus noble, la plus féconde, la plus permanente des commémorations ; celle qui, silencieusement, au fond des cœurs, stimule les courages, celle qui inspire le souci des intérêts d'autrui, la franchise et la courtoisie des relations, le dévouement aux tâches quotidiennes, la droiture morale et la droiture intellectuelle ; celle enfin qui exalte le sentiment des grandes choses et le désir d'y contribuer.

Les expériences de rénovation que tente, dès aujourd'hui, dans le pays entier, l'enseignement à tous les degrés, ne peuvent porter leurs fruits et garantir l'avenir qu'à ce prix.

André ALLIX.

Recteur sensible

## ADIEUX DE M. LE GALL à Mesdames les Institutrices et à Messieurs les Instituteurs

Au moment où je quitte votre département, je désire vous exprimer mes sentiments de gratitude et d'attachement sincère.

La gratitude s'impose en effet à moi lorsque je songe à l'atmosphère de compréhension, de commun dévouement et — lorsque des relations directes ont pu s'établir entre vous et moi — d'amitié, dans laquelle nous avons travaillé et uni nos efforts.

Quant à l'attachement que je vous garderai, il est né sans doute des années pénibles et obscures qu'ensemble nous avons traversées. Nous étions rassemblés et guidés par le même souci de préserver notre commun idéal et notre école, et de les promouvoir malgré les obstacles.

Je ne pourrai oublier que c'est grâce à vous, grâce à mes collaborateurs de la Fédération des Œuvres laïques et de l'Inspection académique, que je puis aujourd'hui regarder derrière moi avec ce sentiment de récompense intime qui constitue sans doute la meilleure satisfaction qu'un homme sage puisse souhaiter.

Je vous adresse à tous l'expression de mes cordiaux sentiments et, pour vous et les vôtres, tous les vœux que suggèrent l'affection et la fidélité.

André LE GALL,

1<sup>er</sup> octobre 1945.

Inspecteur d'Académie...  
oublieux?

1er octobre 1945

# *Coupables ? Responsables ? Complices ?*

**F. SAUCKEL** - "Responsable de la déportation dans le III<sup>e</sup> Reich de plus de cinq millions de travailleurs étrangers" (Arrêt du Tribunal international de Nuremberg) - Condamné à mort et exécuté le 16 octobre 1946.

**P. LAVAL** - Ex-chef du gouvernement. Condamné à mort le 9 octobre 1945 et exécuté le 15 octobre de la même année.

**A. BONNARD** - Ex-ministre de l'Education Nationale. Sympathisant du national-socialisme depuis 1935 (groupe Collaboration). Condamné à mort...en 1945. Peine commuée en dix ans de bannissement !

Mort à Madrid en 1968.

**POTUT** - Ex-préfet de la Loire - comparaît devant un jury d'honneur en 1945 - Verdict ?

**GAIN** - Ex-recteur de l'Académie de Lyon ?

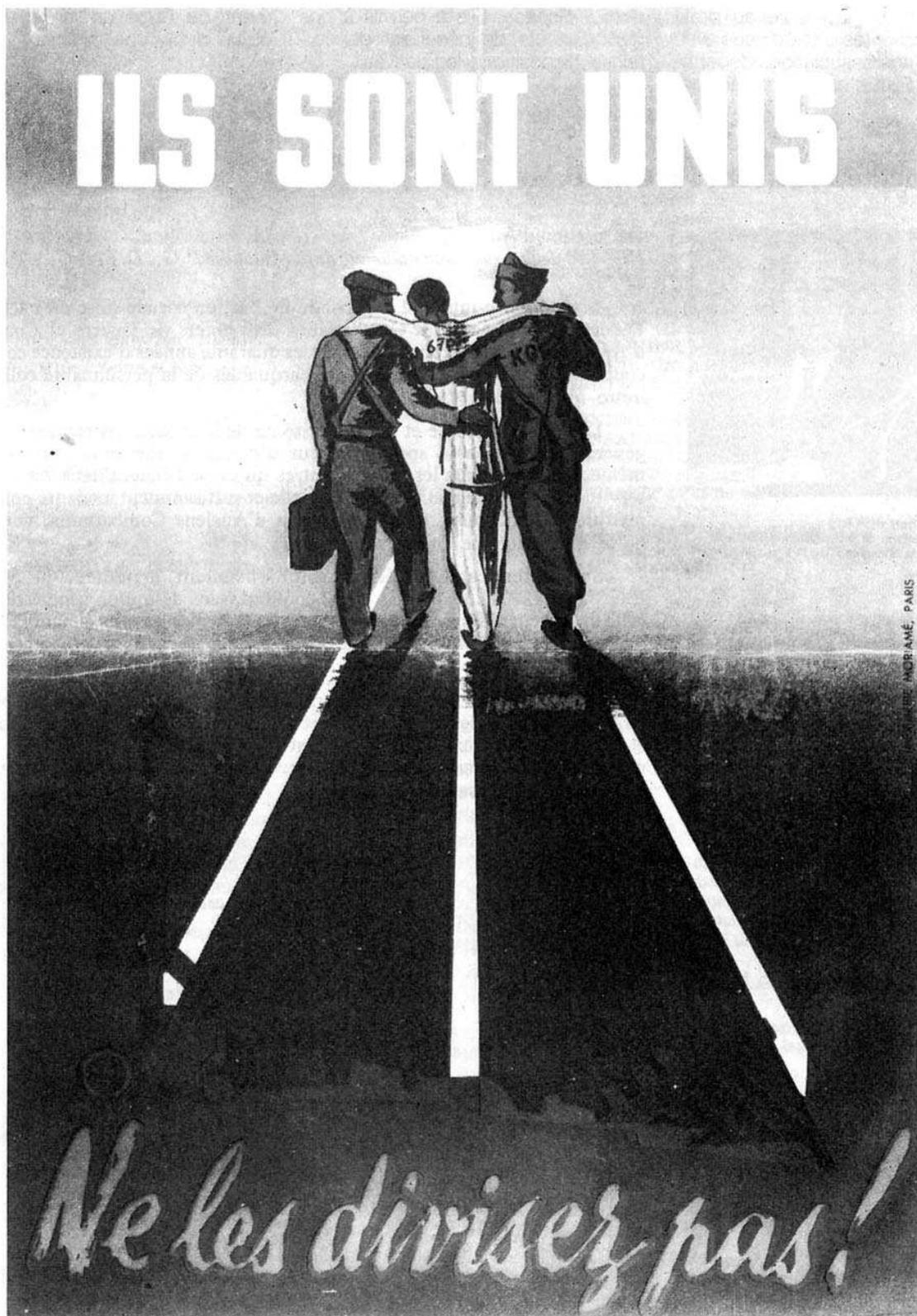
**A. LE GALL** - Ex-inspecteur d'académie de la Loire  
Nommé Inspecteur d'Académie à ANNECY le 1er octobre 1945.  
Deviendra Inspecteur Général de l'Education Nationale.

Et d'autres ?

## La défense de l'honneur de notre génération :

Aucun de ceux qui vécurent la libération n'a oublié l'affiche « Ils sont unis, ne les divisez pas », un Déporté concentrationnaire soutenu fraternelle-

ment par un Prisonnier de Guerre et un Déporté du Travail.



Affiche éditée en 1945 par les trois Fédérations Nationales de Rapatriés  
Fédération Nationale des Déportés et Internés Patriotes  
Fédération Nationale des Prisonniers de Guerre  
Fédération Nationale des Déportés du Travail.

# *Et pour en finir*

Deux années, ou plus, de leur jeunesse, deux ans d'épreuves, d'exil, de solitude souvent, de dangers dans un Reich à l'agonie.

Ils les ont vécues, avec dignité, et jamais servilement.

Ils y ont pratiqué, jour après jour, une totale solidarité, éprouvé une sympathie profonde, souvent une vraie fraternité envers tous les opprimés : concentrationnaires, déplacés (ées) de l'Est et des Balkans, jeunes requis de toute l'Europe, prisonniers de guerre soviétiques, français, britanniques, italiens... et la haine de toutes les oppressions.

Témoins "privilégiés" de la dictature nazie, de grands moments de l'Histoire, ils peuvent dire aussi : "*L'Europe ? Je connais !*".

Beaucoup d'entre eux, sont restés longtemps marqués, colère oubliée, par l'amertume et une certaine défiance envers l'Administration :

Mais, retour d'exil, ils étaient redevenus des "maîtres",  
ils avaient retrouvé amitiés et amours...

**ET LA GUERRE ETAIT FINIE !**

# Instituteurs de la Loire soumis au S.T.O.

## Convoi du 29 mars 1943

FORISSIER Benoît (EN 36-39) -  
TARY Barthélemy CHAIZE Jean, BROLLES Edmond (tous de l'EN 37-40)  
- RICHARD Roger - BONFILS André - BORY Benoît  
GRANGER Barthélemy - CHEUCLE Roger - ROMEAS François - CELLIER Albert  
FOURNIER André - DIGONNET Claude - DELAROA Antoine-Albert - LAROCHETTE Albert  
AUCOURT René (tous de l'E.N. 38-41)  
HOMEYER Marcel (EN 39-42 - - GUILLET Raymond - RENAVENT André  
GENTIS Jean - MUZELLE Henri et X... instituteurs publics  
MAIGROT Stéphane instituteur privé.

## Convois de mai 1943

BOUTERIGE Jean - MATHEVET André - ROCHE Germain - FRANCE Henri  
CHABANNOLES Jean - ROUVIERE Marcel - VILLE Jean - MASSON Jean - DENIS Elie  
RASCLE Pierre - VIAL - HERING Raymond et d'autres, tous de l'E.N. Montbrison 39-42  
DUMAS Marius et TESTUD Marcel (E.N. 38-41)  
MALORIOIOL Jean tous instituteurs publics

## Rafle - juin 1943

BAUZIN Claude (E.N. 38-41) Instituteur public

## Départs de juillet 1943

DELPON Jean et SCHUPP Philippe (Promo Loire 40-44)

### **Purent échapper à l'exil, nos collègues, tous décédés :**

Jean MONDON (promo 38-41) instituteur titulaire, requis pour l'Allemagne en octobre 1943, apprend incidemment en la caserne de Dijon qu'une partie du convoi arrivé de St Etienne la veille ira "*au Mur de l'Atlantique*", se glisse dans le groupe destiné à "*l'Organisation Todt*" et se retrouve en Bretagne Sud. Soumis à de durs travaux (bétonnage-transports en mer) affaibli, interné au camp d'Hennebont, il rentrera à St Etienne en juin 1944.

Mathieu MIR (promo 39-42) "*embarqué*" des Chantiers de Jeunesse dans la région d'Orange, réussit à passer des vêtements civils et s'échappe à l'arrêt du train à LYON. Il rejoint et s'y cache, avec l'aide de cousins, son pays natal l'Ariège, jusqu'à la rentrée scolaire 1944. Il aura beaucoup de mal, plus tard, à faire admettre par l'Administration, qu'il était "réfractaire".

Auguste HENRY (promo 39-42) de St Etienne s'embauche comme mineur de fond en mai (juin ?) 1943. Reprend du service à la rentrée 1944.

# En mémoire de Jean BOUTERIGE

Instituteur public - promo E.N. Montbrison 39-42  
S.T.O. - tué à Duisburg le 14 octobre 1944

Barthélemy GRANGER, ami de Jean BOUTERIGE est averti par lettre du délégué français des aciéries Thyssen à Duisburg, de la mort de celui-ci, au cours du bombardement du 14 octobre 1944, ainsi que de celle de douze de ses camarades S.T.O., et il nous dit :

*"La dernière lettre que Jean BOUTERIGE m'avait adressée, datée du 7 septembre 44 prévoyait en termes émouvants sa mort prochaine très probable. Les récits de sa vie à Duisburg rendaient un son autrement terrible que nos terrassements dans le froid : travail harassant dans le vacarme des gros laminoirs et presses, alertes nocturnes fréquentes et bombardements de plus en plus proches."*

Sous un bombardement :

*"Tu ne penses plus alors à crâner je t'assure. Tu restes sans rien pour te défendre : tu te dis seulement que ce ne doit pas être encore le jour puisque rien ne t'a encore averti ; et j'ai revu..."*

Après un autre :

*"Le troisième bombardement fut pour les laminoirs. Imagine que l'on continuait à travailler avec les Anglais par dessus, sans alarme, sans rien. Il est tombé encore neuf bombes... Elles m'ont empêché d'aller travailler le lendemain. Bénies soient les bombes !"*

Le 15 juin 1944 :

*"Je suis redevenu lamineur.... Je refais une tâche, imagine, du matin au soir, cogner sur une frappe qui inscrit des numéros sur du fer rouge, ou bien numéroter chaque bloc de A jusqu'à Z et puis toujours recommencer. **Parfois l'envie me prend de fuir. On ne devrait pas imposer à quelque homme que ce soit des travaux semblables, ils rendent bêtes et fous.**"*

Extrait de la dernière lettre de J. BOUTERIGE qui fut adressée à B. GRANGER le 7 septembre 1944.

*"Nous sommes dans le moment presque zone de guerre, ce qui ne nous empêche pas de travailler, mais ce qui, augmentant le nombre des alertes en diminue la durée. En fait, nous cessons le travail le temps seulement où les avions survolent la ville... L'autre côté du Rhin commence déjà à être évacué d'étrangers, mais je suppose que nos usines travailleront tant que cela sera encore possible... Je tâche de vivre comme autrefois mais je n'y réussis guère. Il n'y a rien d'étrange à être obsédé ces jours-ci... J'ai fini... Je n'ai plus envie d'écrire. La mort peut nous arriver de bien des façons ces jours-ci..."*

# CONTRIBUTIONS

André BONFILS - Claude BAUZIN - Albert CELLIER - Antoine Albert DELAROA - Henri FRANCE -  
Barthélemy GRANGER - Roger RICHARD - François ROMEAS - Paul THIVOLLET - Jean VILLE

par leurs témoignages écrits et archives personnelles



Benoît BORY et Stéphane MAIGROT

par des témoignages oraux



Mesdames CHAIZE - MIR - MONDON, épouses de nos collègues disparus.  
Et particulièrement Madame TESTUD qui a confié à Albert CELLIER  
en toute amitié, le remarquable  
"Journal des deux années" rédigé par le regretté Marcel TESTUD.



Messieurs MASSARDIER , de St Etienne et JANOT, de St Chamond,  
"anciens de Wasserfallboden" qui ont permis de préciser  
certains souvenirs de 1943, et aussi Madame LARTAUD, de St Chamond.

# BIBLIOGRAPHIE

- EVARD Jacques - Histoire de la déportation du travail - Ed. Fayard
- CAVANNA François - Les Russkoffs - Ed Belfond 1979
- AMOUROUX Henri - La grande histoire des Français sous l'Occupation - Ed. R. Laffont
- VITTORI Jean Pierre - Eux, les S.T.O. - Ed. Temps actuels
- QUEREILHAC Jean Pierre - J'étais S.T.O. - Ed. France Empire
- GUEHENNO Jean - Journal des années noires - divers éditeurs
- ROUSSO Henri - Les années noires - Ed. Découvertes Gallimard
- HARZER Philippe - Klaus Barbie et la Gestapo en France - Ed. Le Carrousel
- O. PAXTON Robert - La France de Vichy - Ed. du Seuil 1973
- GIOLITTO André - Histoire de la Jeunesse sous Vichy - Ed. Perrin
- LUIRARD Monique - La région stéphanoise dans la guerre et la paix 1936-1951  
Ed. Centre d'Etudes Foréziennes 1980
- GENTGEN René - La résistance civile dans la Loire - Ed. L.A.H. 1986
- CABOSTE Jean - Le Roannais dans la guerre Ed. Horvath
- Revue "l'Histoire" numéro spécial 179.
- DE FONTETTE François - Le Procès de Nuremberg P.U.F. - (Que sais-je 1996)

## PRESSE

- La Tribune Républicaine 1942-1943
- Le Mémorial de la Loire 1942-1943
- La République 1944
- Le Cri du Peuple de la Loire 1944-1945
- Bulletins départementaux de l'Enseignement Primaire 1944-1945

## TEMOIGNAGES

- "Les carnets de Weiden-am-See" de Louis Vives - collection privée
- "Mémoires 1943-1945" - André Grange - collection privée



Baustelle Wasserfallboden 1943. Links vor den Baracken ist die Talstation einer Materialeiseilbahn, die Kies vom Mooserboden zum Betonieren der Limbergssperre heranschaffte. Bild: TKW-Arch.

Wasserfallboden 1943 - Le camp et à gauche, la station inférieure du téléphérique à matériaux (et hommes) de Mooserboden. (Archives d'entreprise TKW)



Wasserfallboden - juillet 1943 - sur fond de glaciers  
 Au premier rang: F. Roméas (2è à gauche) - R. Cheucle (3è à gauche)  
 Au second rang: H. Muzelle (2è à gauche)

## A WASSERFALLBODEN (1943)

par Henri Muzelle

**Rappel :** *Sur le chantier alpin de Wasserfallboden-Kaprun, en Autriche (cf. page 39) furent dirigés fin mars 1943, près de cinq cents S.T.O. de la Loire, et parmi eux les instituteurs Bonfils, Cellier, Cheucle, Fournier, Granger, Guillet, Homeyer, Maigrot, Muzelle, Renavant, Roméas ; Henri Muzelle nous apporte un témoignage capital, corroboré à présent par les archives de la T.K.W. (Tauernkraft Werke : Entreprise énergétique des Tauern).*

### Témoignage d'Henri Muzelle

J'étais instituteur intérimaire pour la deuxième année, en mars 1943, à Saint-Colombesous-Gand. Arrive le S.T.O. Je subis avec les camarades de mon village de résidence la visite médicale. Trois jours plus tard, le maire de la commune où j'enseigne (mais où je ne réside pas) m'apporte ma feuille. Vingt ans plus tard, un ami, ex-élu municipal, m'a dit : *Henri, vous êtes parti au S.T.O. à la place d'un autre.*

A l'arrivée à Wasserfallboden (camions, brouillard, plate-forme, neige) fort bien décrite, le sinistre Rügman (cf. page 42) hurlant déjà, instinctivement, et pour la première fois, je traduis ! Je n'ai pas oublié les regards qui, à ce moment, m'ont littéralement fusillé et qui voulaient pour le moins dire : *Il connaît l'allemand, ce type, alors méfiance !*

Je deviens interprète :

Mercredi 3 avril 1943, neuf heures... Environ trois cents jeunes Français du S.T.O. sont rassemblés devant le "Büro", une modeste petite baraque. Un homme corpulent, en uniforme noir, énorme "manivelle" (la croix gammée) en brassard au bras gauche, débite d'une voix autoritaire un long discours : c'est le Lagerführer Granetz, ancien S.S.

Près de lui, un petit blond maigriot, en costume civil, traduit dans un français très relatif : *Monsieur Lagerführer, il a dit...* On entendra ce préambule à chacune de ses traductions. Il s'agit de Hänsel, volontaire français né en Lituanie, orphelin par la révolution russe, ayant erré en Pologne, Tchécoslovaquie, Allemagne et France où il s'est engagé dans la Légion étrangère après des aventures marseillaises... Il parle toutes les langues d'Europe centrale.

*Qui connaît l'allemand ?* Quatre mains se lèvent. Nous entrons immédiatement tous quatre au bureau pour un rapide examen oral et écrit. Ce qu'on m'a appris au lycée, et Goethe, et Schiller, sont assez éloignés de l'allemand des chantiers et des baraques, auquel nous sommes brutalement confrontés. Tout se passe bien cependant, nécessité aidant. Mes trois

camarades iront au bureau et au magasin du chantier. Moi, on me garde ici, employé de bureau. Les raisons de ces affectations ne nous sont pas données.

J'ai donc été, pendant huit mois, et tant bien que mal, interprète au bureau du trop fameux **Arbeitslager Wasserfallboden** et j'y ai vécu des moments pas toujours faciles : il y avait ceux qui avaient faim et qui trichaient sur les tickets ; il y avait ceux qui ne voulaient pas travailler et dont il fallait "expliquer" la "maladie" (!), ceux qui avaient saboté et qu'il fallait tirer du pétrin ! Chaque matin, à neuf heures, Granetz éprouve le besoin de visiter les baraques ; je dois l'accompagner même chez les Polonais. La pire des corvées pour moi consiste à accompagner contremaîtres et gendarmes dans le camp lorsqu'il manque trop de monde sur le chantier. Mon rôle est de traduire les ordres, mais souvent d'essayer d'arranger les choses ! Et si j'échoue, je suis un s....., peut-être un "collabo".

## La population du camp

La capacité du camp (baraques en bois) est de mille six cents personnes, chiffre atteint le 7 juin 1943 lors de l'arrivée de jeunes des Chantiers de Jeunesse. On dénombre, en gros, 732 Polonais, 500 Français S.T.O. avec nombreux départs et arrivées de jeunes, quelques hommes de la *Relève*, et 60 volontaires de la S.A. française de travaux publics Sainrapt et Brice, provenant en partie de la Légion étrangère rapatriée de Syrie et proie des recruteurs de main-d'oeuvre sur les quais de Marseille, 70 Tchèques en service obligatoire ; 20 "Staaterlos" (sans nationalité) originaires d'Europe Centrale, pays rayés de la carte par Hitler ; 30 Italiens ouvriers libres de la firme Möll, spécialiste des tunnels, qui reçoivent directement d'Italie des suppléments alimentaires (dont du vin) vite convertis en marks qu'ils jouent des nuits entières ; quelques Belges "raflés" ; une centaine d'Ukrainiens et d'Ukrainiennes déportés ; 100 prisonniers de guerre russes (les S.U.) gardés par quatre réservistes - assez débonnaires - anciens de 14-18, peu nourris et travaillant dur, nous les aidons de notre mieux ; une trentaine d'Allemands sédentaires, dont deux gendarmes, la direction du camp, des contremaîtres et... Frau Sussmeyer, chef de cuisine et son adjointe Mädy.

L'infirmerie est tenue par un volontaire français, également coiffeur ! Le docteur allemand vient le mardi et le vendredi de neuf à onze heures. Le 8 octobre 1943 un médecin français s'installe à demeure. Le transport des blessés et malades vers la vallée pose de gros problèmes car il n'y a au camp aucun véhicule, sauf un vieux tracteur agricole.

## Evénements

Le mois d'avril 1943 aura certainement été le plus difficile : l'installation est précaire, l'alimentation insuffisante, le travail dur, les colères et les coups du Lagerführer Granetz et de certains contremaîtres inacceptables, le temps épouvantable...

Ces faits sont assez rapidement connus en France et vont provoquer à Vichy deux interventions de poids dont celle d'un responsable d'une des plus grandes entreprises commerciales stéphanoises. Le samedi 5 juin, une commission franco-allemande se présente au chantier et au camp. Visite attentive... longues discussions. Il y eut effectivement par la suite des améliorations et des changements d'attitude : réaménagement de la population des

baraqués et, le 1<sup>er</sup> septembre, réunion de tous les Français au réfectoire pour apprendre qu'ils seront dorénavant représentés officiellement auprès des autorités par des délégués agréés par l'Arbeitsfront. Deux Stéphanois : Brédy pour l'ensemble de Kaprun et Duhamel pour Wasserfallboden. Ils ont su se faire entendre !

Le 10 août 1943, les volontaires en fin de contrat apprennent qu'ils ne seront pas rapatriés, mais le 29 septembre, dix-sept se sont portés candidats... pour la Waffen S.S. !

Incidents du 15 octobre 1943 : au matin trente centimètres de neige, personne ne va travailler. A 9 heures quatre contremaîtres et un gendarme font la chasse à l'homme dans les baraques, et à 10 heures tous les hommes sont au travail. Un ingénieur de la Sainrapt en fait autant pour ses hommes, gendarmes à l'appui. Un autre alerte la Gestapo. Dans l'après-midi, rassemblement de tous les hommes au réfectoire. Plaintes ! Visite générale. Le chef de camp Granetz, pour "impéritie" se retrouve chef d'une équipe de chargeurs de ciment à Kaprun et son adjoint quelque part en Pologne.

## Retour en France

Novembre 1943 : la neige ! De semaine en semaine arrivent de France des messages "père gravement malade" qui aboutissent à quelques permissions. Et si le mien ?

Le 3 décembre, je débarque en gare de Roanne, permissionnaire pour quinze jours qui se sont prolongés... bien qu'à l'Académie on m'ait, à moi aussi, répondu que ma nomination, même dans le bled le plus perdu du département, était impossible !

## Les silences de Wasserfallboden

*Désireux de confronter ses souvenirs à l'histoire officielle des ouvrages hydroélectriques des Tauern, Henri Muzelle interroge à ce sujet, au cours de ses voyages, plusieurs Allemands et Autrichiens. Réponses négatives : Rien n'a été fait pendant la guerre. La T.K.W. lui expédie un superbe ouvrage technique de cinq cents pages, édité en 1955. Il lit :*

"Lorsque, peu après la fin de la seconde guerre mondiale, les T.K.W. entreprirent l'aménagement hydroélectrique des Tauern... Les premiers travaux du barrage de Limberg ont commencé dans les conditions les plus sévères de l'après-guerre..."

*"Et Henri Muzelle raconte :*

Dans le fil de mes souvenirs et de mes recherches, je veux cependant revenir à un fait essentiel à mes yeux. En 1986, nous voilà, mon épouse et moi, sur le mur de Mooserboden (le barrage supérieur). Un professeur dirige une vingtaine de jeunes de 15-16 ans, et je tends l'oreille. "Vous voyez, ces gigantesques travaux ont été commencés en 1947...". J'interviens poliment auprès de mon collègue et lui dit **ma** vérité. Je lui montre dans l'eau au niveau très bas de Wasser les fondations de nos baraques que l'on voit très bien. Je lui parle de notre vie, etc. "Sehr interessant (très intéressant !) je ne savais pas tout cela et je suis heureux de votre témoignage pour moi-même et pour mes élèves". Congratulations, photos : **encore un qui ne savais pas !**

Il a fallu 1995 et l'envoi par A. Cellier de dépliants récemment édités pour que je puisse reconstituer l'énorme puzzle des travaux. Mais pourquoi ces silences sur **avant 1947** ? Pourquoi ne parler que maintenant des "Hommes de Kaprun" ?

1945-1995 ! Cinquante ans ! Etait-ce un délai de réserve pour certains personnages, certaines sociétés (dont la Sainrapt et Brice française). Ou tout simplement, la peur ? A moins que les archives de l'A.E.W. - dénomination de l'entreprise pendant le nazisme - ne soient allées rejoindre, au fond de Wasserfallboden, les brouettes de notre cher Roméas (cf. page 57).

### Quelques données

Pour la Loire, 6 386 (six mille trois cent quatre-vingt-six) dossiers de *personnes contraintes au travail en pays ennemi, en territoire occupé par l'ennemi* ont reçu un avis favorable après la guerre, chiffre communiqué par M. René Momein, membre de la commission officielle, pour l'attribution du titre, ex-secrétaire général de l'ex-association interdépartementale des Déportés du Travail Loire-Haute-Loire.

*Prisonniers de guerre soviétiques à Wasserfallboden* : le film présenté à Kaprun, en 1997, par le service relations publiques de la T.K.W. précise que 87 S.U. y ont péri, et non 79 (A. Cellier) Cf. page 41.

"En octobre 1939, arrivèrent à Kaprun 500 prisonniers de guerre polonais, puis suivirent Belges, Néerlandais, Britanniques et Français. En 1941 suivirent des prisonniers de guerre yougoslaves, grecs, ukrainiens et russes puis des civils d'Italie, Slovaquie, Croatie, Bulgarie. Puis les "Zwangsarbeiter" (travailleurs forcés) des Etats occupés de Belgique, Hollande et France" (Kaprun - Tauernstrom und Nationalpark bei C. Hulter, Salzburg, 1995).

"Des gens de partout" : 16 nationalités en 1943 (H. Muzelle).

# TABLE DES MATIERES

Préface de Claude Latta

## PETITE HISTOIRE DES TRAVAILLEURS FRANCAIS DANS LE TROISIEME REICH par Gérard AVENTURIER :

S.O.T. ou S.T.O. ? Un problème d'identité	p. 5
De la Relève au Service du Travail Obligatoire	p. 6
Les effectifs envoyés dans le III <sup>e</sup> Reich	p. 9
La Loire mise en difficulté par la contribution au S.T.O.	p. 12
Les partants - Les exemptés - Les réfractaires	p. 15
Les Chantiers de jeunesse au camp français d'Auschwitz	p. 16
Des requis en quête d'identité historique	p. 21

## HISTOIRE D'INSTITUTEURS DE LA LOIRE EN SERVITUDE (1943-1945) par Albert CELLIER :

Avant-propos	p. 25
Quelques repères chronologiques	p. 26
S.T.O. !	p. 27
Paroles	p. 28
Vers l'exil	p. 29
Petit glossaire franco-allemand	p. 33
Le départ du 29 mars 1943	p. 36
Départ des Chantiers de jeunesse	p. 43
Raflé	p. 44
Un sort commun	p. 45
Travailler et vivre dans le Reich nazi	p. 53
Une vie spirituelle ?	p. 57
Résister ?	p. 57
Salaires	p. 59
Dans le Reich en guerre	p. 61
Libération et retour	p. 66
Coupables ? Responsables ? Complices ?	p. 75
Et pour en finir	p. 77
Instituteurs de la Loire soumis au S.T.O.	p. 78
En mémoire de Jean Bouterige	p. 79
Contributions	p. 80
Bibliographie	p. 81

---

Ce cahier est un supplément de *Village de Forez* n° 69-70

*Village de Forez*, bulletin d'histoire locale.

Siège social (abonnements) :

- Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.
- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou.
- Abonnement et diffusion : Philippe Pouzols, André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Pascal Chambon, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Roger Faure, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Mickaël Lathière, Philippe Pouzols, Pierre-Michel Therrat

Dépôt légal : deuxième trimestre 1997.

Impression : Centre départemental de documentation pédagogique de la Loire, Saint-Etienne.